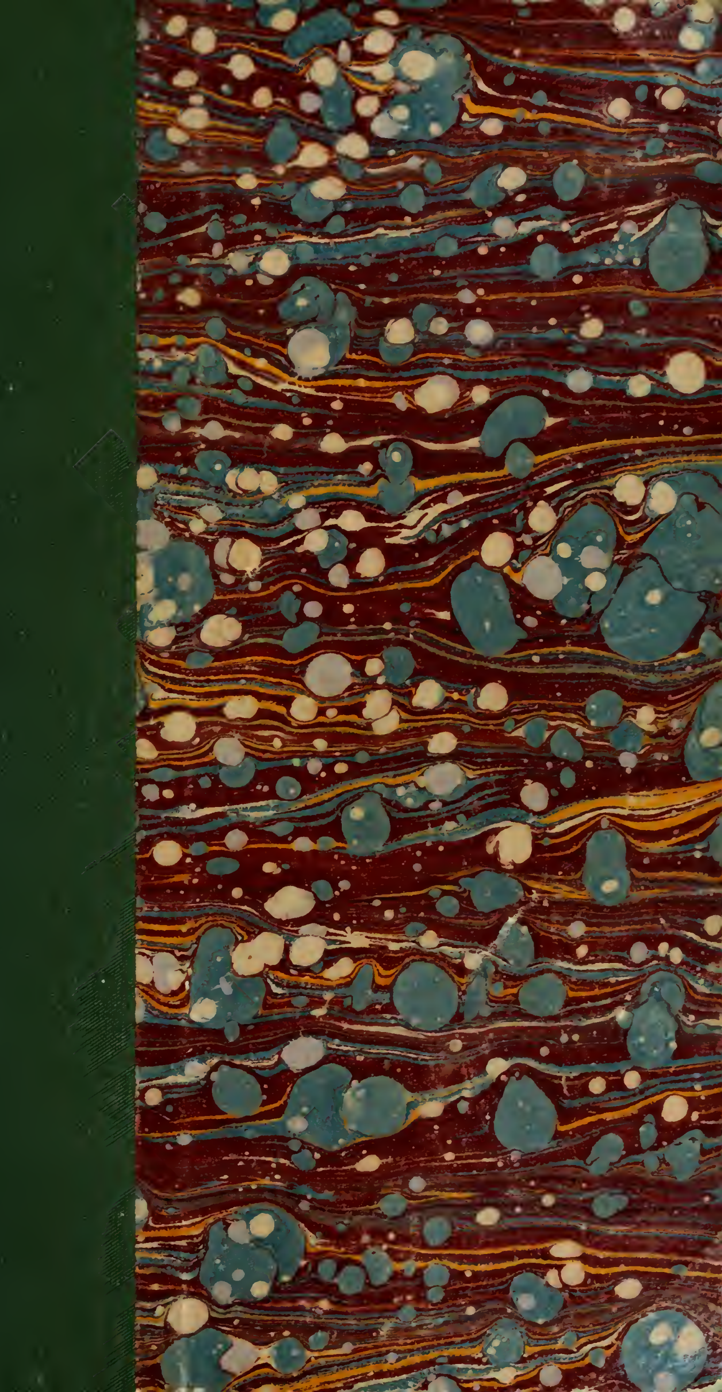




LES

COURTISANES DE BRAHMA

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIE

Les Heures Perdues. . . . . 1 vol.
Le Modèle, comédie en 1 acte, en vers (épuisé). . 1 —
Royauté Morte, conte fantastique en 1 acte, en vers . . . . 1 —
L'Éternelle Chanson, ouvrage mentionné par l'Académie française. . . . . 1 —
Minuit . . . . 1 —
Evocation . . . . 1 —

PROSE

Mortelle étreinte, roman . . . . 1 vol.
L'Anarchiste, roman . . . . 1 —
Rien qu'Amante ! roman. . . . . 1 —
Le droit d'Aimer, roman. . . . . 1 —
Ambitieuse, roman . . . . 1 —
Les Sataniques, nouvelles. . . . . 1 —
Les Demi-Sexes, roman. . . . . 1 —
Le Sang, roman . . . . 1 —
Les Frôleurs, roman . . . . 1 —
L'Amuseur, roman . . . . 1 —
Trois Fleurs de Volupté, roman . . . . 1 —
Les Mousseuses, nouvelles. . . . . 1 —
Le Mystère de Kama, roman . . . . 1 —
L'Amazone du Roi de Siam, roman . . . . 1 —
La Mystérieuse . . . . 1 —
Les Androgynes, roman. . . . . 1 —
Les Courtisanes de Brahma, roman. . . . . . . 1 —

EN PRÉPARATION

Les Énervés de Paris . . . . 1 vol.
Les Félins, roman . . . . 1 —
Contes inquiétants . . . . 1 —
Les Baisers de la Chimère, poésies. . . . . 1 —

THÉATRE

Madame Laurence, pièce en trois actes.
Les Félins, comédie en trois actes.
Le Droit d'Aimer, comédie en trois actes.
Le Fils, pièce en deux actes.
Les Frôleurs, comédie en trois actes.
Pour une Nuit d'Amour ! drame en un acte d'après le conte d'Emile Zola.
Les Trois Mousmés, conte japonais en un acte (en collaboration), musique de Georges Charton.
Vanitza, fantaisie florentine en un acte, musique de Jane Vieu.
Les Statues, comédie en vers (en collaboration).
Les Hommes contre l'Amour, pièce en quatre actes (en collaboration avec Gaston Derys).
Tanagra, pièce en trois actes, en vers.
Le Feu qui couve, comédie en quatre actes.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

JANE DE LA VAUDÈRE

Les Courtisanes de Brahma

ROMAN



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON

LES

COURTISANES DE BRAHMA

PREMIÈRE PARTIE

I

UNE FÊTE A DELHI

Orpha, couvert de son armure d'or, entra dans l'arène.

C'était jour de liesse à Chahjahanabàd, car les fils du Rajah, soumis au Grand Mogol, devaient se mesurer avec les fauves les plus redoutables, afin de montrer au peuple leur force et leur souplesse.

Tout autour du tamascha (spectacle) se massaient les éléphants sacrés, supportant les invités de marque. Immobiles, des femmes, aux

grands yeux sombres cerclés d'antimoine, semblaient des idoles d'ivoire et d'or, et les plis de leur voile soyeux tombaient autour d'elles sans un frisson, tant l'atmosphère était calme. La foule arrivait toujours, suivant les rives de la Jumna dont les eaux s'étalaient métalliquement, paraissant, au loin, rejoindre le soleil en rayons liquides. La ville se massait toute rose au bord du fleuve avec des trous de lumière sur les places bombées de coupoles, de dômes à clochetons d'or et de flèches piquées comme des aigrettes au casque rutilant des temples et des pagodes. Plus loin, c'étaient des veloutés de verdure, des lavis mauves et gris de plantes anémiées sous un ciel d'un bleu intense.

Assilinia, la fiancée d'Orpha, tenait tout droit le lotus sacré qu'elle devait remettre au vainqueur, et ses yeux profonds se nuançaient de vert sous le bandeau d'aigues-marines et de sardoines qui lui couvrait le front.

— Tu dis que Ramô n'a jamais été vaincue?... demanda-t-elle à une jeune fille qui agitait doucement au-dessus de sa tête une flabelle de paon emmanchée de jade.

— Ramô, la panthère noire de Java, est

plus redoutable que les grands tigres du Bengale !... Que les dieux nous protègent.

— Ah ! fit Assilinia, et une courte flamme étoila ses prunelles glauques. Je saurai si le Maître qu'on me destine est vraiment courageux.

— En doutez-vous ?... Orpha possède la valeur et la beauté. Vous pouvez être fière de son choix.

La jeune fille eut un sourire énigmatique, puis ses lèvres charnues, dessinées en cœur de pourpre, s'immobilisèrent, et une lueur plus intense fit étinceler le sable d'or de ses prunelles.

La fête se donnait à Delhi devant le palais de Shah-Djahân, une gigantesque construction de granit rouge qui semblait teinte du sang de l'arène. Du haut des terrasses les sentinelles immobiles contemplaient les massives coupoles des temples, les aiguilles luisantes des hauts minarets et la ligne grise des remparts, nouée sur les flancs de la ville comme une ceinture d'acier. Au loin s'élevaient les tombeaux des Rajahs et d'antiques forteresses aux sombres souvenirs de lutte et de carnage.

La foule se massait plus compacte autour

des privilégiés qui avaient pu prendre place près des combattants. Les chevaux piaffaient, couverts de tapisseries d'or et d'argent ; des chameaux, chargés de spectateurs, allongeaient leur tête mélancolique vers les estrades où éclataient les cymbales de fer et de bronze, où se démenaient les frappeurs de tambours en peau de boa et les souffleurs de flûtes de bambou aux claires stridulations.

. De toutes parts essaimaient les spectateurs, et les différentes langues indiennes se muaient en un susurrement de cigales grisées de soleil. Des fillettes, au corps frêle de bronze pâle, tatoué sur les seins et les chevilles d'arabesques bleuâtres, offraient des bananes, des poissons séchés, des moules d'eau douce au cucurma, des galettes de *tchapatti* pétries dans le *ghi* et le *ghour*. Elles riaient de toutes leurs dents aiguës de petits chats, et les anneaux d'argent de leur narine mettaient un cercle pâle sur leur visage renversé. Des chariots passaient, traînés par des buffles; les plus somptueux étaient décorés de brocarts, agrémentés de figures d'ivoire ou de lames de métal hérissées comme des feuilles de roseaux.

Les *Djaths*, les *Babou*, les *Omraos*, cultiva-

teurs, bourgeois et nobles, venaient de très loin voir le tamascha, ou spectacle merveilleux de la grande lutte des hommes et des fauves.

Les Bhaï-Tchokri, bayadères aux lèvres rouges, aux paupières teintes de sourma, paraissaient, à demi-couchées dans des *bhaëli*, chariots à deux roues surmontés d'un cône d'étoffe d'or, traînés par des bœufs roses à cornes fleuries de *saligram*.

Des éléphants, les uns sauvages, les autres apprivoisés, avaient d'abord amusé les assistants. Ces pachydermes, la peau couverte de peintures vives, les défenses teintes en rouge, s'étaient avancés en titubant, ivres de l'eau-de-vie d'arak qu'on leur avait fait prendre pour exciter leur humeur belliqueuse. Quand l'une des énormes bêtes tombait, vingt chevaux caparaçonnés de velours rubis, à cabochons de pierres précieuses, la traînaient hors du cirque.

Puis, il y eut des combats de coqs, de buffles, de sangliers et d'antilopes Les tigres luttèrent entre eux, et les singes sacrés de la tour de Koortub-Minar simulèrent une noce hindoue sans en rien excepter. La fiancée, une guenon. de grande taille, dont la chevelure partagée en bandeaux, comme celle d'une

femme, retombait en mèches raides sous un diadème de sardoines et d'opales, minaudait en traînant dans la poussière ses longs voiles lamés d'or. Et, quand l'heureux époux toucha enfin le prix de sa constance, ce fut le signal de rires inextinguibles parmi les assistants.

Maintenant, c'était le tour d'Orpha qui remplaçait, après une passe émouvante, deux Gourkas de l'Himalaya, vainqueurs des tigres royaux.

Orpha, avec sa cuirasse rutilante et son doupattah brodé de perles fines qui s'enroulait plusieurs fois à ses reins, s'avança fier et souple, les yeux agrandis par deux traits de sourma sous la toison frisottée qui lui couvrait le front. Il était de taille moyenne, mais harmonieuse et robuste ; on le sentait habitué aux triomphes et sûr de sa puissance ; un sourire un peu dédaigneux plissait ses lèvres, ses prunelles sombres avaient des lueurs cruelles. Il porta la main gauche à son cœur, puis à ses lèvres, en regardant Assilinia, et la jeune fille leva plus haut le lotus d'or.

Un murmure d'admiration courut dans la foule ; les turbans arrondis ou tubulaires, ornés d'aigrettes et de torsades, oscillèrent ; les

anneaux de pierreries des femmes tintèrent sur les bras frémissants. Il y eut quelques cris d'angoisse et de désir, et les seins, offerts au bord des balustrades, comme des coupes d'amour, eurent des palpitations plus fiévreuses.

Shah-Djahân, le Roi des Rois, le Mogol tout-puissant, qui avait daigné présider la fête, coula ses regards aigus vers Assilinia.

Depuis longtemps il convoitait la jeune fille, et Orpha, qui lui était tout acquis, devait devenir le mari complaisant qu'un haut grade dans l'armée récompenserait largement.

Shah-Djahân, le monarque voluptueux, avait usé de tous les plaisirs et profité souvent de la faiblesse des Rajahs, qui, pour quelques honneurs, lui livraient leur fille.

C'est une coutume aux Indes que les Rajahs, voisins de la ville où l'Empereur réside, viennent tour à tour monter la garde devant le Palais et habiter sous des tentes avec leurs Rageputtes pour honorer et garder le Mogol. Or, Amarsin, le père d'Assilinia, avait déserté son poste, malgré les avertissements de ses amis. Lorsqu'il se présenta devant Shah-Djahân, un des secrétaires d'État lui fit quelques reproches de son peu d'assiduité

au service, et le Rajah, qui se crut offensé, tira son poignard et en frappa le ministre dont le sang jaillit jusque sur la poitrine de l'Empereur.

Ce meurtre fut châtié aussitôt. Amarsin tomba sous les coups des officiers qui assistaient Shah-Djahân, tandis que les Rageputtes, vengeant leur maître, massacraient le peuple au dehors.

Assilinia, l'unique fille d'Amarsin, demeura longtemps captive dans son palais, puis, l'Empereur, épris de son ardente beauté, résolut de lui faire épouser Orpha pour triompher enfin de ses rigueurs, l'avoir toute à lui.

En l'honneur de la princesse se donnait cette fête qui devait la livrer, en même temps, aux baisers de l'époux et du souverain. Mais la jeune fille, méfiante et dédaigneuse, se désintéressait des exploits d'Orpha, ne semblait point remarquer les regards luisants de l'Empereur.

Hallabab, son amie et sa confidente, laissa choir la flabelle de paon qu'elle agitait d'une main lasse.

— Tu l'aimes, au moins, ton beau fiancé?... demanda-t-elle en soupirant.

Assilinia réfléchit un moment, puis déclara avec un peu de tristesse :

— Je ne sais... Qu'éprouve-t-on quand on aime un homme ?...

— Oh ! Ignores-tu ce que c'est que l'amour?...

— Oui. Renseigne-moi, petite Hallabab, si toutefois ton cœur a déjà tressailli.

Hallabab abaissa sur ses prunelles sablées d'or le voile frangé de ses longues paupières, et murmura d'une voix tremblée de flûte sylvestre :

— Ces choses se comprennent sans explication. Tout ce que je pourrais te dire te semblerait étrange ou puéril. Une vie sans amour est un paysage sans soleil, un de ces paysages désolés de l'Himalaya que les neiges recouvrent en toute saison.

— Ces blancheurs ont bien leur beauté.

— Peut-être, mais sous leur froid linceul, rien ne germe, et la terre est comme une morte couchée dans son tombeau.

Orpha, maintenant, luttait avec le fauve, un tigre à la fourrure rayée de velours sombre, aux reins élastiques agités de furieux tressaillements. A quelques pas du prince, prêts à lui

porter secours, des souars attendaient, et des éclairs de haches, des frissons de glaives passaient au bout de leurs bras, lorsque le combattant semblait fléchir et que les crocs de la bête s'approchaient trop de sa chair. Mais le jeune homme se jouait des attaques qu'il provoquait ; son corps aux membres fins, souples, légèrement enduits de baumes, se ramassait, rampait, virevoltait, sans cesse, et déjà des gouttelettes rouges étoilaient la fourrure épaisse de la bête, mettaient aux doigts d'Orpha des bagues de rubis.

Il fallait une adresse incroyable pour échapper aux brusques attaques du monstre, qui se tordait, bondissait, se dressait avec des rauquements formidables, étonné de cette ruse humaine que sa force ne pouvait vaincre.

L'Empereur, souriant, encourageait son favori en tendant vers lui l'étoile glauque de son sceptre ; puis, son regard brûlant cherchait Assilinia, l'enveloppait d'une onde magnétique de désirs. Las des faveurs de la begôm, sa fille, il convoitait follement la Rana dédaigneuse, et, pour la posséder, était prêt aux plus grands sacrifices.

Orpha roulait dans la poussière, se relevait,

et son bras, se détendant comme un ressort d'acier, frappait la bête hurlante, mettait à son pelage fauve des agrafes de corail.

De petites mains nerveuses lançaient au combattant des fleurs et des joyaux, noués dans des écharpes de prix ; les courtisanes découvraient leurs seins aux bouts dorés et s'enfonçaient les ongles dans la chair en signe d'admiration et de tendresse. Orpha était l'élu du jour, celui que tout homme envie et que toute femme désire. Les couches parfumées, il le savait, lui seraient ouvertes après cet exploit, les baisers de miel lui seraient offerts, et son orgueil fleurissait comme le lotus rouge des étangs sacrés

Un nouveau tigre fut amené qui se dressa de toute sa hauteur, et regarda le jeune homme en face. Son corps était immense, ses pattes et ses reins d'une incroyable énergie musculaire. Orpha attendit le choc, puis, sautant sur le dos de son ennemi, il lui enfonça son poignard entre les deux épaules, au milieu des trépignements frénétiques de l'assemblée.

Hallabab suivait passionnément les phases de la lutte, tandis qu'Assilinia avec ennui détournait les yeux, fixait dans l'air calme le vol

bourdonnant d'une mouche métallique, ou, le long des gradins, la fuite en zigzag d'un lézard rose.

Des jeunes filles apparurent dans la trouée d'une porte, passèrent devant la grille des fauves, et, puisant dans des corbeilles filigranées d'or, essaimèrent des brins de toulsi (basilic sacré) autour d'Orpha. Les dernières abaissèrent vers lui des bannières brodées de perles et d'améthystes à ses couleurs et à celles du Rajah, son père. Ces vierges, qui vivaient dans l'ombre des temples, étaient d'une beauté morbide et touchante. Des diamants sertissaient leur face hiératique, des serpents d'aigues-marines contournaient leurs flancs étroits et se rejoignaient en fibule inviolée sous le dou-pattah garni de boules de cristal qui descendait jusque sur leurs genoux.

Elles jetaient lentement leurs pétales odoriférants, tandis que les instruments barbares de cuivre et d'argent bramaient une mélopée d'amour ou de guerre. Et, lorsque le prince eut tourné trois fois son court poignard dans la gorge du tigre, râlant à ses pieds, toutes les fanfares triomphales éclatèrent à la fois.

Ce fut ensuite la vision d'or et de perles des

danseuses royales, glissant autour des flaques rouges et y trempant le bout de leur orteil gemmé, jusqu'à l'ongle opalin, de cabochons de rubis et d'émeraudes. Elles se penchaient sur le miroir de sang, comme pour y contempler leur image, le frôlaient de l'ourlet de leurs voiles qui se bordait de pourpre. L'odeur du meurtre faisait frémir leurs narines, et la nacre de leurs dents aiguës apparaissait sous les lèvres, soulevées dans un désir de baisers ou de lutte.

Le prince se tourna vers sa fiancée et lui sourit passionnément.

— Ah! que je voudrais être à ta place, Assilinia! dit Hallabab dont les prunelles chaviraient d'admiration. Ne vas-tu pas donner ton lotus au triomphateur?...

— Non, fit Assilinia, j'attends la panthère noire pour juger le courage de l'homme. Ces tigres étaient enivrés d'opium et de datura; c'est à peine s'ils ont défendu leur vie. J'aspire à de plus vaillants combats.

Hallabab murmura :

— Voici le Maître qui te regarde encore; ses yeux sont étranges, Assilinia!...

L'écartement des draperies découvrait un trône d'ivoire, incrusté de gemmes vertes et

rouges, et Shah-Djahàn, se levant, salua la foule en portant les doigts écartés de la main gauche à sa poitrine. Le Mogol apparut distinctement. Il était revêtu d'une robe jaune, et, par-dessus, s'agrafait à ses épaules une sorte de plastron d'or où rutilaient un soleil et des étoiles de diamants. Derrière lui un manteau long constellé de saphirs et d'opales s'étalait comme la queue d'un paon. Ses bras étaient si chargés de pierreries que, quoique nus, on n'apercevait pas la couleur de leur peau.

Les danseuses poussèrent une sorte de cri guttural, et semblèrent se pàmer, comme si toutes eussent reçu les marques du désir royal. Le corps rejeté en arrière, elles faisaient saillir les fleurs ambrées de leurs seins, et tendaient vers le Maître des mains frémissantes.

Après les vierges frêles parurent les *Hedjeras*, eunuques, hermaphrodites et femmes mutilées préposés à la garde du Zinanah, car les Hindous pratiquent la castration sur les fillettes comme sur les garçonnets. Les Hedjeras, femmes, sont grandes, fortes et possèdent une voix mâle aux accents profonds comme les vibrations du *tchiloumtchi*. Elles se montrent complètement nues avec une fibule de béryls

à l'endroit de leur sexe meurtri, et elles n'ont ni frissons ni désirs lorsque le regard des hommes se pose sur elles. Epilées naturellement, elles lèvent en cadence leurs bras polis et gras, et leur poitrine, sans rondeurs, se fleurit d'un léger bouton à peine plus foncé que leur peau. Toutes jeunes elles ont subi la piqûre des longues aiguilles trempées dans le fruit du *bhel-phoul* encore vert, et leur féminité s'est atrophiée en elles comme la mangue se dessèche sur l'arbre après la morsure du cobra.

Ces froides prêtresses sont particulièrement en faveur dans les temples, où, à leur tour, elles mutilent les enfants, après les avoir enivrés de *gandjah* et livrés à la curiosité morbide des fakirs. Aux sons des scitara et des dole, elles simulent cependant la volupté sur le sable fumant de l'arène, et elles semblent se pâmer dans d'étranges ivresses que les sacrificateurs de Kali, les brahmes rouges, suivent en frissonnant.

Les Hedjeras sont toutes-puissantes auprès de l'Empereur. Elles peuvent obtenir la grâce d'un coupable, et, quatre fois par an, on les fait venir au palais pour lire dans les signes mys-

térieux des astres et se livrer aux évocations et aux sortilèges des Yoguis.

Assilinia, souvent, se rendait au temple de Kutbu'l pour consulter Hadj-Hidi, la vieille prêtresse aux longs yeux troubles de sortilège, et elle savait, avant la lutte, que son fiancé serait vaincu.

Hadj-Hidi, tout en suivant la danse lascive des vierges mutilées, souriait à la princesse, comme pour l'encourager dans sa résistance. Deux fois elle mit son index recourbé sur son front, et Assilinia lentement inclina la tête vers le lotus d'or qu'elle porta à ses lèvres.

— Que fais-tu donc ? demanda Hallabab.

— Je rassure Hadj-Hidi qui me croit sans force contre la volonté des dieux.

— Ainsi, avant même de savoir le résultat de la lutte, tu écoutes les conseils des gardiennes du Zinanah !

— Pourquoi ne les écouterais-je pas ?...

— Prends garde !

Assilinia ne daigna point répondre, et ses brunes paupières s'abaissèrent sur l'extase ardente du rêve.

. . . .

Orpha a disparu, et les Omraos, à l'ombre

d'une tente de pourpre et d'or, sollicitent l'honneur de frotter sa chair de baumes bienfaisants pour lui donner une vigueur nouvelle. Des Bhaï-Tchokri, somptueusement parées de doupattah endiamantés, apportent des essences rares et offrent leurs lèvres carminées aux stimulantes caresses.

— Par nous, disent-elles, tu seras invincible !... laisse-nous passer, sur ta poitrine et tes flancs, l'armure de nos baisers !... Sous leurs mailles closes tu resteras à l'abri des blessures, et rien ne pourra t'atteindre que la colère des dieux !

Orpha, éloignant les Babou et les Omraos, fit signe aux courtisanes qui s'agenouillèrent auprès de lui.

Les Hedjeras avaient terminé leurs danses ; pour la lutte suprême, les souars, avec leur bouclier carré, bordé de lamelles de peau de singe, leurs piques et leurs lances, se rangeaient dans le cirque.

Et, toujours, le peuple des Bigaris et des Djaths augmentait au dehors ; les bhaëli pesants écrasaient les chiens en maraude, les *saermi*, chameaux de course, à la tête encapuchonnée, au dos recouvert d'une grande chamarre rouge,

sortaient de l'arène avec les tattou querelleurs, les eunuques et les hermaphrodites. Il y avait des taches d'ocre et de cobalt sous les nimbes de soleil qui flottaient partout, et une poussière micacée tourbillonnait par moments, lorsque la houle devenait trop forte. Les clochettes de cristal et les gourmettes d'or des chevaux tintinabulaient après les fanfares intermittentes du *tchiloumtchi*.

Hallabab se pencha vers Assilinia.

— C'est le moment, dit-elle, mon cœur est plein de trouble.

Assilinia entr'ouvrit ses paupières lasses.

— En vérité, murmura-t-elle, rien ne frissonne en moi, et je ne saurais éprouver que la fierté du triomphe!...

II

LA PANTHÈRE NOIRE

Mais on annonça que le prince demandait encore quelques minutes de repos, et l'on fit entrer les lions qui n'étaient pas destinés à lutter ce jour-là.

Surprises, les énormes bêtes balayaient le sol de leur queue, levaient la tête comme pour flairer l'odeur des proies humaines qu'on leur destinait. Shah-Djahân décida que trois condamnés à mort, qui devaient être suppliciés le lendemain, seraient abandonnés aux fauves : c'étaient Ouraïdi, le *harkarat* (coureur) qui avait volé le bracelet d'une Rana ; Karysas, qui s'était enivré de gandjah et avait insulté un Ba-

bou devant la grande mosquée, et, enfin, Mimiose qui, dans ses discours, s'était montré peu respectueux pour la toute puissance de l'Empereur.

Mimiose, idole des Bigaris, ennemi des Babou et des Omraos, possédait une certaine éloquence qui transportait les foules. On le disait révolutionnaire, dangereux pour le gouvernement qui, depuis longtemps, cherchait une occasion de le supprimer.

Une grêle fanfare résonna, et les deux battants rouges de la cellule des prisonniers se renversèrent, laissant passer Ouraïdi et Karysas. Quant à Mimiose, il avait, d'un bond, pris le premier rang, et, déjà, faisait face aux lions.

C'était un garçon de vingt-cinq ans, grand, de fière mine, au corps souple et fin, aux longs yeux de domination et de caresse. Il se campa devant un des lions qui reniflait l'air, ébloui du grand jour, étonné du tumulte ; puis, abaissant sa lance, il se mit en arrêt et soutint le choc du fauve si victorieusement que la bête farouche chancela, passa outre, emportant une rose sanglante dont les pétales coulaient sur ses flancs nerveux. Le lion s'arrêta, incertain, puis fondit avec un redoublement de colère sur Karysas qui tendait son poignard. Une

autre rose saigna près de la première, mais le fauve revint et plongea ses griffes dans le ventre de Karysas qui fut roulé, emporté, projeté dans les airs comme un de ces légers ballons qui servent aux amusements des enfants. Cependant les entrailles sortaient de la blessure affreuse et coulaient dans le sable. Ainsi que cela se pratique pour les chevaux qui servent aux courses espagnoles, un Sakri avec une longue aiguille rapprocha les chairs, et l'homme, dont le ventre gonflait, put se remettre debout. Après avoir bu quelques gorgées d'arak, il reprit son poignard, et, la main tremblante, attendit le choc des monstres. Mais, comme dédaigneux de cette victoire trop facile, les lions se retournèrent vers Ouraïdi qui n'avait pas bougé... D'un coup de patte l'un d'eux le renversa, et, le couvrant de son corps, enfonça ses crocs dans sa gorge. Ouraïdi, pourtant, parvint à se relever ; il traversa l'arène, en chancelant comme s'il était ivre ; des flots de sang noir jaillissaient impétueusement de sa plaie, et zébraient le sable de zigzags intermittents. Il suffoquait, les deux mains à son cou, la respiration de plus en plus sifflante ; enfin, il vint

s'abattre près de Mimiose qui, courageusement, attaquait l'ennemi.

Les instruments de cuivre sonnèrent tous à la fois, et quatre tattous, splendidement harnachés, entrèrent au galop pour emporter le cadavre du harkarat. On l'attacha au bout d'une corde munie d'un crampon, et l'attelage traîna allègrement cette dépouille humaine tout à l'heure si pleine encore de force et de vie.

Un *béras* vint, avec une corbeille pleine de terre, pour saupoudrer les mares de sang où les mouches vertes commençaient déjà à grouiller.

La blessure de Karysas, qui luttait faiblement avec un des lions, s'était rouverte ; il était en plus criblé de morsures, et sa main droite, tranchée au poignet, pendait au bras inerte, retenue seulement par quelques filaments. Mimiose le délivra en plongeant son poignard dans la gorge et dans l'œil du fauve qui s'affaissa, se releva d'un bond terrible et s'élança sur le jeune homme qu'il couvrit de sang.

La vie se manifeste chez les animaux carnassiers longtemps après la mort ; aussi, put-on croire, aux mouvements convulsifs et désordonnés du lion, qu'il vivait encore. Bientôt

deux autres agonies suivirent la sienne. Mimiose se battit si vaillamment que les Rana demandèrent sa grâce, Assilinia la première.

— Cet homme, dit-elle à Hallabab, a tué trois lions affamés, tandis que le prince n'a su vaincre que des tigres enivrés d'opium... Mimiose a la force et la beauté.

— Tu trouves?... Ce n'est qu'un bigaris sans naissance et sans argent !

— Que m'importe !

— Mimiose est non seulement d'origine obscure, mais il a gravement offensé notre Maître en conspirant contre les Omraos et les grands de l'Empire.

— Il a eu raison. Je hais Shah-Djahân qui a tué le Rajah mon père.

Hallabab regarda la princesse avec épouvante.

— Comment oses-tu tenir de semblables discours, Assilinia !...

— Qui donc m'en empêcherait?...

— Mais, tes parents, tes amis... l'amour que tu portes à ton fiancé.

Un rire silencieux plissa les lèvres peintes de la jeune fille, et elle abaissa lentement ses longues paupières sombres.

— Mon fiancé!...

— Oui, oui, celui qui va combattre pour toi!

— Il n'a point encore triomphé de la panthère noire...

— Il en triomphera... j'ai bon espoir!

— Petite Hallabab, dit Assilinia, ton cœur est plus épris que le mien.

Hallabab baissa la tête avec confusion.

— Est-il défendu, murmura-t-elle, d'admirer les qualités d'adresse et de bravoure de ceux qui s'exhibent pour notre plaisir?... Nous assistons à un tamascha merveilleux, et nous avons le droit de donner notre avis sur la valeur des combattants.

— Oui, petite Hallabab. Tu te disculpes avec trop d'ardeur pour que ma clairvoyance soit en défaut... Tu es plus qu'une spectatrice, tu te montres une admiratrice ardente... Et puis, acheva Assilinia en bâillant, cela m'est indifférent! Tu peux aimer Orpha que je dédaigne...

Hallabab soupira.

— Tu ignores ton bonheur! Ah! si j'étais à ta place!...

Mimiose, seul dans l'arène devant les grands lions qui n'osaient plus l'attaquer, se croisait les bras, attendant la décision du Mogol.

— Grâce! grâce! hurlait la foule, où dominaient les voix des femmes.

Mais Shah-Djahân demeurait indécis, car le crime de Mimiose était de ceux que les puissants pardonnent rarement. Il fit un signe, et les souars emmenèrent le condamné, comprenant que l'Empereur réservait la sentence pour la fin des jeux.

Assilinia, alors, malgré les exhortations d'Hallabab, se leva toute droite, et, avant que Mimiose n'eût disparu derrière la porte rouge, tendit en souriant son lotus d'or vers lui.

Il y eut un long cri d'étonnement parmi les spectateurs, car cette action de la jeune fille était aussi étrange qu'audacieuse un jour de fiançailles.

Mimiose vit le geste et sourit, tout frissonnant de joie. Quant à Assilinia, grave et fière, elle se rassit à côté d'Hallabab, et promena ses regards étincelants sur l'assistance.

— Ce que tu as osé me fait frémir, Assilinia! murmura la naïve confidente. Un tel scandale!...

— J'ai rendu hommage au courage, rien de plus!

— Que pensera-t-on de toi après cette action inconcevable?

— On pensera que je juge librement les qualités de chacun, et l'on ne s'étonnera plus de ma décision si elle est défavorable au prince.

— Attends encore! supplia la jeune fille, Orpha sera triomphant, j'en ai la certitude!

— Que les dieux décident de son sort!

— Le voici! le voici! chuchotait le peuple.

Le prince, sous les baisers des Bhaï-Tchokri, vendeuses d'amour, frottant sa chair de baumes précieux et stimulant ses nerfs par des frôlements et d'incomplètes caresses, avait reconquis une ardeur nouvelle. Il se présentait, tout frémissant de désir, et ses regards embrasés cherchaient un encouragement dans ceux d'Assilinia qui demeurait impassible.

Les deux battants de la porte rouge s'écartèrent de nouveau, et Ramô, la panthère noire, triomphatrice de toutes les luttes, bondit jusqu'au milieu de l'enceinte.

C'était une superbe bête, moirée, luisante et musclée. Moins haute que le tigre, elle était plus allongée, avec des rampements, des ondulations et des ruses imprévus. Ses yeux d'un vert d'émeraude phosphoraient et son large front bombé semblait se plisser sous l'effort d'une pensée profonde. Avant que le prince

eût prévu l'attaque, elle lui enfonça ses crocs dans la cuisse, le renversa, le jeta sur ses épaules et le transporta en bondissant à l'autre bout du cirque.

Orpha avait poussé un cri de détresse, et la panthère l'eut aisément mis dans l'impossibilité de poursuivre la lutte, si elle n'avait hésité devant cet ennemi désarmé que, sans doute, elle ne trouvait plus digne de son courroux.

Elle s'arrêta, et regarda l'assistance.

C'est par un cri plaintif, modulé comme un trémolo d'orgue, que le tigre royal annonce sa présence. La panthère ronronne ainsi qu'un gros chat dont elle a tous les mouvements, tour à tour souples, fébriles ou amoureux. Ses élans, lorsqu'elle daigne s'émouvoir, sont accompagnés de grognements rapides, effrayants, déchirés comme une toux de phtisique ; puis, ses babines se retroussent, ses moustaches remontent vers ses yeux glauques, pailletés de lueurs diaboliques, et elle fait entendre le crachement irrité des matous en lutte d'amour. D'un coup de sa patte veloutée aux griffes terribles, elle brise les os d'une génisse et l'emporte sans effort apparent, tant sa force musculaire est développée.

Montés sur des éléphants, les chasseurs de fauves avaient pris Ramô dans une des jungles de la féconde et divine Java, au bord du fleuve noir. Mer chaude, soleil torride, volcan de feu, tous les souffles embrasés avaient passé dans le sang de Ramô pour en faire une admirable bête de vigueur et de beauté. Elle avait connu les orages mortels des Montagnes Bleues et les éclairs sauvages que la vue des hommes ne peut supporter. Par torrents les pluies électriques avaient lustré sa peau en grisant la terre délirante de sève. Et, sous le ciel fumant, elle avait fui dans les bois sombres — si sombres qu'il y faut des torches en plein midi et que les plantes, se détachant de leur tige, y deviennent carnivores et ne se distinguent plus des animaux !

Ramô avait mangé ces fleurs de chair, posées si bas dans les vapeurs morbides et grasses du sol, ces fleurs au pistil qui flamboie dans la nuit comme l'œil fulgurant d'un cyclope ! Et elle avait gardé le goût de ce régal étrange, ne touchant jamais à l'ennemi vaincu.

Son regard cherchait encore, ébloui par le grand soleil, les chauves-souris vampires, énormes et velues, qui se suspendent aux bran-

ches, et les tigres noirs où, disent les Malais, habite l'esprit de la Mort !

Cependant, le prince s'était remis debout, et, l'arme haute, se préparait à frapper l'ennemi. D'un bond la panthère évita le coup, et, ils roulèrent tous les deux, tandis que les assistants gardaient un silence passionné.

Quand on dégagea Orpha, il était criblé de coups de griffes et de morsures, les membres fracturés, la poitrine labourée profondément. Il avait perdu connaissance, et on l'emporta pour panser ses blessures, car on doit, autant que possible, préserver la vie des princes.

Hallabab cachait son visage sur l'épaule d'Assilinia, dont la lèvre peinte se retroussait en un dédaigneux sourire.

— Qui veut combattre la panthère ?... demanda un *mahachalchy*, selon l'usage.

Et la foule cria :

— Faites revenir Mimiose !

Shah-Djahân se tourna vers Assilinia, comme pour avoir son assentiment, et elle répéta gravement :

— Faites revenir Mimiose.

Le bigaris fut ramené au milieu d'un frémissement d'attente. Il était calme, fier, et sem-

blait aussi reposé que s'il fût sorti du *deurbar* d'un Rajah à l'heure de la sieste.

Ramô, d'un regard curieux, mesura ce nouvel ennemi, puis, venant se frotter à ses jambes, elle le salua d'un ronronnement câlin que Mimiose accueillit d'une caresse. La main de l'homme courut sur l'échine veloutée de la bête qui fit le gros dos, les yeux à demi-fermés dans une attitude de soumission ou d'extase.

Mimiose, alors, se coucha dans le sable, et, approchant de son visage la tête sombre de la panthère, il lui ouvrit doucement les mâchoires et présenta ses lèvres à ses crocs aigus.

Ramô, d'un coup de langue, baisa la bouche du Gourkas.

— Ham !... cria la foule dans un délire joyeux ; et Shah-Djahân, abaissant son sceptre d'émeraude, ordonna qu'on enfermât le fauve et l'homme dans une geôle du Temple de Kutbu'l, car l'événement tenait du sortilège et, seules, les Hedjeras pouvaient conjurer le démon qui habitait le corps du combattant.

III

ASSILINIA

La Rana était étendue sur un lit porté par des cygnes d'argent, des étoffes fleuries de turquoises et de saphirs aux pieds, des coussins brodés de perles bleues sous les reins ; et son léger dou-pattah, ouvert sur la poitrine et les cuisses, semblait découpé dans des rayons de lune.

Sa face empruntait à tout ce bleu une lueur mystérieuse, et ses yeux — astres noirs d'un éclat redoutable — lançaient de sombres éclairs. Du sol poudré d'argent au plafond étoilé de lapis-lazuli, tout était de cette teinte sidérale dont l'âme se trouvait comme reposée, noyée d'infini.

— Hallabab, dit-elle à la jeune fille qui baisait ses genoux en pleurant, je n'épouserai point celui qu'on me destine.

— Ah ! tu feras ton malheur et le sien !... Au moins, apporte-lui la consolation de ta bonne parole. Tu sais qu'il est blessé, et qu'un enfant maintenant en aurait raison. Sois douce, Assilinia, donne lui le *gandjah* enivrant de l'illusion, et si tu ne peux l'aimer, qu'il goûte au moins, durant quelques jours, ce miel bénit du pieux mensonge.

— Je n'ai jamais menti, Hallabab !

— Les prêtres de la Djoumnah te pardonneront en faveur de l'intention. Orpha pourrait mourir de ton indifférence.

La Rana se mit à rire silencieusement.

— Combien tu le connais peu, ma liane des forêts sauvages !... Mais, si ce galant te plaît, je te le répète, il est en ton pouvoir de lui révéler ton amour. Je ne souhaite que ta félicité, petite Hallabab !

La mignonne fit glisser ses baisers des genoux polis d'Assilinia aux chevilles cerclées de béryls et d'opales. Ses lèvres se posèrent câlineuses sur le petit pied souple et fin de la Rana, et elle s'attarda en une caresse soumise.

Éclairée par de hautes fenêtres cerclées de pierres précieuses, la chambre d'Assilinia s'élevait en conque, décorée d'une magie de mosaïques bleues, où des contournements de médaillons et de rosaces mettaient une grâce imprévue. Son lit, sur une estrade, éclatait en amoncellement de pierreries et de fleurs, et le groupe des deux jeunes filles semblait le plus bel ornement de cette salle prestigieuse. Aux bras l'une de l'autre, unies maintenant pour d'ardentes confidences, elles se chuchotaient leur désir, et Assilinia, sur son corps de déesse, savourait toutes les cajoleries qu'Hallabab eût souhaité offrir au bien-aimé.

— Ah ! dit-elle, en soupirant, c'est ainsi que tout est douceur dans l'amour.

— Plus encore que tu ne saurais croire !... Notre caresse est incomplète. Mieux vaut défaillir sous les baisers d'un homme.

— C'est vrai, tu m'as énervée, rien de plus !

— Ne souhaites-tu pas connaître la joie parfaite ?...

— Si. Tu m'as révélé d'étranges choses ! Et mon désir arde vers la connaissance de toute félicité humaine.

— Viens donc !... Le palais est obscur et

nul ne songe à nous surveiller. Nous passerons par les jardins.

— Soit, mais c'est Mimiose que je veux rejoindre.

— Mimiose !...

— Lui seul est digne de m'aimer !... Pare-moi pour son amour !

Assilinia se leva, et s'approcha d'une des hautes fenêtres.

Au loin, sous la clarté mystérieuse de la lune, brillaient les pierres des mausolées, des citadelles, des temples et des palais. Rien n'était aussi majestueux que cet horizon indéfini de choses mortes et de splendeurs agonisantes. A cette époque, Delhi, qui déjà s'était nommée : Lalkot, Iahanpanah, Rai-Pithora, Siri, Tughlakabad, rayonnait de toute sa puissance au pied de la grande tour de Kootub-Minar. Sous ce cône cylindrique tronqué, aux étages de grès rouge et de marbre blanc, se tassait le temple de Kutbu'l où vivaient les Hedjeras au sexe mutilé, et une inscription, qui se détachait en formidables caractères de sang, faisait connaître que ce monument provenait de vingt-sept temples démolis pour le triomphe de la vérité.

Assilinia étendit la main dans la direction de Kutbu'l.

— Je veux, dit-elle, voir les femmes stériles !

Hallabab frissonna.

— Elles ne peuvent rien pour toi, puisque ton désir est de te consacrer à l'amour !

— Elles me diront ma destinée et ce que je dois faire pour délivrer Mimiose. Shah-Djahân ne leur refuse rien. Un mot d'elles peut gracier le Gourkas.

— Pourquoi te seraient-elles favorables, qu'as-tu fait pour elles ?

— Je leur offrirai une chose qui leur sera agréable.

— Quelle chose ?...

— La vie d'amour d'une enfant : Samjab ou Pékéo.

Hallabab poussa un cri, et s'éloigna avec terreur de son amie.

— Quoi !... Tu veux ?... tu veux sacrifier ces innocentes ?...

— Oui, je veux offrir aux dieux leur virginité !... Hadj-Hidi les piquera avec la longue aiguille d'or trempée dans le fruit du bhel-phoul !

— Mais, tout à l'heure, tu n'avais que des pensées douces...

— Qu'en sais-tu ?... Avant tout, je veux sauver Mimiose ; et puis, j'estime que Samjab, comme Pékéo, seront heureuses d'entrer dans le temple de Kutbu'l et d'être semblables aux petites fleurs dont la corolle s'est refermée, sans produire le fruit douloureux.

Hallabab se redressa avec indignation.

— Tout comme toi elles ont droit à l'amour, et tu obtiendras la grâce de Mimiose sans recourir à des moyens aussi misérables !...

— Shah-Djahân ne pardonnera pas au conspirateur si les prêtresses du temple ne nous viennent en aide ! Il a peur de leurs oracles et de leur influence maléfique. Il croit en Mohammed, mais il craint Brahma !

— Qu'importe ! le bigaris n'est point intéressant !

— Je l'aime !...

. . . .

Assilinia, ayant jeté un long voile bleu sur ses cheveux relevés en tour et fleuris, aux oreilles, de deux lotus de diamants, entraîna son amie dans les rues étroites et sinueuses, bordées de maisons de brique, où la chanson des prostituées, appelant le passant, résonnait parfois comme le cri plaintif de la tourterelle

blessée. Par les portes entre-bâillées ou couvertes seulement d'une draperie mi-close, on apercevait les belles filles étendues sur leur lit bas, presque nues. Aux bras de l'amant d'un soir, elles ne se dissimulaient pas davantage, et les passants pouvaient assister à leurs ébats et prendre des leçons de volupté.

Là s'enseignaient les soixante-quatre caresses de Kama, et les tout jeunes gens venaient s'instruire aux bras des filles d'amour. Ils ne se cachaient pas, car ce n'est point une honte de sacrifier à Krishna qui, comme chacun l'a lu dans les livres sacrés, posséda et féconda huit cents gopis à la fois.

Debout, à genoux ou couchées, les Bhaï-Tchokri se montraient parmi les fleurs, et leur jeune nudité se parait à peine d'une fibule de pierreries ou d'une touffe de saligram, rattachée par un fil d'or contournant les reins.

Les hommes entraient et sortaient librement, sans gêne, se serraient la main au passage, et toujours il en venait de nouveaux au milieu des chants et des plaintes d'amour.

— Vois, disait l'une, comme ma peau est satinée ! Je meurs et je renais dix fois en une

heure! Mes baisers ardent sur les lèvres comme le fruit rouge du bimba!

— Viens, roucoulait l'autre, la volupté te pénètrera ainsi qu'une onde d'huile de kusha sous le regard blanc de Mâ (la lune). Smara te fera connaître des frissons inouïs!

— Oh! susurrait une troisième, qui n'avait pas douze ans, je sais des jeux merveilleux! Le frelon perce le cœur du ketaça avec lenteur, mais cette corolle étroite est plus enivrante que celle des roses épanouies, et les papillons se le chuchotent dans la brise. Bientôt ils seront trop nombreux! Passant, respire la fleur d'avril qui n'est encore qu'en bouton!

— Ma bouche, affirmait une quatrième, est plus caressante que le calice du bilva!

— J'embrase comme le tchampaca et le piment musqué, clamait une cinquième, et lorsqu'on a mordu le fruit délicieux on ne peut plus s'en détacher!

Puis, appliquant leur langue à leur palais, elles faisaient entendre la stridulation de la cigale pendant le moment de la grichma.

— Elles sont heureuses! fit Hallabab.

— Crois-tu?... Il me semble que rien n'est plus cruel que le simulacre de l'amour! Quel

supplice est comparable à celui de ces malheureuses qui se donnent à tous les désirs, à l'enfance comme à la sénilité !

— Se donner est le rôle de la femme. N'entre-t-il pas pour nous dans l'amour autant de pitié que de plaisir?...

IV

LE PRISONNIER

Elles cheminaient, en se serrant le bras, dans la nouvelle Delhi qui portait le nom de Shadjahanabad, c'est-à-dire la ville de Shah-Djahân. C'était maintenant une merveilleuse cité que seules les féeries du Mahabharatta pourraient égaler. Le Grand Mogol, pour attirer sur elle les bontés de Mohammed, n'avait pas reculé devant les sacrifices humains, laissés jusque-là aux superstitions brahmaniques. Des conspirateurs furent égorgés dans les fondements de la ville, et, comme leur sang ne suffisait pas à arroser cette terre d'élection, on tira au sort de nouvelles victimes. Elles furent

si nombreuses que la sultane favorite, Allababy, prit des bains pendant quarante jours dans cette onde rouge, et que toutes les femmes du harem, munies de vases précieux, en arrosèrent les rives de la Jumna. Dans l'enceinte de Shahdjahanabad on ouvrit onze portes, et, comme la ville était fortifiée de douze tours, on laissa une entrée au milieu de chaque courtine. La plus grande et la plus magnifique servit de sérail pour les femmes de l'Empereur.

Les murailles que longeaient Assilinia et sa compagne, en étouffant le bruit de leurs pas, étaient construites de briques, avec de grandes chaînes de pierres vertes et bleues, plus fermes et plus polies que le marbre.

Les accords de la vina et du dole passaient par les baies des appartements, et des voix nostalgiques montaient dans la nuit, tantôt pures et hautes comme les sons d'une flûte de cristal, tantôt troubles et orageuses comme les plaintes du tchiloumtchi.

Des singes, curieusement, gambadaient sur les terrasses, allongeaient leur tête sous les draperies mal jointes, et esquissaient des gestes obscènes qu'ils semblaient imiter des mystères du gynécée un instant entrevus.

Hallabab et Assilinia étaient arrivées au temple de Kutbu'l, alors entouré de murs formant une vaste enceinte. Assilinia dit son nom à l'Hedjeras qui vint ouvrir, en chuchotant de vagues menaces. C'est là que Mimiose, le conspirateur, qu'on accusait en plus de sortilèges, avait été enfermé sous la garde des femmes stériles, magiciennes et pythonisses.

A l'intérieur, les murs formaient des galeries cloîtrées, soutenues par des colonnes hindoues, bouddhistes et jaïnites, les différentes dominations ayant mêlé les styles.

Assilinia demanda à parler à Hadj-Hidi, la vieille prêtresse, qu'elle trouva en prières sur un tombeau de grès rouge qui renfermait les cendres d'Altamsh. Aux murs s'étalaient des bas-reliefs d'animaux, unis pour la procréation, des lingams géants, juchés sur des socles de jade et d'ivoire, que les Hedjeras voilaient d'étoffes jaunes. C'était la partie du temple consacrée aux sacrifices. Du côté opposé les prêtresses venaient s'offrir aux dieux lascifs. Dans les niches de grands singes sacrés sollicitaient aussi les offrandes d'amour, et ils gémissaient, sans cesse, tendant vers les femmes leurs mains velues, couvertes de bagues comme

celles des courtisanes. Hadj-Hidi, ayant interrompu sa prière, vint à Assilinia qu'elle baisa entre les sourcils.

— M'amènes-tu une vierge à sacrifier aux dieux? demanda-t-elle en fixant sur Hallabab son regard perçant.

Hallabab recula en frissonnant.

— Non, dit la Rana, pas aujourd'hui. Je voudrais voir le prisonnier.

— Tu sais que c'est défendu?...

— Oh! laisse-moi lui parler, rien qu'un moment!

— Un moment, soit! mais cette vue troublera ton cœur.

— Mon cœur lui appartient, il ne peut plus être troublé! Attends-moi, Hallabab, et demeure en prières pour éloigner de nous les esprits du *nil ghiri* et du *Djagganah!*

La vieille Hedjeras prit Assilinia par la main et la conduisit dans une sorte de cellule où Mimiose reposait auprès de la panthère. Le jeune homme, à la vue de la Rana, se laissa tomber sur les genoux, et mit la main gauche sur sa poitrine en signe de reconnaissance et de soumission.

Ramô bailla, s'étira, vint, en faisant le

gros dos, flairer les voiles de la jeune fille.

— Ici! Ramô, dit Mimiose tremblant; que ta langue soit de miel et ta griffe de velours pour celle qui a daigné descendre jusqu'à nous!...

La panthère fit entendre un ronronnement câlin, et, comme une chatte qui mendie une caresse, frotta sa fourrure électrique contre les jambes de la Rana. Des étincelles jaillissaient du pelage noir plus brillant que le jaïet et les yeux glauques s'alanguissaient en un regard onctueux, tandis que les pattes nerveusement pétrissaient le sol et que des frémissements couraient le long de l'échine arquée.

— Ici! Ramô... N'ayez point peur, princesse, murmura Mimiose, cette bête est domptée!

— Par quel sortilège?... demanda la jeune fille. Qu'as-tu fait pour l'assouplir à ce point?... N'était-elle pas, hier encore, la terreur des combattants du Tamascha, la panthère noire que nul ne pouvait vaincre?...

— Les bêtes, comme les hommes, obéissent à d'occultes et envoûteuses lois d'amour. Ramô m'aime, je ne sais pourquoi, et mes amis sont les siens... Je n'ai rien fait, cependant, pour mériter sa tendresse. Ramô garde en elle l'âme mystérieuse des défunts, et, sans doute,

suis-je le fils des pitris qui habitent son cerveau.

— Écoute, reprit Assilinia, je te veux libre et puissant, je demanderai ta grâce au Mogol.

— Il ne te l'accordera pas, car j'ai conspiré contre son pouvoir ; c'est le plus grand de tous les crimes !

— Tu as des partisans ?...

— Oui, le peuple est pour moi et pour Aureng-Zeb, le fils de Shah-Djahân que chacun vénère.

— Bah ! tous les maîtres se valent ! Quand Aureng-Zeb aura conquis le pouvoir, il nous accablera des mêmes lois injustes.

— Peut-être, dit Mimiose ; mais, jusqu'à présent, il a été loyal et juste, tandis que Shah-Djahân ne se livre qu'à la débauche.

Assilinia s'assit près du prisonnier, et, caressant distraitement la grande panthère noire :

— Oui, je sais. Ce que l'on raconte sur les orgies de l'Empereur est vrai, et l'on dit même qu'après avoir possédé toutes les femmes du deurbar, il a violé sa propre fille âgée de dix ans, la begôm Saëb !

— Tu vois qu'il a mérité la mort !

— Certes, mais plus tard... Je ne défends

pas le Mogol qui a tué mon père, vaincu les Rajahs et n'est ni de notre sang ni de notre religion. Il est mon ennemi comme le tien. Seulement, je crois que chaque chose arrivera en son temps, et qu'il faut attendre patiemment que la justice triomphe. Tu es jeune, tu as l'avenir devant toi, et je puis, si tu écoutes mes conseils, te faire ouvrir les portes de cette prison.

— Qui donc es-tu?... Une Rana, sans doute?... Je t'ai vue dans ta loge drapée d'étoffes précieuses et tu semblais plus belle que le soleil!...

— Je suis la fille du Rajah Amarsin qui fut massacré dans le palais, et je hais le Maître qui me prit ce que j'avais de plus cher. Tu peux donc compter sur ma protection.

— Merci, dit Mimiose, en enveloppant la jeune fille d'un regard d'adoration ardente... On m'a parlé de toi et je me rappelle maintenant que ce tamascha était donné en ton honneur pour célébrer tes fiançailles avec Orpha, le favori de l'Empereur.

— Oui, mais je n'épouserai point Orpha.

— Pourquoi?...

Assilinia sentit une douleur aiguë lui tra-

verser le cœur. Le ton de Mimiose lui déplut, car elle y trouva de l'indifférence, presque du dédain. Elle ne comprit pas que le calme du jeune homme cachait une irritation secrète, d'autant plus vive qu'elle était plus réprimée.

— Je n'épouserai pas Orpha, dit-elle avec orgueil, parce que je ne saurais l'aimer.

Mimiose étouffa un cri de joie.

— Tu ne saurais l'aimer !...

— Il n'a pas la loyauté que j'admire, il s'est laissé vaincre par la panthère noire, et il est le protégé de l'Empereur.

Ramô, comme si elle eût compris qu'on parlait d'elle, tourna ses yeux pailletés d'or vers la Rana et bâilla en montrant, entre deux rangées de crocs éblouissants, les profondeurs roses de sa gorge.

Mimiose, comme en extase, demeurait silencieux, et la jeune fille, gênée par cette réserve, reprit plus bas :

— On ne saurait aimer deux hommes...

Le Gourkas frémit.

— Tu aimes ailleurs ?... demanda-t-il avec angoisse.

— Oui, fit Assilinia, jouissant de son trouble.

— Ah !...

Un moment encore elle le regarda avec une lueur malicieuse dans ses prunelles ardentes.

— J'aime ailleurs, Mimiose... Tu ne devines pas le nom du préféré ?...

Mimiose sentit un flot de sang brûlant lui monter à la gorge, et il ne put que balbutier :

— Comment veux-tu que je devine ?...

— Puisque tu es un peu sorcier et que tu soumets les fauves les plus redoutables !

— Ah ! ne te moque pas de moi !... Je n'ai jamais fréquenté les deurbar, et je ne connais point le nom des puissants de l'empire.

— Cherche...

— Tu ne saurais aimer qu'un homme de ton rang ?...

— Qui sait...

Mimiose fit cliqueter les anneaux qui enchaînaient ses bras ; malgré ses entraves, il se laissa glisser aux pieds d'Assilinia :

— Princesse, je t'en conjure, dis-moi le nom de l'aimé ?...

Elle joignit les mains derrière les épaules du Gourkas, l'attira à elle et murmura à son oreille :

— C'est toi !

Il poussa un cri, aussitôt étouffé, et ferma les yeux sous les baisers d'Assilinia, dont la bouche glissait passionnément sur sa joue, cherchant ses lèvres.

Un moment, ils s'oublièrent dans cette caresse profonde, infinie, que jamais le bigaris n'eût osé rêver, et leur délire était si grand qu'ils n'entendirent pas la vieille Hadj-Hidi qui les venait prévenir du danger de cet entretien.

— Ah ! cria Mimiose, je veux être libre ! entends-tu ?... Délivre-moi ! je t'aime !... je t'adore !... Comment pourrai-je vivre sans ta présence ?...

Assilinia mit un doigt sur ses lèvres :

— Demain, demain tu seras libre !

— Demain !...

Leurs lèvres s'agrafèrent de nouveau dans un baiser éperdu, puis la vieille Hedjeras, précédée de deux *maachalchy*, ou porteurs de torches, emmena la Rana plus palpitante qu'une colombe blessée.

V

LES HEDJERAS

— Tu intercèderas pour lui ?... demanda Assilinia en joignant les mains, tandis que Hadj-Hidi la guidait dans les couloirs étroits.

— Tu sais que je suis opposée à l'amour, petite Rana ? Ta tendresse pour le Gourkas ne saurait donc m'émouvoir !

— Je te donnerai des turquoises du Thibet, des opales de l'Yemen et des grenats du Bundelcund pour parer le sanctuaire de la déesse !

— C'est insuffisant.

— Tu auras encore des diamants du Pannah, des saphirs de Colombo et des émeraudes de Jessalmir !

— Je veux mieux encore.

— Quoi donc ?... Parle, je te donnerai tout ce que je possède pour délivrer l'adoré !... Veux-tu mon sang ?... Veux-tu mon cœur dans une coupe d'or ?...

— Je veux que tu m'amènes deux fillettes de huit à douze ans, car seule, cette offrande est agréable à la déesse.

— Soit. Je t'amènerai Samjab et Pékéo qui me parfument chaque matin, peignent mes longs cheveux et polissent mes ongles pour les rendre plus doux que l'agate. Ce sont deux jolies enfants qui déjà songent à l'amour.

— Leur sacrifice n'en sera que plus précieux.

— Je te les amènerai demain, et tu parleras pour Mimiose ?...

— Je le jure.

Hallabab attendait la Rana dans une vaste salle, presque obscure, où les Hedjeras faisaient leurs dévotions.

Entièrement nues, elles dansaient autour d'une des leurs, en se tenant par la main, et la plus vigoureuse, debout au milieu du cercle, fustigeait sa compagne avec une sorte d'ardeur frénétique. Chaque jour une des prêtresses mutilées se sacrifiait au plaisir de la déesse, et

recevait sur sa chair deux cents coups de lanière. Durant le supplice, elle se balançait en chantant et finissait par s'hypnotiser au point de ne plus discerner la fiction de la réalité. Dans cet état, elle rendait des oracles qu'on publiait à son de trompe partout dans l'empire. Bientôt, affolées par les clameurs de la suppliciée, toutes les Hedjeras se balancèrent en cadence et leurs voix, s'élevant, atteignaient des notes de plus en plus aiguës.

Cela dura longtemps, puis elles défaillirent, se roulèrent sur le sol, semblables aux pythonisses possédées des esprits. Dans leurs torsions épileptiques, leurs soubresauts furieux, elles montraient la mutilation de leur sexe, la cicatrice qui unissait les chairs recousues dans une opération barbare et profonde.

Leur poitrine plate, leurs hanches garçonnières en faisaient de frêles androgynes inquiétants et mystérieux. Les Brahmes les recherchaient, et l'on disait que Shah-Djahân souvent s'était oublié dans le temple de Kutbu'l, et qu'il y trouvait des joies supérieures à celles du gynécée.

Toute la levure d'égarement, que peut détenir un cerveau surexcité par la névrose, fermentait

chez ce blasé de volupté au contact des Hedjeras à la voix rauque, aux longs yeux cernés et tristes. Elles partageaient avec certains Yoghis les faveurs des Brahmes qui, mêlant aux visions physiques des ardeurs spirituelles, songeaient à Siva qui possédait la double nature mâle et femelle, au dieu du bien et du mal tout-puissant sur les âmes troublées par les lectures des *Sutras* de la *Bakti*.

En faisant naître un idéal extra humain dans l'âme des Yoghis et des adorateurs de Brahma, les anciens prêtres hindous ont achevé l'œuvre perverse des vieilles religions, ont poussé jusqu'au crime les désirs sexuels et ont donné lieu à d'étranges luxures. Les obsessions voluptueusement morbides hantaient sans cesse le cerveau des serviteurs du dieu noir, altérés d'un opiniâtre désir d'échapper aux vulgarités du monde, de s'abîmer dans d'inédites extases, crises célestes ou maudites appelant le sang des sacrifices, le meurtre des victimes d'amour.

Shah-Djahân, qui connaissait toutes les hystéries du vice, fréquentait les Hedjeras et les traitait avec faveur à la cour, où les mutilés hommes et femmes excitaient la curiosité.

Assilinia, au seuil de la vaste salle, s'était

arrêtée, gagnée par une sorte de magnétisme étrange. Et la vieille Hadj-Hidi riait silencieusement de son étonnement terrifié.

— Tu vois que les filles d'Annanya savent occuper leurs loisirs?...

— Ah ! dit Hallabab, elles sont possédées des pitris et leur ivresse est cruelle !

— Qu'en sais-tu?... fit la vieille ; toutes les ivresses se valent du moment qu'elles donnent l'oubli !

— Je n'ai rien à oublier ! La vie me semble belle et j'ai soif de volupté, de volupté saine selon les lois de la nature !

— Cela te passera.

— Tout passe... l'existence aussi !... Mais il faut cueillir les fleurs et les fruits du chemin que Krishna a parcouru.

— Les fleurs se donnent aux abeilles, et les fruits portent un ver qui leur ronge le cœur ! Mâ, l'astre des nuits, éclaire le bien et le mal ! Tout est dans tout. Siva est homme et femme pour le plaisir des humains.

Assilinia, qui songeait, sortit enfin de sa rêverie.

— Tu sauveras Mimiose, dit-elle. Souviens-toi, Hadj-Hidi, que j'ai ta promesse !

— J'ai la tienne, aussi. Tu me livreras Samjab et Pékéo que nous mutilerons pour la déesse Dourga. En échange, j'irai trouver Shah-Djahân et j'implorerai la grâce du Gourkas, puisque tu aimes ce bigaris!

La vieille eut un petit ricanement qui se perdit dans les clameurs stridentes des Hedjeras dont les membres, agités de soubresauts de plus en plus violents, se tordaient sur le sol. Toutes ouvraient des yeux de folie, dont le regard chaviré remontait sous la paupière, et un peu d'écume leur sortait des lèvres, tandis qu'elles portaient à leur poitrine des ongles furieux.

— Tu vois, clama Hadj-Hidi, elles ne songent pas à l'amour tel que tu le souhaites ; eh bien, c'est dans leurs transports occultes que l'Empereur vient les visiter, et des nuits entières se passent sans qu'il sorte de ce réduit!... Les prêtresses mutilées de Kutbu'l triomphent des plus fameuses courtisanes!

Hallabab prit la main d'Assilinia.

— Viens, dit-elle, ces créatures me font horreur!...

Sur le seuil la Rana se retourna :

— Songe à ta promesse, Hadj-Hidi, demain je t'amènerai Samjab et Pékéo!

VI

SHAH-DJAHAN ET LA BEGOM

Lorsque Shah-Djahân prit possession de Delhi, le pays des Mogols était dans toute sa splendeur. Le nombre des provinces, que les prédécesseurs de Shah-Djahân avaient pu conquérir, composait un des plus fameux empires du monde. Depuis Candahar, qui venait d'être conquis par les Perses, tout le territoire qui s'étend jusqu'au Gange était soumis à la puissance du Mogol. Les trésors du palais tenaient de la féerie, et une chambre entière, dit-on, était remplie de pierres précieuses d'une grosseur et d'une valeur inestimables.

Pourtant, le Maître, au milieu de son peuple,

de ses eunuques, de ses gardes et de ses femmes, ne dormait que d'un œil tant il craignait les conspirations sournoises et les révoltes qu'il sentait gronder autour de lui. Ses fils déjà se faisaient la guerre, ne songeant qu'à envahir les États de leur père, et à les conquérir par la ruse ou la violence. D'autre part, les rajahs détrônés, qui se regardaient comme autant de petits souverains dans leur district, s'agitaient à qui mieux mieux et semaient dans le peuple des idées de rebellion. La diversité des croyances était encore une autre source de discussions entre les populations qui obéissaient au Mogol. Ce fut pour cette raison, sans doute, qu'Akbar et Jehan-Guir formèrent le dessein de ne composer qu'une seule religion de toutes celles qui régnaient dans l'Hindoustan. Ils éprouvèrent qu'il est plus difficile d'usurper l'empire sur l'esprit des peuples et sur les préjugés de leur enfance, que de prendre la souveraineté sur leurs biens et sur leur vie!

. . . .

Shah-Djahân, lorsque la vieille Hedjeras vint demander la grâce de Mimiose, était auprès de sa fille, la begôm Saëb, qu'il honorait tout

particulièrement de ses faveurs, bien qu'elle ne fût âgée que d'une dizaine d'années.

Étendu aux pieds de l'enfant, il avait posé son front sur ses genoux, et jouait avec les lourds colliers dont s'adornait sa grâce puérile.

— Petite Saëb, je t'aime délicieusement, parce que tu es jolie et parce que tu es de mon sang!... Je m'adore en toi, et quelle plus grande jouissance peut-on éprouver que celle d'un amour qui remonte à sa source?... Je connais déjà le goût de tes baisers, et lorsque tes regards rencontrent les miens, ils s'y mêlent comme l'eau se mêle à l'eau, le sable au sable et la brise à la brise dans les chansons et les parfums!... Petite Saëb, donne-moi tes lèvres qui sont les miennes et ton corps qui vient du mien!

La begôm, pourtant, ne répondait guère aux transports paternels, et elle ne se laissait fléchir que par les présents qui la faisaient la plus enviée des filles du Mogol. Chaque matin de nouvelles parures lui étaient offertes; elle avait des pierreries prestigieusement montées pour tous les jours du mois.

Hadj-Hidi se traîna sur les genoux jusqu'au trône d'airain et d'or qui supportait le couple.

auguste, et frotta son front sur la première marche d'onyx en balbutiant des louanges au « Maître du monde », à « l'Astre souverain », dont la splendeur éclipse le soleil et les étoiles !

— Que veux-tu ?... demanda Shah-Djahân, en quittant la begôm qui se mit à jouer avec ses poupées de pierreries.

Ainsi, sous les paons gigantesques qui éployaient leurs ailes au-dessus du trône, il avait une certaine majesté, malgré les stigmates qu'une existence dissolue gravait sur son visage parcheminé, annelé de rides, décimé par l'abus des plaisirs. Il ramassa les coussins, qui avaient roulé aux pieds de l'enfant dans un désordre éloquent, et son sceptre d'émeraude dont le bout taillé mettait sur le tapis de froides lueurs glauques.

Il était vêtu de jaune, et des étoiles de diamants constellaient sa poitrine sous des pectoraux d'émeraudes frangés de perles.

Rien n'égalait la magnificence de cette salle royale, pavée de gemmes multicolores, avec, dans les angles, d'immenses gerbes de pierreries en formes de fruits et de fleurs, éclatants comme des soleils pyrotechniques. Le trône

était en or massif incrusté de sardoines, d'aigues-marines et de pierres de lune ; au-dessus de lui s'étalait un dais d'or soutenu par douze colonnes de cristal qu'étreignaient des guirlandes de roses en rubis, olivines, amaldines, cymophanes et chrysobérils.

Des parfums brûlaient partout, dégageant des nuées de vapeurs aphrodisiaques, que trouaient parfois l'œil glauque d'une émeraude, le feu ardent d'un rubis caressé par un rayon oblique. Puis les vapeurs noyaient le visage enfantin de la begôm, ses courts cheveux noirs, dont chaque boucle était retenue par une bague de diamants, sa poitrine à peine éclose où les seins fragiles se dressaient en pointes brèves dans un désir encore imprécis.

Dans l'odeur perverse des parfums, dans l'atmosphère ardente de cette salle, la begôm Saëb paraissait une frêle idole de luxure, à peine plus grande que la poupée qu'elle attirait sur son cœur, et qui roulait des yeux d'émail dans une face d'ivoire finement taillée.

Par une porte entre-bâillée, la vieille Hedjeras vit des femmes nues danser, une main sur leur sexe épilé, les cuisses agitées par des voltes tourbillonnantes, pendant que des musi-

ciennes, nues également, faisaient cercle autour d'elles en pinçant la vina et en frappant sur le dole.

— Dextre de Mohammed, Lotus de Smara, Soleil des Soleils! dit Hadj-Hidi d'une voix ferme, car elle connaissait son influence, je viens te demander la grâce de Mimiose, le gourkas qui a charmé la panthère noire!

Shah-Djahân fronça les sourcils, et son masque, habituellement impassible, prit une expression de méchanceté sournoise.

— C'est la princesse Assilinia qui t'envoie?...

— Non, Maître! Ce sont les pitris qui te parlent par ma voix. En rendant la liberté au gourkas, tu seras agréable aux puissances terribles de l'eau et du feu!

L'Empereur haussa les épaules.

— Tes croyances ne sont pas les miennes, et j'estime que ce Mimiose est un conspirateur fort dangereux pour moi. Il est beau, il parle bien et sa puissance s'exerce même sur les fauves, puisqu'il a vaincu la panthère que nul jusqu'ici n'avait pu affronter sans trembler!

— Sans doute, c'est un ennemi digne de toi; mais il saura reconnaître tes bienfaits, et, en le libérant, tu le gagneras à ta cause.

— Les Gourkas ne se soumettent jamais! et c'est déjà beaucoup que de faire grâce de la vie à ton protégé!

— Oh! Maître, par pitié, ne sois pas inflexible! Mimiose libre te défendra.

— Non, reprit Shah-Djahân, la voix dure, le regard mauvais, pourquoi t'intéresses-tu à ce bigaris?... si c'est pour plaire à Assilinia, je te déclare que la Rana épousera le prince Orpha. Cette union sert mes intérêts, je veux qu'elle s'accomplisse!...

Hadj-Hidi, qui avait parlé jusque-là dans une posture d'humilité, se redressa de toute sa hauteur :

— Tu dis : je veux! Mais les dieux m'inspirent, et je te déclare que tu seras brisé comme une tige de roseau si tu t'opposes à leurs desseins!

Shah-Djahân, les lèvres tremblantes de rage, frappa dans ses mains et deux eunuques apparurent aussitôt.

— Prenez cette femme, dit-il, faites-la sortir du palais et recommandez aux souars, qui veillent sur ma sécurité, de la tenir pendant soixante jours éloignée de ma présence.

Hadj-Hidi leva ses bras décharnés et dit avec douceur :

— Inutile, Maître, de prendre contre moi de si cruelles mesures ; tu ne me reverras que lorsque tu daigneras m'appeler au gynécée. Les Hedjeras ont trop de fierté dans l'âme pour affliger de leur présence celui qui les a chassées !

— Ah ! chauve-souris de malheur ! Tu ouvres sur moi tes ailes sombres ! Sache donc que je t'expulserai du temple avec tes sœurs ténébreuses ! Mohammed réprouve vos pratiques honteuses et il ne mutile que les hommes !...

Hadj-Hidi ne riposta pas, mais son rire aigu rebondit sur les marches du trône comme un chapelet de vertèbres sur une dalle funéraire, et elle s'éloigna entre les deux eunuques.

— Oh ! les vilains pantins ! susurra la begôm en jetant sa poupée au nez auguste de son père.

VII

PROJETS DE FUITE

Hadj-Hidi d'un pas raide traversa le Tribunal de Justice de Shah-Djahân, vaste portique en grès rouge, ouvert de trois côtés, sous une triple enfilade de colonnes et d'arceaux de marbre blanc précieusement ajouré, avec un plafond en argent massif.

Les rires des danseuses la poursuivaient toujours, et elle revit les courtisanes nues, essayant des poses lubriques pour réveiller les sens de Shah-Djahân au sortir des étreintes de la begôm. Les seins ondulaient, couverts d'une sueur fine, et, au frottement des lourds colliers toujours en mouvement, leurs bouts perdaient la poudre d'or dont ils étaient enduits.

Dans une autre salle Hadj-Hidi vit les femmes du Mogol, accroupies en rond autour d'une des leurs, qui consultait des cartes indoues aux fantastiques figures de chimères et de dragons. Les bracelets, les ceintures, les bagues dont elles étaient toutes couvertes, crachaient des étincelles dans l'ombre, et elles avaient de triomphants dou-pattah couturés de perles, ramagés d'argent avec des cuirasses d'orfèvreries qui remontaient sous leurs bras, descendaient sur leurs cuisses, mettant sur la peau safranée une rutilance de reptiles, toujours en mouvement.

Comme les courtisanes elles se mirent à rire en voyant la vieille entre les deux eunuques ; seule, la tireuse de cartes demeura les yeux fixés sur les enluminures barbares, semblable à à une somnambule qui poursuit son rêve.

— Femmes, dit l'Hedjéras, je vous méprise autant que les danseuses impudiques qui prennent la force d'un vieillard par des torsions de reins, des cris de luxure et de rut! Vous fondez la volonté toute-puissante du Maître par vos remous de seins et vos secousses de ventre ! Vous ne savez que roidir les chairs et durcir les muscles de vos amants qui n'en sont que plus

veules après ces simulacres d'amour! Je vous méprise et vos sarcasmes ne m'atteignent pas!

Toutes les femmes se levèrent pour fondre sur l'audacieuse qui osait élever la voix sous les voûtes du gynécée ; mais les eunuques entraînèrent Hadj-Hidi, et la laissèrent au bas des marches de la terrasse qui descendaient dans la Jumna.

Sur les ghâts, accroupie au bord de l'eau, elle retrouva Assilinia, qui, sous les voiles d'une Bhaï tchokri, le visage caché, l'attendait anxieusement.

— Eh bien, Hadj-Hidi ?...

— Tout a été inutile !

— Le Maître refuse?...

— Hélas !

— Que veut-il donc?...

— Il veut que tu épouses Orpha et, sans doute, as-tu deviné pourquoi ?...

— Orpha est de naissance illustre ; il délivrerait l'Empire de ses ennemis et livrerait sa femme à l'Empereur!

— Shah-Djahan convoite ta beauté.

— Je le sais ; déjà il se lasse de la begôm et les baisers soumis de ses épouses ne le tentent plus.

— Orpha est ambitieux, et rien ne lui coûtera pour obtenir le commandement des troupes impériales.

Assilinia courba le front avec accablement, puis ses yeux lancèrent des éclairs.

— Tu n'as pas su t'y prendre, Hadj-Hidi. Il fallait menacer le Mogol de la vengeance occulte des pitris ! Il croit aux envoûtements, aux sortilèges et tremble devant la menace des dieux inconnus !

— J'ai dit ce qu'il fallait dire. Mais son désir d'amour est plus fort que sa terreur. On t'arrachera de ton palais et on te livrera au Maître, Assilinia.

— Je veux fuir ! Hadj-Hidi, protège-moi ! délivre Mimiose pour que tous deux nous allions cacher notre amour dans quelque solitude lointaine !

La Rana, qui froissait dans ses petites mains fiévreuses des grappes de saligram, arrachées à sa ceinture, regarda la vieille avec angoisse.

— Je réponds du prisonnier sur ma tête, dit l'Hedjeras, j'ai déjà trop parlé en sa faveur.

— Je t'en conjure ! Aie pitié ! Nous appellerons les Fakirs à notre aide.

Hadj-Hidi hésitait. Elle se savait une grande puissance sur les Omraos et les Djaths qui croient aux envoûtements et aux sortilèges, mais l'Empereur, fatigué de luxure, anéanti par des sensations trop vives et trop répétées, n'obéissait plus guère qu'à ses vagues désirs.

— Je règne dans le temple de Kutbu'l; mais je ne puis rien sur le Maître de ta destinée, car il souhaite ta possession et rien ne saurait le détourner d'une folie d'amour. Pourtant, je te viendrai en aide, mais, n'oublie pas, petite, que je joue ma vie et que tu me dédommageras difficilement de mes peines.

— Je sais...

— Tu partiras la nuit dans un badgera que des hommes dévoués feront glisser sur le fleuve, sans bruit, comme un *danghi* expiatoire chargé de la dépouille mortelle d'un Brahmane et de ses offrandes à Siva !

— Je partirai demain, car il faut se hâter !

— Oui, demain.

— Que tu es bonne !

La vieille Hedjeras eut un sourire singulier.

— Je désire que tout réussisse selon tes vœux, Assilinia, mais je te le répète, il est nécessaire, pour mener à bonne fin une telle

entreprise, que tu t'assures les bonnes grâces de la déesse Dourga.

— Je suis prête à lui immoler les plus belles pièces de mes troupeaux !

— Ce n'est point assez. Elle veut des victimes humaines, et tu m'as promis deux fleurs de pureté : Samjab et Pekéo.

— Ah ! soupira la jeune fille, c'est vrai, je l'avais oublié.

— Demain, petite, demain tu seras libre...

— Et les portes de Kutbu'l se refermeront sur les victimes d'amour ?

— Il le faut !

VIII

POUR LE SACRIFICE

« Vierges, mettez des parfums partout sur votre chair ; — Pour que le dieu d'amour, en baisant votre bouche, — Aspire en ce baiser, ainsi qu'en un bouquet, — Tous les lotus de votre couche !

» Vierges, mettez des parfums !

» A Linga vous vous donnerez, — Une seule fois en votre vie, — Et par cette union sacrée, — Pour toujours vous serez à lui !

» A Linga vous vous donnerez !

» En vous, vierges, il descendra ; — Son amour remplira vos cœurs ! — Hastini, Chitrini,

Padmini, — De vous Krishna sera vainqueur ! — Comme des fleurs il vous prendra !

» En vous, vierges, il descendra !

» Et ce sera comme du miel ! — Une onde molle et voluptueuse ; — Un doux rayon tombé du ciel ! — Le baiser profond de Linga, — Qui jusqu'au cœur pénétrera !

» Et ce sera comme du miel ! »

Les Hedjeras chantent, en se balançant, ces strophes tirées du *Flambeau de l'Amour*, par le grand poète Djayadéva qui se vante d'avoir écrit sur tout.

Prêtresses mutilées, elles tournent lentement autour du Linga, paré de roses et de tubéreuses, qui recevra la suprême offrande des petites victimes virginales.

Le temple est en fête, ainsi qu'il arrive chaque fois qu'une jeune fille où une enfant doit subir l'opération qui la vouera pour toujours à la déesse.

Les voix des servantes de Dourga couvrent les cris de douleur et les supplications ; une coupe d'or, que tient un Yoghi, reçoit le sang précieux de la suppliciée, et rien n'égale la joie des prêtresses criminelles après l'immolation.

Samjab et Pékéo sont entrées, conduites par Hallabab qui pleure avec elles, et, comme consolations, ne trouve que des baisers. Les deux petites vierges sont nues ; leur corps a longtemps macéré dans les parfums et leurs cheveux les enveloppent d'un manteau soyeux. Hallabab leur fait un collier de ses bras, les étreint follement, ne pouvant se résoudre à quitter ces compagnes chéries. Comme elles et pour les encourager, elle se donnera à Linga, mais ne subira point la mutilation, étant d'une plus haute naissance que Samjab et Pekéo et, par conséquent, libre de sa personne.

Les chants deviennent de plus en plus vifs, la vina sanglote éperdument, tandis que le dole a des hoquets rapides et que la scitara module en mineur les plaintes de la « Colombe blessée. »

Des cassolettes, où brûlent des herbes aromatiques, envoient de chaudes et âcres bouffées. On pousse les deux victimes au-dessus d'un réchaud dont elles respirent les effluences morbides, et elles se relèvent en chancelant, les prunelles chavirées, ivres déjà.

Hadj-Hidi leur fait mâcher le gandjah qui les jette dans des convulsions, puis on les porte sur la sellette où doit se consommer le meurtre.

Tout le corps agité de fébriles sursauts, elles subissent le viol du linga en pleurant d'inconscientes larmes de douleur, tandis que tourne autour d'elles la farandole des mutilées aux poitrines plates, aux hanches étroites, aux voix rauques.

« Vierges, mettez des parfums partout sur votre chair ; — Pour que le dieu d'amour, en baisant votre bouche, — Aspire en ce baiser, ainsi qu'en un bouquet. — Tous les lotus de votre couche !

» Vierges, mettez des parfums !

» A Linga vous vous donnerez, — Une seule fois en votre vie ! — Et par cette union sacrée, — Pour toujours vous serez à lui !

» A Linga vous vous donnerez ! »

Les Hedjeras reprennent le couplet de la « Consécration, » le répètent sans fin, tandis qu'on emporte Samjab et Pekéo à travers les galeries du temple, où se déroulent, en bas-reliefs, des créations hors nature avec des enlèvements de femmes nues sur des animaux fantastiques, entre des végétaux lamés se terminant en phallus et des fleurs aux corolles vulvées, baîllant sur des ciels violemment peints d'outremer. Sous les colonnes du temple triom-

phent les accouplements les plus singuliers, fantaisies d'imaginations en délire dont rien dans la nature ne saurait donner une idée. Et les gardiennes insexuées de la déesse Dourga contemplent incessamment ces scènes exaspérées de luxure, répétées à l'infini sur les murailles, les voûtes, les portiques, les corniches, les moindres endroits où le regard peut se poser.

Des bruits d'instruments stridulent encore au loin, tandis qu'on dépose les jeunes filles pantelantes sur un lit d'or pour la mutilation suprême.

Les yeux clos, les lèvres sèches, elles s'abandonnent, et Hadj-Hidi prépare les longues aiguilles imprégnées de *bhel-phoul*, range, à portée de sa main, quelques instruments de chirurgie et des bandelettes de toile fine.

Les yeux de l'Hedjeras brillent étrangement, sa bouche édentée a un rictus cruel qui creuse les rides de ses joues, et elle semble vraiment quelque sorcière maléfique échappée du temple de Djagganath sur la Montagne bleue.

Elle offre à Dourga du *maha prasad*, nourriture sacrée qu'affectionne la déesse, elle essaie sur ses doigts la pointe des instruments.

de torture, et, se courbant sur le corps des victimes, elle disjoint leurs genoux frêles que deux Hedjeras maintiennent vigoureusement.

Mais toutes les instrumentistes se sont rangées autour du lit d'or aux coussins maculés de sang, et les danses reprennent, rythmées par les cris d'agonie :

« A Linga vous vous donnerez. — Une seule fois dans votre vie ! — Et par cette union sacrée, — Pour toujours vous serez à lui !

» A Linga vous vous donnerez ! »

IX

LE BADJERA

Tandis que les courtisanes mutilées du temple de Kutbu'l s'étreignent frénétiquement, et roulent enlacées aux pieds de Samjab et de Pekéo, qui ont de nouveau perdu connaissance, Assilinia a rejoint le prisonnier.

Se pressant contre lui, comme une chatte câline, elle lui dit que l'heure de la liberté a sonné et qu'il peut l'emmener où bon lui semblera.

— Je viens te délivrer, Mimiose, fuyons ensemble! Tu me garderas comme une petite chose à toi et nous nous cacherons dans ton

pays... Tes frères, les Gourgas, ne nous dénonceront pas! Veux-tu?...

Il la regardait, inquiet, n'osant croire à tant de bonheur.

— On nous suivra, on nous reprendra et les pires châtiments nous accableront!

— Non, te dis-je! Aucun danger ne nous menace!... Ne sommes-nous pas protégés par Hadj-Hidi qui nous donne son badjera et ses rameurs?... Viens! Viens, je t'aime!

Ramô, la panthère noire, frottait son échine souple aux jambes de la Rana, et ses yeux luisaient comme des torches d'amour. A cette lueur glauque les jeunes gens s'étreignirent, puisant dans leurs premières caresses le courage nécessaire à leur évasion.

Le corps tiède d'Assilinia s'abandonnait, et le Gourkas ne se lassait point de boire à la coupe de ses lèvres, oubliant dans cette fièvre nouvelle tous les périls du dehors.

— Mon adorée! mon adorée! Comment as-tu pu songer à moi et descendre jusqu'à ma tendresse?

— Je t'aime!

— Mais je ne suis rien qu'un pauvre bigaris!

— Je t'aime !

— Ne rougiras-tu point de m'avoir donné tant de joie ?

— Je t'aime !

Et à tout ce qu'il lui disait dans son humilité d'amant obscur et fervent, elle répondait par ce mot divin qui les absolvait tous deux :

— Je t'aime ! Je t'aime ! Je t'aime !

Alors, il la coucha sur la toison frissonnante de Ramô, la panthère complice, et, s'agenouillant devant ces deux corps aux nerveuses et lascives beautés, il s'abîma dans le nirvâna des caresses.

Un éclat de rire les tira de leur extase.

— Le badjera est devant les ghâts. Il est l'heure.

Hadj-Hidi, ouvrant toute grande la porte du cachot, leur montrait, au bout du couloir sombre, la grande tache d'azur et d'or d'un ciel criblé d'étoiles.

— Vous avez toute la vie pour vous chérir, dit-elle. Allez, et que Dourga vous soit propice !

Ils se relevèrent en soupirant, et, s'appuyant l'un à l'autre, ils sortirent du morne réduit, tandis que Ramô, bondissant devant eux, poussait un rauquement profond.

Mimiose installa la Rana dans le fond de la barque, tout contre lui, car il lui semblait que cette chair déjà était sienne, et il eût voulu la caresser sans cesse, la pénétrer d'irrésistibles effluves, s'enivrer de sa douceur et de son parfum.

Ils glissaient mollement sur la Jumna qui coule du nord au sud de Delhi. Au nord, les bords de la rivière et ses îlots constituaient une jungle épaisse, au sud s'étalait une vaste plaine dont le sol était jonché des débris des anciennes cités, alors que les Rajahs construisaient encore des citadelles, des temples et des palais. Avec les Mogols, d'autres cultes avaient remplacé les religions d'amour et de mort, les croyances fauves des Brahmes adorateurs de Siva.

Rien n'égalait, aux lueurs tremblotantes des étoiles, la saisissante éloquence de cet horizon indéfini de choses agonisantes, criant la lutte éternelle de l'homme contre l'homme, malgré toutes les religions de bonté et de pardon.

— Ah ! disait Assilinia, sous les baisers de son ami, tu me vengeras ! Tu vengeras mon père ! .. Il ne faut point partir, délaisser notre cause qui est sainte entre toutes !

— Oui, oui, restons!

Mais, aussitôt, elle changeait d'avis, redoutant le danger pour l'aimé, la capture, les supplices, la mort!... L'Empereur, hélas! était sans pitié pour les conspirateurs et les révoltés.

Les rameurs poussaient mollement la légère embarcation, et tout le passé de Delhi se déroulait dans ses ruines sous les regards sombres des amants, car Indra Prastha, — la Delhi des Arya — plus de deux mille ans avant Shah-Djahân, avait déjà connu une effroyable série de calamités. La métropole de l'Hindoustan est, peut-être, sur toute l'étendue du monde, la ville qui a bu le plus de sang et vu couler le plus de larmes!...

Delhi a toujours été attaquée, prise et reprise par les envahisseurs et tous les héros de l'Inde. Bien des religions y ont fleuri, donnant cours à de nouvelles luttes plus acharnées, peut-être, que celles des conquérants. Sous Shah-Djahân le Brahmanisme persistait encore, maintenu par les Rajahs et les Omraos. Le peuple toujours allait vers ses anciens dieux, malgré leurs vices et leurs cruautés; les sacrifices teignaient encore de pourpre les dalles des temples devant Siva et Dourga, et les victimes,

d'elles-mêmes, imploraient la faveur de la « Consécration » dans les tortures de l'agonie.

Le badjera fuyait plus vite, car les lueurs de l'aube revêtaient déjà d'un glacis de laque et d'ocre les dômes accroupis des mosquées et les colonnettes grêles des minarets.

Rien n'était comparable à la gloire de ce lever de soleil sur ce décor de féerie, et Assilinia fermait les yeux, comme éblouie par tant de tragique splendeur. Les jeunes gens enlacés n'osaient élever la voix. Pressés l'un contre l'autre, ils se chuchotaient d'une voix craintive leurs projets de voyage.

— Nous irons vers l'Himalaya, disait Mimiosc, tu seras en sécurité auprès des miens ; mais le trajet est pénible, auras-tu la force de me suivre ?...

— Oh ! oui, soupirait-elle, car n'est-ce point là que se retrouve encore le plus pur sang des Rajahs ?... Allons vers ton peuple qui est loyal et brave, allons vers la majesté des monts de glace et de feu !

— Hélas ! petite Rana, oublies-tu que Delhi est un séjour incomparable où, sur les arceaux de chaque palais, se peut lire le distique persan :

« S'il y a en ce monde un radieux paradis,
Arrête-toi, passant, c'est ici ! c'est ici ! »

— Mon paradis est auprès de toi !

Elle lui tendait sa bouche où il buvait le vin d'oubli, sans se désaltérer jamais. A cette coupe divine, il se fût grisé insatiablement, si la jeune fille doucement ne l'eût repoussé.

— Nous ne sommes point encore à l'abri, Mimiose. Modère tes transports !... Si l'Empereur apprenait ma fuite, il me ferait poursuivre par ses harkarah, et les souars nous enfermeraient dans quelque morne cachot... N'entends-tu pas le bruit d'une troupe en marche ?...

— Je n'entends rien.

— Je t'assure que des lances brillent au loin entre les branches... Shah-Djahân connaît notre évasion !

— Mais non, petite fleur d'amour, ces lances de flammes ne sont que des rayons de soleil qui caressent les feuilles argentées des bagitcha !...

— C'est vrai ! Ah ! que j'ai eu peur !

— Tu peux être tranquille, l'Empereur s'est endormi dans les bras de la begôm !

Il riait, mais elle reprenait gravement :

— Tu te trompes, Mimiose, l'Empereur ne désire plus la begôm Saëb. Ce régal pervers a été de courte durée, comme toutes ses fantaisies, et la joliesse fragile de l'enfant ne le retient plus.

— Après elle, il fera violence à ses deux autres filles, les begôm Roxanara et Merniza.

— Peut-être... mais c'est moi qu'il convoite aujourd'hui ! Et puis, il y a Orpha qui ne sera puissant qu'en m'épousant et dont l'ambition me surveille.

— Orpha n'est point guéri des blessures de Ramô.

— Je l'ai vu qui errait autour du temple de Kutbu'l.

Mimiose crispa les poings : puis, serrant la jeune fille contre lui :

— Qu'il vienne donc te prendre dans mes bras !

Ramô, montrant ses crocs terribles, rugit longuement, et Assilinia dut appuyer le mufle de la bête sur sa poitrine pour étouffer ses rauquements dénonciateurs.

Alors, la panthère éteignit l'éclair double de ses prunelles, et promena sa langue rose aux papilles dressées sur les seins veloutés de la Rana.

— Oui, Ramô, ma petite chérie, poursuivit Assilinia, qui frissonnait sous cette caresse, nous irons nous désaltérer aux Lacs sacrés et nous baiserons l'idole aux douze têtes et aux douze sexes qui repose sous le deota d'or des monts lointains!... Nous danserons avec les dieux d'ébène que l'on promène dans les villages, couverts de fleurs et d'oripeaux!

La Rana, un moment, demeura silencieuse, abandonnant ses petites mains à la chaude caresse de la panthère.

Maintenant qu'ils voguaient ensemble, ils ne se hâtaient plus, jouissant en même temps de leur intimité et du vague danger qui toujours planait sur eux.

La Rana revoyait l'étroite cellule où Mimiose avait vécu sous la protection de Ramô, et la bête voluptueuse l'inquiétait un peu, comme une rivale qu'on ne saurait éloigner, et dont on subit l'affection sournoise.

Il lui semblait qu'elle entendait encore la triloumtchi, que les musiciennes frappaient plus fort avec des baguettes de pitel, tandis que s'exaspérait la danse des Hedjeras autour de Samjab et de Pékéo.

Avec un serrement de cœur elle se rappelait

les plaintes des petites victimes, livrées au Linga ; puis, elle percevait la course des mutilées dans les longs corridors à la suite de Hadj-Hidi, qui achevait froidement son meurtre prémédité, au milieu des plus coupables ivresses.

Samjab et Pékéo, les fillettes aux regards ingénus, seraient désormais livrées à la déesse, et, comme elles étaient gracieuses et jolies, les brahmes useraient d'elles ainsi que des eunuques et des yoghis.

— Pour te délivrer, Mimiose, dit-elle, j'ai sacrifié ce que j'avais de plus cher ! L'oublieras-tu ?

— Jamais ! mon adorée !

— Et, quand je serai tienne, tu auras pour moi la même reconnaissance et le même respect ?...

— Tu ne saurais en douter !...

— Ah ! je doute de tout !... Mon enfance a été si malheureuse ! On a tué les miens, je suis seule en ce monde !... Mais, ne songeons plus à ce passé douloureux, parlons de toi, mon aimé.

Elle demeura un moment silencieuse, puis elle demanda au Gourkas :

— Est-il vrai que dans ton pays tous les

hommes d'une famille ne possèdent qu'une femme, et qu'ils en profitent à tour de rôle sans jalousie ?...

— Oui, dit Mimiose ; chez nous l'on a substitué la polyandrie à la polygamie. Jamais, dans une famille, si nombreux que soient les frères, ils ne prennent plus d'une épouse avec laquelle ils vivent en parfaite intelligence.

— Ce sont les mœurs des clans aryans, telles qu'elles sont décrites dans le *Mahabharatta !*

Elle souriait, amusée par cette idée d'un harem d'hommes, où la femme n'a qu'à choisir chaque jour un amant nouveau.

— Je te garderai pour moi seul, affirma Mimiose.

— Certes, dit-elle, je ne serai qu'à toi, puisque c'est toi que j'aime et que j'ai pris librement ; mais il n'est pas moins vrai que cette conception de la volupté est beaucoup plus logique que celle qui est admise chez nous. Une femme, mon aimé, ne peut-elle satisfaire plusieurs hommes ?

— Un homme, par contre, peut féconder plusieurs femmes, et la nature ne veut que se renouveler, créer, créer, sans cesse, se reproduire dans sa gloire éternellement !...

X

VOLUPTÉ

Ils voguèrent une partie du jour. Vers le soir, alors que les mouches lumineuses essaimaient l'azur profond des nues d'une poussière d'or, Assilinia, qui s'était endormie sur l'épaule du Gourkas, ouvrit des yeux étonnés.

La solitude était profonde. Le clapotement des courts avirons troublait seul la tranquillité de l'eau, assoupie entre les lotus roses de ses bords. D'étranges araignées métalliques patinaient entre les feuilles et d'immenses papillons cornus, tachetés d'ocre ou de cinabre, se poursuivaient, et, parfois, s'unissaient dans les airs, joignant le battement rythmé de leurs

ailes pelucheuses. Une poussière fécondante tombait des branches, sur tout passait le souffle de l'éternel désir.

— Nous irons, mon aimé, à la source du Gange qui est marquée par trois pics revêtus de lianes et de roses.

— Oui, ces trois monts ont été consacrés, comme de gigantesques autels, à Toudra, divinité des temps védiques, que nous adorons aujourd'hui sous le nom de Siva. Les vierges himalayennes t'offriront à boire dans des jarres d'argent, et tu seras la reine de ces pays de ferveur et d'amour.

Le badjera s'était rangé contre la rive, et Mimiose, prenant la Rana dans ses bras, la déposa sur le lit de feuilles sèches d'un *djath* (cultivateur) qui accepta de prêter, pour quelques heures, sa maisonnette de bambou.

Le pauvre homme, souriant à cette tendresse heureuse, apporta des tchapptti, galettes pétries dans le ghi et le ghour, du vin de palmier et des fleurs de mhowa cuites au miel.

Après avoir fait honneur à ce léger repas, les amoureux s'assirent sous un mancenillier, car l'ombrage de cet arbre, loin de donner la mort, incite aux voluptueuses langueurs. Le

vent passait dans les bouillées de roseaux, et la flûte d'un pâtre égrenait au loin ses notes cristallines qui charmaient les perruches vertes, grandes mangeuses d'abeilles.

Assilinia prit entre ses lèvres une feuille et un fruit de bétel qu'elle présenta à son ami.

Appuyant sa bouche à la bouche en fleur, il savoura longuement le suc des fruits d'amour. Par cette communion elle s'offrait à lui, se donnait sans réserve, et, bien vite, sous le vol tourbillonnant des mouches d'or, il cueillit les corolles du chemin et les herbes odorantes des ruisselets pour en faire une couche nuptiale.

Dans la case étroite du djath, il dressa l'autel de caresse, qui fut bientôt comme un trône glorieux, et lorsqu'il n'y eut plus, dans l'humble gîte, une parcelle du sol qui ne fût couverte de pétales, il revint vers l'aimée, se blottit contre elle, la bouche près de ses seins dressés, et commença son chant voluptueux à la mode des Gourkas, batailleurs et câlins.

« Kama, Smara, Ananya, le dieu d'amour chuchote, Dans les soupirs des vents et des eaux ! Sa voix plus douce qu'un cri de hulote, S'enfle en tempête et fait taire les flots !

» Kama est dans les ondes, Smara mysté-

rieux, Dans les forêts profondes, Sur terre et dans les cieux, S'exalte, tout le jour, En poèmes d'amour!

» A ton corps radieux, J'accrocherai mes lèvres, Frémissantes de fièvre, Qui sauront te couvrir, Comme d'un réseau d'or, De baisers, de baisers et de baisers encore ! Depuis ton pied mignon, Jusqu'à ta bouche rouge, Afin que ton cœur bouge, Bien lentement ils monteront !

« Puis au nid secret des caresses, Au nid embrasé du désir, Le dieu Kama pour ton plaisir, Le dieu Smara pour son ivresse, Très doucement se blottira, Et plus d'une heure restera, Comme le pénétrant bilva ! »

Mimiose égrenait avec ardeur ces stances du *Gìta Covinda*, et le poème berceur de Jayadéva faisait divinement frissonner la jeune fille.

— Prends-moi, viens en moi, reste en moi ! murmurait-elle, en étreignant le Gourkas contre ses seins en révolte. Ne comprends-tu pas que je t'aime depuis longtemps, depuis toujours ! et que rien pour moi ne saurait valoir la saveur de tes baisers ?...

Mais il l'adorait encore, n'osant accomplir l'œuvre de chair, car il la respectait avec une ferveur égale à son désir.

Elle était la Rana, la Toute-puissante, la Vierge radieuse, la fille du Rajah qu'il devait célébrer dans son âme et dans son cœur comme une parcelle de la Montagne d'or où résident les dieux !

Mais, comme tous les adeptes des anciens cultes brahmaniques, il avait la science de volupté, et, par mille jeux délicats, affolait les sens de l'aimée.

— Ton bonheur est le mien, disait-il ; avant tout, je veux que tu sois heureuse, car l'initiation te fera souffrir.

— Ah ! que ton souffle me pénètre !... Je veux souffrir !

Ramô, entre eux, ronronnait comme une chatte amoureuse, passait sa large langue rose entre ses crocs aigus, et des ondes électriques courant sur sa fourrure noire, plus délicieusement faisaient frissonner la Rana. La bête lascive, tantôt s'allongeait, offrant ses reins tièdes aux amants, comme un oreiller de velours, tantôt se redressait d'un bond avec une sorte de miaulement rauque où passaient tous les énervements cruels de la jungle.

— Je suis jalouse de Ramô ! pleurait alors

Assilinia. Toujours elle est entre nous ; elle t'aime comme moi !

— Ramô n'est qu'une panthère très caressante, ma petite reine, qui m'a tenu compagnie dans ma prison.

— Elle a fait plus pour toi, en t'épargnant dans les jeux de la *Tamascha*, que moi en ouvrant la porte de ton cachot !

Mimiose riait en posant la main sur le front bombé de la bête.

— Puisque nous t'adorons tous les deux, Rana, de quoi te plains-tu ?... Vraiment, nous sommes jeunes, forts et beaux tous les trois ! Qui donc oserait nous attaquer ?...

— Tais-toi !

— Je ne crains ni Shah-Djahân, ni personne au monde, puisque j'ai ton amour !

— Chut ! il ne faut pas tenter les dieux !

Longtemps ils se bercèrent au clapotis des ondes, sous le mancenillier protecteur, au roucoulement plaintif des tourterelles se mêlant aux miaulements de la panthère, ardente et soumise.

Mais, tout à coup, la bête se dressa, se battit les flancs de sa longue queue, fronça les babines et une double étincelle jaillit de ses prunelles d'émeraudes.

— Ramô est inquiète, quelque danger nous menace, remarqua Assilinia.

Sans répondre, Mimiose reprit la jeune fille dans ses bras, l'étendit sur le lit de fleurs qu'il avait préparé et follement la posséda.

XI

L'ALERTE

Au matin, comme ils s'étaient enfin assoupis, après tant de caresses, de baisers et d'agonies d'amour suivies de triomphantes résurrections, ils furent réveillés par les grondements sourds de Ramô.

La panthère ne rugissait pas, semblant comprendre que ses cris trahiraient la présence des fugitifs, mais, tout le poil hérissé, les griffes tendues, et les flancs agités d'ondes profondes, elle se préparait à s'élancer au dehors.

Le djath, qui veillait devant la cahute, entra bientôt, le visage bouleversé d'épouvante.

— Une troupe de souars a passé hier, non loin d'ici. La voici qui revient, guidée, sans doute, par les indications des riverains qui ont vu glisser le badjera le long du fleuve. Vous n'êtes plus en sécurité chez moi, il faut partir au plus vite !

— Partir ! soupira Mimiose, en serrant contre son cœur le corps souple de l'aimée, je n'en aurai point la force.

Assilinia, les bras au cou de son amant, semblait brisée de fièvre voluptueuse...

— Restons, dit-elle, à quoi bon fuir et chercher d'autres aventures ?... Quel bonheur plus grand pourrions-nous savourer ?... N'avons-nous pas connu la plénitude des félicités terrestres ?...

Mais le djath s'impatientait.

— Si l'on vous trouve ici, c'est la mort pour moi ! Ayez pitié de l'humble bigaris qui vous a offert son gîte durant cette nuit d'amour.

— Il a raison, dit la Rana, nous n'avons pas le droit d'entraîner ce pauvre homme dans notre perte. Où sont les rameurs ?...

Mais Mimiose secoua la tête.

— Le fleuve n'est pas sûr ; il faut fuir par la forêt.

— Fuir, sans éléphants, sans chevaux ! Nous n'aurons pas le courage de nous traîner jusque-là, et nous serons bientôt découverts !

— Peut-être les souars passeront-ils, comme hier, sans s'arrêter.

— Oh ! fit le djath, s'ils reviennent, c'est qu'ils ont trouvé votre piste.

— En effet, reprit Assilinia, en frissonnant, c'est demain qu'Orpha devait me présenter à l'Empereur pour les noces officielles. Il me cherche avec acharnement !... Que faire ? Nous n'avons plus le temps de fuir !

Le pas pesant des éléphants en troupe se rapprochait de plus en plus. Ramô, que maintenait Mimiose, avait des bonds furieux et de rauques soupirs de rage.

Le djath demanda rapidement :

— Vos ennemis sont-ils de la religion brahmanique ?

— Orpha est fils de Rajah, il croit aux anciens dieux.

— Suivez-moi donc, en rampant dans les joncs. Je vous conduirai au yoghi charmeur qui habite la jungle et fait commerce avec les pitris au milieu des fauves. Sa protection est toute-puissante.

. . . .

Les amants avaient quitté le lit de roses et de lotus où ils s'étaient éperdument donnés l'un à l'autre pendant cette nuit inoubliable, et la jeune femme, ayant hâtivement ramassé ses joyaux et ses voiles, se laissa entraîner par Mimiose.

Le sol, hérissé d'herbes sèches, craquait sous leurs pas ; ils se traînèrent sur les genoux, avançant prudemment, mais sûrement, jusqu'à un sentier frayé dans le bois. Le djath, qui connaissait tous les détours et replis du terrain, les précédait, écartant les branches sur leur passage.

Ils entendirent la lourde troupe des souars se masser derrière eux ; bientôt une énorme fusée jaillit au dessus des arbres, suivie d'autres fusées plus vives, puis une véritable muraille de flammes leur cacha l'horizon, et ils comprirent que leurs ennemis avaient mis le feu à la hutte de bambou qui se consumait avec une incroyable rapidité. Le vent, assez léger cependant, fit éclore dans les roseaux d'autres fleurs de feu, et, l'incendie se propageant, partout s'ouvrirent les corolles mortelles aux lumineux pétales.

— Ils ont mis le feu chez moi ! sanglotait le djath. Jamais je ne regagnerai ce que j'ai perdu !

Mais Assilinia, arrachant ses colliers, les donna au pauvre homme.

— Voici qui te dédommagera. Avec ces opales et ces saphirs, tu t'achèteras une maison plus belle, et je ne t'abandonnerai pas.

De monstrueuses girandoles de flammes éclataient maintenant derrière eux, et, sur leur tête, planait le vol menaçant des corbeaux et des vautours dont les clameurs étouffaient tous autres cris de la forêt.

Ils durent courir pour ne pas être rejoints par le feu ; mais un large cours d'eau les isola du danger. Avec peine ils gagnèrent l'autre rive, Mimiose portant la bien-aimée sur ses épaules.

Non loin de là commençait la jungle. Les arbres enchevêtraient de longues branches fleuries dans les airs. Les musas, les pandanus, les mangotiers, les nictanles et les nagatelly s'enroulaient aux lianes, laissaient pendre parfois d'étranges calices de pourpre, ouverts comme des bouches avides de baisers. Des tigelles délicates, semblables à des guirlandes

de verre filé, montaient le long des arbres, dressant des aigrettes prestigieuses, enlaçant des calices charnus d'où s'échappaient les abeilles noires, ivres de miel. En tous sens couraient les insectes aux corselets étincelants, formant des mosaïques de pierreries... Les oiseaux aux ailes d'or poursuivaient les papillons aux ailes d'argent, souvent plus grands qu'eux ; les libellules géantes fusaient en flèches diamantines, cherchant les santals pourpres, les nopals et les dragonniers, tandis que les guêpes bleues, rayées d'ocre, entouraient les arbustes qui donnent le nard et le cardamone.

Là, tout était encore quiétude et sourire.

Assilinia eût voulu se reposer sous ces arceaux embaumés, ces portiques de verdure d'une splendeur et d'une délicatesse de rêve.

Le djath ne le permit pas.

— Allons plus loin, dit-il. Ici, la nature trop jolie ne nous protégerait point ; allons au cœur de la forêt, là où lutte sans cesse la Mort avec la Vie. La jungle est peuplée de monstres ennemis de l'homme qui se repaissent de chair et de sang.

— Ramô est avec nous.

— Ramô serait impuissante contre les ser-

pents couleur d'aigues-marines qui se cachent sous les feuilles, et les tigres aux flancs jaunes rayés de velours qui se tapissent dans les roseaux. Seul, le charmeur peut triompher des embûches des pitris à corps de reptiles et de fauves!

— Ah! fit Assilinia, la nature serait mise en péril par sa propre fécondité, si elle ne portait pas dans son sein cette légion de dévorants qui engloutissent tout ce qui tombe, tout ce qui chancelle et n'a plus la force de combattre. Les hommes n'ont-ils point dit aussi : Malheur aux faibles! Malheur à ceux qui n'ont point de griffes pour déchirer leur proie, et que la pitié arrête dans l'œuvre nécessaire de destruction!...

— Ne respires-tu point l'odeur fade du musc? interrogea Mimiose.

— En effet, fit la Rana, j'en ai le cœur soulevé.

— Nous marchons sur la poussière séculaire des cadavres. Ce sable gris, qui adhère à nos pieds, est composé des milliers d'ossements que les fauves ont laissés. Sous l'impénétrable et brûlant abri des jungles, la mort et la vie se confondent éternellement. Ainsi que dans le do-

maine de l'humanité éclosent les purulences et les maladies : le tétanos des convoitises, la fièvre chaude de la luxure, la gangrène du crime ! Aux clairières, au tamis glauque des branches où pénètrent les rayons célestes, c'est un grouillement rutilant de scarabées d'émail, de papillons pelucheux, ocelés, comme des queues de paons, de sardoines et de rubis. La nuit, les étoiles semblent quitter les cieux pour s'abandonner à d'invraisemblables farandoles ! Toute la voie lactée frémit dans le vol des mouches d'or, et trace devant les yeux éblouis les grimoires de feu de l'éternel mystère !... Aux parties basses clapote un peuple obscur d'êtres immondes et visqueux, de serpents d'eau, de caïmans, de salamandres monstrueuses au corps pustulé d'ocre et de chrôme. Ici, on verrait presque pousser les plantes, tant l'élan de sève est irrésistible... Ces végétations, éperdues de désir, se joignent, se saisissent, s'étreignent comme des amants, et l'inextricable fornication des jungles arrêterait une armée en marche !... Un arbre devient une forêt, si sa branche se penche jusqu'au sol. Au contact embrasé de la terre, elle s'anime, une ardeur infinie la pénètre ; elle prend racine à son tour, et, bien-

tôt, sous le déchaînement de ses spasmes producteurs, elle donne naissance à de nouveaux rejetons qui poussent à l'infini.

— Je respire du feu ! disait Assilinia. Ah ! cher aimé, passe ton bras à ma taille, garde-moi bien contre toi pour me défendre contre le viol de la nature cruelle !

Plus fort il la pressa contre sa poitrine, se rafraîchit un moment au nectar de ses lèvres, grisé par la volupté des êtres et des choses.

Autour d'eux des feuilles se détachaient des arbres et couraient vers d'autres abris. On eût pu les croire portées par le vent, si le vent eût soufflé dans ses labyrinthes de verdure.

— Ce sont, dit encore Mimiose, qui connaissait tous les secrets de la forêt, des végétations animées qui se nourrissent de rosée et de pollen. Elles ont épuisé les calices qu'elles quittent et vont se suspendre à d'autres pistils dont elles boiront la sève fécondante. Elles sont hermaphrodites et se suffisent à elles-mêmes. Mais ces corolles qui s'ouvrent près de toi, Assilinia, ces fleurs inquiétantes qui semblent rongées par des lèpres et se tendent comme des mains crochues de trépassés, sont les goules végétales, les plantes carnivores qui

sécrètent un liquide digestif, et se gonflent de larves et d'insectes. Elles sont munies d'épines courbes qui se replient et forment une grille au-dessus du scarabée qu'elles emprisonnent. Ces drosera, ces népenthès d'un vert métallique absorbent tout ce qui vit au-dessus d'eux.

La Rana s'écarta des corolles meurtrières dont certaines, teintées de vert de gris, pointillées de taches livides, dégageaient une odeur de charnier.

C'était, partout, escaladant les arbres, une marée de végétations fantastiques, hybrides, déferlant comme les vagues d'un océan de rêve. Les feuillages submergeaient les fleurs en forme de méduses gélatineuses, de poulpes, de coquillages, de madrépores ; et de toutes ces bouches végétales semblait sortir un murmure comparable à celui des flots.

L'air se raréfiait, la voûte devenait plus sombre, et, tout à coup, dans les fougères, une lumière rampa comme un serpent de feu. C'étaient les rhizomorphes qui jetaient en respirant ces singulières lueurs.

La jeune femme frissonnait contre le cœur de son ami.

— J'ai peur, dit-elle, tout ici tue ou est im-

molé. La jouissance et la douleur s'unissent invinciblement! l'Amour et la Mort marchent côte à côte!... Les pierres, même, semblent se mouvoir et lutter contre nous!

Elle étouffait de plus en plus dans cette atmosphère de plantes, où régnait toujours l'horrible odeur de musc provenant des chats-tigres, des vautours et des cobras à moitiés rongés par les grands fauves.

Ramô, le ventre frôlant le sol, se glissait entre les hautes fougères, disparaissait dans l'inextricable fouillis; puis, tout à coup, se montrait sur la branche élevée d'un cocotier, les moustaches dressées, les oreilles aplaties dans une pose de défi et d'attente. Si quelque animal de chair délicate errait à sa portée, elle se ramassait sur elle-même, puis bondissait sur sa proie avec la rapidité de l'éclair; sa fourrure sombre luisait comme le jaïet et les carnassiers, la flairant de loin, ne se montraient pas, car la panthère noire de Java est redoutée même par le tigre royal!

— Je suis bien lasse, murmura la jeune fille. Ne pouvons-nous nous reposer un moment?... Voyez, mes pieds saignent, mes genoux sont meurtris!...

— Encore un peu de courage, dit le djath.

Les fiévreuses orchidées se balançaient plus mollement, aspirant et dégageant les miasmes putrides, buvant et répandant la mort insatiablement, dans une débauche de sève et de couleur.

La Rana, à bout de forces, ferma les yeux et un faible soupir s'échappa de ses lèvres sèches.

— Portez-la, ordonna le bigaris, encore quelques pas et nous serons arrivés. C'est ici la retraite du charmeur.

XII

LE YOGHI

Derrière un massif de plantes, hérissées comme des kriss, des fers de lances, un faisceau d'armes glauques au-dessus duquel flottaient, ainsi que des fanions barbares, des clochettes vénéneuses aux tons aveuglants, s'élevait un petit monticule de sable. Au milieu, à moitié enterré et couvert d'une sorte de vernis de crasse, se trouvait un être hâve, efflanqué, sans sexe, qui ouvrait, dans des paupières noires, d'étranges yeux d'un jaune clair et froid. Sa bouche, aux lèvres plates craquelées, se fronçait sous un nez en arête sèche, pincé comme celui d'un mort. Des bras extraordinairement mai-

gres, des bras de squelette, se croisaient sur sa poitrine. Dans le trou des clavicules des oiseaux avaient fait leur nid.

— C'est Kroumilianak, le yoghi charmeur, dit le djath, en se prosternant; il est là depuis vingt ans et les bêtes le nourrissent. Lui seul peut vous sauver des autres et de vous-mêmes, car il est semblable à Siva, le dieu invincible du Mal et du Bien. Il vous indiquera le temple du sacrifice, où vous pourrez faire quelques offrandes qui lui seront agréables, mais il ne veut rien pour lui... Interrogez-le.

Mimiose porta la main à son front et à sa poitrine, puis se prosterna, comme avait fait le djath.

— Nous venons à toi, dit-il humblement, que peux-tu pour nous?

Kroumilianak, sans bouger, car il s'était condamné à l'immobilité, et ses membres atrophiés avaient acquis la dureté du bois, fixa sur les amants son trouble regard jaune, et parla d'une voix claironnante, étrange dans ce corps desséché.

— Je vous guiderai vers le bien, car je vois que vous êtes de la bonne religion, et que, comme moi, vous haïssez les Mogols. Depuis

que le farouche exterminateur, qui s'appelait Timour Lenck, parcourut l'Inde à la tête de quatre-vingt-dix mille hommes et désola les rives du Gange, nous sommes dans la désolation !... L'incendie, le pillage et une extermination sans trêve signalèrent la prise de nos plus beaux domaines. Tandis que Timour tuait les femmes et les enfants, se livrait aux plus immondes orgies, ses lieutenants ravageaient le royaume de Lahore. Partout où ils avaient passé c'était l'horreur des ruines et des cimetières. Ces hordes chargées de butin, traînant à leur suite de longues files de prisonniers, vinrent mettre le siège devant Delhi, et Timour, avant de donner l'assaut, fit écarteler, brûler, empaler et égorger ses trois cent mille prisonniers !... Les sóldats, dans la ville sainte, se ruèrent, plus féroces que les tigres des jungles, sur les habitants consternés qu'on marqua pour le supplice comme des bœufs et des moutons. les femmes furent éventrées, les enfants violés, accrochés aux murs en grappes sanglantes, puis jetés aux vautours. On ne saurait préciser le nombre des victimes de ce monstre; il est certain qu'il causa la mort de plus de deux millions d'hommes !... Cependant, l'œuvre com-

mencée par Timour, le boiteux, devait être achevée par Baber, le tigre.

Kroumilianak claïronnait son indignation d'une voix plus éclatante, et les oiselets, qui montraient leur bec dans le nid de ses clavicules, tremblaient de ces clameurs insolites.

— Baber, continua le yoghi, attaqua l'Hindoustan qu'il voulut réduire à son empire, et il régna sur Agra en choisissant pour résider le palais vénéré de nos antiques monarques. Akbar, successeur d'Houmayoûn, continua l'œuvre perverse, pilla les trésors des rajahs, et ses éléphants étaient si couverts de pierreries que ce n'étaient plus des animaux, mais des montagnes de millions qui marchaient!... Notre religion languit et les anciens dieux furent chassés de leur temple !... Vous qui êtes jeunes et braves, révoltez-vous !... Il faut combattre pour la bonne cause, il faut libérer notre beau pays du joug des envahisseurs!

— Ah ! dit Mimiose, je savais bien que j'avais tort de fuir.

— Retourne vers les Himalayas, dit le yoghi, ramène les Gourkas, tes frères, et combats pour notre délivrance!

Assilinia sanglotait tout bas, n'osant intervenir.

— Père vénéré, murmura-t-elle, enfin, Mimiose m'aime, et nous allons vers le bonheur!...

Kroumilianak eut un rire de mépris qui découvrit ses gencives boueuses, rongées profondément.

— Éloignez-vous, dit-il, les pitris ont parlé par ma voix! Va, Mimiose! Retrempe-toi à la source sacrée du Gange, va retrouver la patrie des premiers Hindous qui fut aussi la patrie des dieux, comme te le dit son nom, Brahma Virta. Là, tu sentiras ton cœur bondir de haine, tu connaîtras les fécondes indignations et le désir du meurtre sublime armera ton bras!... C'est dans le beau pays d'Ayodhia que naquirent les races du Soleil et de la Lune d'où sortirent les familles privilégiées que Brahma avait désignées pour régner sur le monde, ainsi que nous l'affirment les Pouranas... Depuis Ramâ, qui envahit le Dekkan et conquit cette perle des mers Orientales que l'on appelle Ceylan, se déroula la grande épopée du Ramayana. Soixante princes de sa race succédèrent à Ramâ, et tous furent glorieux. Notre religion brahmanique est la mère du monde, et tous les

peuples puisèrent à ses saints enseignements. Après les Chinois, les Perses ont tout pris chez les Hindous. Venu après le Baghavat Ghita de Krishnen, le Zend-Avesta de Zoroastre est écrit dans un dialecte du sanscrit. Le livre des Hébreux, le Sepher, la genèse de Moïse, s'est inspiré presque complètement du Dherma-Shastra, ce code de la morale brahmanique. Sauf le Christ qui fut isolé, comme Mahomet et Bouddha, la religion chrétienne nous a également pris notre dieu en trois personnes. Odin, le maître des Scandinaves, a emprunté aux Hindous leurs meilleurs axiomes de législation pour composer son Hâvâmâl. Hermès Trismégiste, que vénéraient les Égyptiens sous le nom de Thâoth, a copié aussi dans le livre sacré des Brahmes une partie de ses décrets. La loi d'Hermès est écrite sur cette fameuse table d'émeraude, trouvée dans la vallée d'Hébron, sous le sépulcre même du grand Thaôth, dont la tête était d'airain, comme la barbe de Jupiter était d'or !...

» Le fond de toutes les religions est semblable, ô pauvre imagination humaine ! Les diverses parties du Boun-Dehesh, de Zoroastre, du Tchun-Tsiéou, de Confucius, du

Paemander et de l'Asclepius, de Thaôth, du Sepher, de Moïse, le Hâvâmâl, d'Odin, la Théogonie d'Orphée; enfin, les meilleures pages du Koran de Mahomet remontent collectivement aux Védas et aux Pouranas des Hindous!

» Notre religion brahmanique seule est grande, et seule est vraie! puisque tous les faux prophètes du monde n'ont pu se libérer de ses sublimes enseignements, n'ont fait que broder de puériles arabesques sur ce prestigieux canevas de pourpre et d'or qui s'est conservé à travers les âges!

» O mon fils, tu dois te soumettre aux traditions sacrées, te rappeler sans cesse l'histoire glorieuse de ton pays, jusqu'au moment où il fut conquis par les Mahométans!... Relève le front, mon fils, et marche contre les ennemis du bien et du beau!... Les dieux t'ont désigné pour accomplir de grandes choses! Mais il ne faut pas perdre ton énergie dans les bras d'une femme.

Assilinia tressaillit.

— Tu me condamnes?... Que t'ai-je fait? pleura-t-elle.

— Tu es la gouge acharnée à sa proie, le démon de volupté dont les baisers amollissent et dépravent!

La Rana fixa son fier regard sur celui du yoghi.

— Je suis celle qui aime et qui met sur les réalités déconcertantes de la vie le voile prestigieux des tendresses et des illusions !

— Cela n'a qu'un temps, et tu abrèges, par tes baisers pervers, les jours qui sont parcimonieusement comptés à chacun de nous.

— Qu'importe, si j'ai laissé le souvenir de quelques heures de félicité. Est-ce que tout n'est pas mensonge, ici-bas, en dehors de l'amour ?...

— Tu blasphèmes !

— Oui, je blasphème, et je ne crains rien que l'indifférence de mon amant. Si tes dieux sont vraiment puissants, qu'ils se vengent eux-mêmes !...

Les yeux jaunes du yoghi eurent un éclair de rage, et, pour la première fois, sa poitrine desséchée, où s'étalait l'affreux cimetière des côtes, se souleva. Un soupir caverneux sortit de ses lèvres boueuses et il dit d'une voix rauque :

— Le Gourkas est libre de suivre sa folie. Qu'il sache seulement qu'elle le mènera aux plus cruels supplices, à la honte et à la mort !...

Mimiose, qui était demeuré pensif et silencieux, attira la jeune fille contre lui.

— Qu'importe la souffrance et le châtiment, murmura-t-il, si ses baisers sont plus doux que le miel!

— Non, dit Assilinia, il faut t'éloigner de moi, si tu crois vraiment à mon influence néfaste!... Je ne veux point être un obstacle à ta gloire.

— La gloire n'est rien sans l'amour, mon aimée? Tant que je te presserai sur mon cœur, ma joie sera complète!... Il ne me faut pour vivre que la douce lumière de tes yeux et l'ardente rosée de ta bouche!

Les hoquets d'un rire sinistre éclatèrent sur le hideux sépulcre, où le yoghi, à moitié enterré, narguait l'Amour et la Mort!...

Mimiose, alors, enleva la Rana dans ses bras robustes, et s'élança dans la jungle sous la protection des fauves, moins cruels que les hommes.

DEUXIÈME PARTIE

I

SACRIFICE A GANGA

Le séjour de la neige — telle est la signification du nom hindou de l'Himalaya — est aussi le séjour des dieux. La montagne groupe dans l'azur ses pics légers aux tons opalins. La nuit, des fées de glace, sorties d'un rayon de lune, semblent se suspendre à la crinière d'or des astres, et monter dans les nues en folles chevauchées de blanches Valkyries !

En réalité ces monts prestigieux s'élèvent à plus de quinze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, et quelques aiguilles, se détachant

des chaînes principales, les dépassent encore de dix ou douze mille pieds!...

L'Himalaya, prodigieuse manifestation des forces terrestres, résume l'Inde comme l'Inde résume le monde!

Dans les flancs des montagnes géantes éclatent le bien et le mal, la vie et la mort, la beauté et l'horreur!... Tout ce que le cerveau humain peut concevoir se manifeste par les seules lois de la nature, sans que l'homme ait même osé se mesurer avec elle!...

Si les sommets des monts brillent d'une éternelle blancheur, les torrents, les ruisseaux, qui se précipitent à leur base, forment une plaine marécageuse où naissent tous les germes vénéneux de la malaria, où se forment d'effroyables foyers de corruption.

Les arbustes rampants, aux racines spongieuses, tendent leurs branches toujours altérées dans l'eau fétide, grouillante de larves, zébrée de reptiles aux tons livides dont le frôlement seul donne la mort.

Mais, le nord du Bengale, à l'endroit où le Gange et la Djumna prennent leur source, est vraiment un séjour de délices. C'est là que Mimiose et son amante, exténués de fièvre et

d'amour, vinrent se mettre sous la protection de la fille de Siva, — la divinité qui s'échappa de la chevelure ondoyante du dieu pervers et prit le nom du fleuve.

Les mythologues l'ont vêtue d'une peau de tigre et l'ont assise sur un éléphant. Mais, dans le temple consacré à sa gloire, elle était debout, les genoux écartés, les bras raidis au-dessus de sa tête, et, sur ses flancs étroits, luisaient les gemmes d'une lourde ceinture d'or dont la fibule d'émeraude cachait son sexe inviolé. De vrais cheveux descendaient de son front étroit et bombé, tombaient jusqu'à ses cuisses. Ses yeux d'émail glauque luisaient sur le fond de terre brûlée de sa peau, et un anneau de diamants énormes, traversant sa narine gauche, couvrait sa bouche puérile. Elle était frêle et inquiétante avec sa grâce de poupée guerrière que le sang réjouissait.

Pour elle, jamais les victimes n'étaient assez nombreuses, ni les supplices assez compliqués, et son équivoque sourire exigeait des inventions de cruauté étrange.

Autour de sa joliesse, enfantinement voluptueuse, flottait une odeur de charnier qui semblait délecter ses narines minces ; le sang rou-

gissait ses pieds nus, parmi les saphirs et les opales dont ils étaient constellés, mais les fleurs lui étaient également agréables.

Le temple ne recevait le jour que par la porte tournée au soleil levant, et n'était guère éclairé que par quelques lampes de jade, suspendues à la voûte, autour de l'idole qui se dressait sur un autel de granit couvert d'une épaisse couche de graisse et de sang coagulé. Des brûle-parfums attendaient les baumes que les brahmes seuls avaient le droit d'y verser.

Le temple se composait de plusieurs enceintes, flanquées de tours rondes et de tambours. Les niches, séparées par des cloisons mitoyennes, contenaient les attributs de la déesse, et, partout, des bas-reliefs, représentant de monstrueux accouplements de bêtes et d'hommes, couraient sur les murailles. Dans les angles, la double image du linga et du yoni s'offrait à l'adoration des pèlerins.

Les amants pénétrèrent près de l'autel, et se prosternèrent avec les fakirs, venus pour célébrer les trois grands fleuves : le Gange, la Djumna et le Sarenacky, dont la religion de Brahma a fait la triade divine qui règne à Praaiga et que l'on vénère sous le nom de *Tribeni*.

Assilinia, cependant, demandait à la déesse de lui conserver son amant, et Mimiose, soucieux, se rappelant, malgré lui, les paroles du yoghi, songeait peut-être à combattre pour la bonne cause et à venger ses frères.

Un Brahmane brûlait des branches de saleï dans des cassolettes d'or, et les assistants offraient des tchapâti ou galettes au ghyr, pétries dans la maïda (farine de blé). Puis, la déesse eut à ses bras et à ses cuisses des touffes de saligram, et son front fut couronné de lotus roses.

Après les rites du culte, pieusement accomplis, la lente mélopée des mentras sur l'accompagnement du tchiloumtchi, frappé par la baguette de pitel qu'un fakir roulait entre ses doigts, le brahmane qui officiait se fit amener un bouc. Comme la déesse, il le couronna de fleurs, lui fit à l'oreille de précieuses recommandations, et l'égorgea au pied de l'autel.

Les assistants, tour à tour, vinrent tremper leurs mains dans le sang qui bouillonnait sur les marches de granit, et les plus riches offrirent d'autres animaux qui furent immolés de la même façon. L'écœurante odeur du sang tiède, mêlée aux anciens relents d'abattoir de

ce temple à peine éclairé, où luisaient seuls les joyaux et les étranges yeux d'émail glauque de la déesse, suffoquait Assilinia. Une sorte de morbide langueur la pénétrait, elle se pressait contre Mimiose, voulant, en même temps, sa protection et ses caresses.

D'autres couples s'unissaient auprès d'eux, ivres des émanations de l'encens mâle et de l'herbe *kusha* brûlés dans les linga de bronze. Aveuglés par l'épaisse fumée, ils se cherchaient et s'étreignaient furieusement, au hasard des rencontres, et leurs soupirs se mêlaient aux râles des bêtes égorgées.

Quand il n'y eut plus de victimes à sacrifier, les Brahmanes ouvrirent les cadavres encore chauds et en arrachèrent le cœur qu'ils mirent dans des vases d'argent pour le repas du soir. Le sang, cependant, suivant la pente inclinée du sol, coulait au dehors, et le peuple, qui n'avait pu pénétrer dans le temple, se ruait sur le fleuve rouge, chacun en voulant quelques gouttes pour se purifier.

Un cri s'éleva, couvrant les soupirs et les râles :

— Voici les Natis, filles de joie!...

Les courtisanes, à moitié nues, arrivaient en

effet en troupe tapageuse, et les corps, frottés de baumes aux effluences vives, provoquaient le désir. Elles se tenaient par la main, chantant, sur un rythme monotone, la gloire et la sagesse de Ganga.

Elles devaient, les yeux fermés, accepter l'amant qui les prendrait, accomplir docilement toutes ses volontés. Trois fois durant la *grichma*, saison des molles ardeurs, les Natis se donnaient au passant pour la plus grande joie de Kama, le dieu de volupté. Non loin de là, elles habitaient un temple où s'enseignaient les lois d'amour, et nombreuses étaient les écolières qui venaient profiter de leurs leçons. Chacun les respectait, car la religion de Brahma conseille avant tout la caresse, et tout acte d'amour est agréable aux dieux.

II

L'ÉCOLE DES IVRESSES

Après le sacrifice à Ganga, Assilinia suivit les Natis dans le temple où elles pratiquaient les soixante-quatre manières du Kama, et préparaient les filles à la conquête de l'homme. Avant la célébration du mariage on plaçait (comme chez les Hedjeras avant l'immolation) la fiancée sur l'image sacrée, le linga, pour qu'elle fût rendue féconde par le principe divin. Les brahmes succédaient au dieu, et la victime reconnaissante exprimait sa gratitude par des présents déposés sur l'autel : des phallus de pierreries en nombre égal à celui des officiants du sacrifice.

Plus le nombre était grand plus l'initiée en tirait gloire, et c'était également un grand honneur pour son époux. Là se célébrait aussi le *bakti* ou messe rose en l'honneur de Siva.

Assilinia marchait entre les Natis qui la soutenaient doucement, tandis que Mimiose, nonchalamment, s'attardait à regarder, le long des rives du Gange, les pèlerins prosternés qui recueillaient l'eau sainte et les yoghis couverts de cendres, les reins ceints de cordes et les cheveux en broussailles, qui, les mains nouées sur les hanches, marchaient en cadence, et répétaient jusqu'à épuisement de forces le nom sacré de la divinité.

Des fillettes, parées de joyaux barbares, leurs longs yeux de gazelles prolongés encore par des traits de sourma, les hanches frêles drapées dans des dou-pattah de gaze bleue et jaune, offraient des fétiches, des yoni-linga d'or et d'argent, des cires parfumées, des poupées grossièrement taillées à l'image de la déesse.

Mimiose, la tête lourde, s'assit sur les ghats qui descendaient dans le fleuve. Il souriait de loin à l'aimée qu'il devait rejoindre après les ablutions coutumières dans l'onde sacrée. Il

voulait, à son tour, faire un sacrifice au dieu pour en recevoir la félicité de l'amour, partagé et durable. Ramô, à côté de lui, ronronnait doucement, heureuse de l'avoir tout à elle, désireuse de le reconquérir.

Dans la religion hindoue tout est fait pour provoquer les désirs charnels, dès l'âge le plus tendre. Les bas-reliefs des temples, les chars sacrés sur lesquels on promène les idoles, dans les réjouissances publiques, sont chargés de peintures et de sculptures qui défient toute description. Rien ne saurait donner une idée de la licence des images qui décoraient la salle où les courtisanes exerçaient et enseignaient leur science lascive.

Le temple dessinait un rectangle de dix-huit mètres de longueur sur douze de largeur. Sous le pérystile un linga-yoni de deux mètres de hauteur, érigé sur une estrade de jade, annonçait l'objet du culte, et, presque à chaque pas, des cônes, symboles des organes générateurs, se dressaient, couronnés de lotus et de roses. Tout autour, étaient rangées de nombreuses déesses dans des poses appropriées au sacrifice, comme les gopies autour du dieu Krishna.

Les murailles étaient peintes de sujets érotiques et singuliers, d'animaux en rut se cherchant et se satisfaisant, de phallus, juchés sur des piédestaux, auxquels s'offraient des vierges, de femmes nues poursuivies par des singes, de desservants de Siva sollicités par des brahmes.

Là, rien ne transparaissait des agitations du dehors, ni les rumeurs des pèlerins en marche, ni les râles des victimes, égorgées en l'honneur de la fée du Gange, aux longs cheveux noirs.

Des jeunes filles, qui se préparaient à « l'initiation », glissaient doucement avec des baumes, des linges et des coupes emplies de l'eau sacrée pour les ablutions. De véhéments parfums, dès l'entrée, vous prenaient aux narines, de larges lits, soutenus par des chimères adoratrices, s'érigeaient dans les angles. Sur le sol d'onyx, des tapis aux dessins de bêtes fantastiques supportaient des coussins, des peaux de tigre et de panthère ; des étoffes de soie argentée, tombant de la voûte, faisaient des niches discrètes aux couples qui désiraient l'isolement.

La plus âgée des Natis, qui pouvait bien avoir vingt ans, fit asseoir Assilinia auprès d'elle et l'interrogea doucement sur sa vie, ses projets, ses ambitions.

— La seule mission de la femme, dit-elle, est d'être belle et de savoir charmer. Ne vous écartez pas des desseins mystérieux de Kama si vous voulez jouir sur terre d'un bonheur durable. Parez-vous et faites-vous chérir.

— J'aime et je suis aimée, répondit la Rana. J'ai fui avec mon amant et je suis venue aux sources du Gange pour me purifier.

— Pourquoi votre amant n'est-il pas auprès de vous ?... Craignez de le perdre !

— Que me dites-vous ?... serait-il en danger ? Je l'ai quitté il n'y a qu'un instant ; il m'avait promis de me rejoindre.

— Assilinia s'était levée en proie à une grande agitation.

— Laissez-moi partir ! J'ai eu tort de vous suivre !...

Mais la Natis tendrement la reprit contre elle.

— Tranquillisez-vous. Tout ce qui arrive doit arriver, et rien de ce que vous tenterez dans l'avenir ne changera le cours de votre destinée. Mais, sans doute, avez-vous entretenu votre ami de choses étrangères à l'amour ?

— Je lui ai parlé du bien de la Patrie, et il veut venger mon père, le rajah Amarsin, qui a été tué, par l'ordre de Shah-Djahân.

— Pauvre petite ! fit la Natis avec compassion, mieux eût valu étudier le *Prem sagar* et les jeux de Krishna avec les gopies que de chercher à résister à celui qu'on nomme le Roi des Rois !... La femme se venge par les désirs qu'elle inspire, rien ne se fait que par elle, et elle est bien folle d'envier à l'homme son pouvoir illusoire !... Si vous aviez été plus versée dans l'incomparable science, vous auriez soumis Shah-Djahân par les caresses. Il doit vous désirer, car vous êtes belle !

— Il a voulu me faire épouser le prince Orpha qui est un des siens, afin de me posséder plus librement.

— Vous voyez... Et pourquoi n'avez-vous pas obéi à l'ordre de l'Empereur ?

— Parce que je suis d'une race qui ne plie jamais, et que cet homme est mon plus cruel ennemi ! Avez-vous donc oublié son crime ?

— Je n'ai rien oublié, petite Rana ; mais par la voluptueuse démence, par d'érudites hystéries qui vident les moelles, détraquent le cerveau, tendent les nerfs dans des paroxysmes érotiques, qui vont jusqu'à la mort, vous vous vengiez sûrement et sans danger.

Et la Natis avec ses yeux sulfureux, sa bouche spoliatrice et charmante, était bien la succube d'amour, la démone invincible des monstrueuses voluptés.

— La femme règne sur les sens, reprit-elle, et sa puissance soumet le monde. Servez-vous, petite, des armes que Siva vous a données, ce sont les meilleures.

— Ah! fit Assiliana. je ne saurais tromper Mimiose!

— Pourquoi? Il ne vous en aimerait que mieux après. Ce que l'on a failli perdre double de valeur. Les plus vertueuses sont les plus trompées!... Voulez-vous un échantillon de notre savoir?... Nos prêtresses lascives vont mimer devant vous les soixante-quatre actes de volupté d'après le *Kama Soutra*, le *Dharma* et l'*Artha*. Ensuite, nous célébrerons le *sakti* avec les brahmes qui n'ont pas pris part au sacrifice de Ganga. Pour arriver à ce nombre de soixante-quatre, qui est consacré par les Védas, on a divisé ce qui a rapport au rapprochement des sexes, ou *Kama-Shastra*, en huit parties, et, dans chaque partie, on a fait huit subdivisions principales. La femme à laquelle sont familiers les soixante-quatre moyens de

plaisir indiqués par *Babhravya* est maîtresse de l'univers.

— Hélas ! soupira Assilinia, je pensais qu'il suffisait d'aimer !

— Aimer n'est rien, il faut se *faire aimer*.

La Natis fit signe à ses compagnes — au nombre de soixante-trois — qui l'écoutaient religieusement. Elles se levèrent, portèrent la main gauche à leur front et à leur poitrine, puis, commencèrent les jeux. Chacune enseignait une des manières du Kama-Shastra ; seule ou avec une associée elle mimait gracieusement l'acte d'amour, se parait de roses, jouait, parfois, de la vina ou du dole, se ployait, se relevait, dansait en s'accompagnant sur les cordes vibrantes, s'attardait en de savantes caresses qui faisaient bondir le cœur de la Rana.

Chacune avait dans ses cheveux, royalement déroulés, une fleur au parfum spécial, irrésistiblement aphrodisiaque, qui symbolisait la manière du Kama-Shastra qu'elle avait adoptée.

— Moi, dit Madja-Bod, une svelte Natis aux longs yeux sablés d'or, mes seins souples et fermes ressemblent aux fruits du bilva ; ils

sont plus doux que les feuilles arrondies des nymphéas qui vous frôlent sous l'onde ! Ne veux-tu pas les voir se dresser en bataille d'amour ?...

— Moi, fit Ranaâb, une fillette d'une dizaine d'années aux membres fins, à la taille plus étroite que la tige du manguier, mes cheveux sont si longs que je marche dessus comme sur des serpents noirs, et leur contact est plus électrique que la fourrure des félins. Avec eux je fais mille caresses !

Et la petite, tordant les mèches luisantes, en faisait des bagues pour chacun de ses doigts.

— Mes bras sont élancés comme l'arbre du Ciricha, et la corolle de mes aisselles exhale plus de parfums que le calice du kétaça. L'abeille s'y plonge voluptueusement et me suit comme si j'étais une fleur errante !...

— Ah ! murmura Keraloum, la Natis aux cheveux décolorés et semés de poudre mauve, ma peau est tendre au toucher ainsi que la trompe d'un jeune éléphant, et mes cuisses ressemblent au tronc poli du bananier ! Les petits lézards gris le savent bien !

Mais Campissino montrait ses pieds délicats.

— Ne sont-ils pas aussi jolis que les coquil-

lages des grèves lointaines où fleurissent les méduses de béryls et d'opales ?... Ils tiennent tous les deux dans la main d'un brahmane !

— Mes genoux sont comme des boutons de lotus, lorsque je ploie les jambes dans l'eau, et les libellules bleues viennent s'y poser.

— Mes lèvres sont plus rouges que les fruits du bimba ! Elles fondent comme une praline sur la langue, et leur miel apaise toutes les brûlures. Elles ont le goût de l'amra fraîchement cueilli, elles retiennent comme la corolle du kessara ; elles affoleraient le dieu d'amour lui-même, et jamais Smara ne leur a résisté !... Vois mes lèvres vermeilles !

Et Aninya montrait une bouche ardente, aux lèvres charnues, luisantes, adorablement modelées, toute petite au repos, mais aux mille plis voluptueux qui devaient prendre la mesure du baiser.

Le nid de mes désirs est plus soyeux et plus doux que la daboïa blottie dans la mousse. Le kokila charmeur en connaît le chemin. Il y module ses chants légers pareils aux trilles d'une flûte de cristal. Et lorsqu'il s'envole, ce n'est jamais pour se poser bien loin. Petite Rana, veux-tu connaître le nid de volupté ?...

Assilinia apprit de chacune un des secrets du Kama-Shastra, et elle ouvrait de grands yeux à l'énumération de tant de talents ingénieux.

— Et vous? demanda-t-elle à la Natis qui la tenait contre elle, et tendrement l'embrassait durant cette leçon d'amour.

— Moi, petite Rana, je me réserve pour la sakti, la messe rose que nous allons célébrer tout à l'heure.

Elle se leva, et des jeunes filles, après lui avoir versé sur les épaules des essences de tchampaca, l'enveloppèrent dans une gaze lamée d'or et d'argent.

III

LA MESSE ROSE

Les Natis conduisirent Assilinia dans une salle haute, au plafond en coupole chargé de mosaïques, qui ne recevait le jour que par une ouverture ronde au sommet. Dans le fond, des colonnettes de cristal, encerclées d'or et de rubis, supportaient un autel entouré de brasiers fumants. Sur l'autel se dressait le dieu Siva sous sa double nature mâle et femelle, noire d'un côté, blanche de l'autre. Toutes se prosternèrent devant lui, puis embrassèrent le symbole d'éternelle fécondité.

« Brahma, Vishnou, Siva,
Siva, Vishnou, Brahma !

« O dieu de feu ! ô dieu d'ivresse ! Nous nous prosternons devant toi ! Dieu des infernales caresses ! Plus beau que Souryâ et Sôma ! Nous nous soumettons à tes lois ! Ta bouche est de miel et de flamme, Pour les baisers des Ganika ! Et toutes nous gardons dans l'âme, Le dieu fécond, le dieu Siva !

« Brahma, Vishnou, Siva,
Siva, Vishnou, Brahma ! »

Elles se balançaient, balayant le sol de leur longue chevelure, humant le parfum des aromates qui les grisaient lentement.

Puis, une des Natis reprit le chant sacré, tandis que les brahmanes, vêtus de blanc, se rangeaient autour de l'image du dieu.

« Siva, dieu fort, vois notre ardeur ! Nous brûlons comme le bilva ! Dieu destructeur, dieu créateur, Pénètre-nous comme l'Amra ! Siva suffit à nos plaisirs, Tour à tour amant et maîtresse ! Les hommes savent ses désirs, Les femmes savent ses caresses !

« Brahma, Vishnou, Siva,
Siva, Vishnou, Brahma ! »

Mais les prêtresses d'amour ont pris un visage tragique. Elles soupirent, pleurent, se poursuivent en hurlant, et le poème sacré se termine sur les sons déchirants de la tchiloumtchi :

« Siva entouré de démons, Erre près des bûchers funèbres, Ses trois yeux au regard profond, semblent du feu dans les ténèbres ! Siva veut la joie et la mort ! Siva demande les supplices ! Tout ce qui broie, tout ce qui mord ! Tout ce qui tue fait ses délices !

« Brahma, Vishnou, Siva,
Siva, Vishnou, Brahma ! »

Elles se labourent le sein de leurs ongles acérés, se roulent en gémissant, offrent de s'immoler à la colère du dieu. Mais le brahmane officiant les apaise d'un geste. Il demande le vin d'oubli ; et des jeunes filles, parées de voiles jaunes, la tête couverte d'une sorte de mitre turriculée, leur versent la liqueur aphrodisiaque tiquetée d'or, semée de pierres précieuses, qui les enivrera jusqu'à la voluptueuse démence.

A la grande fête de la déesse Kali, chaque

année, une Natis doit satisfaire les plus étranges caprices des brahmes et mourir sous leurs étreintes. Son corps, avant d'être livré aux flammes, demeure exposé pendant trois jours à l'adoration de ses compagnes, et ce sacrifice est particulièrement agréable aux dieux.

Assilinia mit ses lèvres à la coupe précieuse où moussait le vin de folie, et, aussitôt, ses tempes battirent, un flot de sang lui brûla la face et elle souhaita les caresses de Mimiose !

La Natis, qui, jusque-là, ne l'avait point quittée, se dirigea vers l'autel, en rejetant ses voiles qui ondulèrent derrière elle comme des reptiles d'or. Le brahme officiant fit trois fois le tour de l'idole androgyne, en récitant des mentrams passionnés, puis, enlevant la femme dans ses bras puissants, il la coucha sur la table semée de fleurs et consomma l'acte charnel...

. . . .

C'est dans ces réunions que les affiliés, gorgés de mets fortement épicés et de liqueurs véhémentes, adorent la sakti sous la forme d'une femme. Elle est placée en face de Siva, et un brahme la possède au gré de son caprice. La cérémonie se termine par l'accouplement

général de tous, chaque couple représentant Siva et sa sakti en s'identifiant à leur divinité.

Les Natis avaient repris le chœur au couplet de la possession.

« Siva, dieu fort, vois notre ardeur! Nous brûlons comme le bilva ! Dieu destructeur, dieu créateur, Pénètre-nous comme l'Amra ! Siva suffit à nos plaisirs, Tour à tour amant et maîtresse !... Les hommes savent ses désirs, Les femmes savent ses caresses ! »

« Brahma, Vishnou, Siva,
Siva, Vishnou, Brahma ! »

IV

L'INVASION

Les Natis s'étaient à peine abandonnées aux baisers des brahmes, qu'une rumeur profonde, venue du dehors, couvrit leurs chuchotements et leurs soupirs. Les portes du temple volèrent en éclats et une troupe de souars, conduite par Orpha, fit irruption dans la salle du sacrifice.

Les hommes, armés de lances et de poignards, se précipitèrent sur les couples sans défense, étourdis de volupté, et les séparèrent avec des ricanements et des insultes.

Les soldats de Shah-Djahân traînèrent les Natis par les cheveux, les attachèrent au pied de l'idole avec les brahmes. Puis, s'étant em-

parés des vases d'or gemmés de rubis, des coupes précieuses, des joyaux inestimables des courtisanes, ils mirent le feu au temple.

. . . .

Assilinia avait perdu connaissance; lorsqu'elle revint à elle, une grande flamme noyait l'horizon, des fusées d'or rayaient l'azur profond du ciel, et les crépitements de l'incendie couvraient tous les autres bruits. Une foule immense, sur les bords du fleuve, contemplait le fléau dévastateur sans chercher à le combattre. Siva l'avait voulu, Siva était le maître!

La Rana se vit couchée sur un éléphant auprès d'Orpha qui la fixait d'un regard sombre.

— Que veux-tu? demanda-t-elle en frissonnant.

— Te ramener au Maître.

— Pourquoi?... Je suis libre. C'est Mimiose que j'aime!

— Mimiose a fui... Ce Gourkas est indigne de toi...

— Il a fui!

Le sein d'Assilinia se souleva doucement. Puisque son amant était libre, elle pouvait encore espérer la délivrance. Sans doute, tenterait-il l'impossible pour la reconquérir.

Après un moment de silence, elle demanda fièrement, bravant le regard farouche qui pesait sur elle :

— Que veux-tu faire de moi ?...

Et il répondit froidement :

— Ma femme.

— Ta femme !... Mais tu n'as pas d'amour pour moi, c'est l'ambition qui te pousse !

— Quand cela serait ? Je n'ai point à te rendre compte de mes pensées ni de mes actes.

Elle eut un rire méprisant.

— En effet, je te crois incapable de cette franchise. Elle te montrerait sous un trop vilain jour.

— Tu m'as cruellement offensé, et je serais en droit de te punir. Reconnais au moins que mes intentions sont généreuses ?...

— Généreuses ? fit-elle avec ironie, non pas, Orpha, je te connais bien. Tu veux satisfaire un caprice du Mogol qui est las des baisers trop faciles. Les grâces enfantines de sa fille Saëb ne le séduisent même plus !... Mais je suis du sang abhorré, du sang invincible des rajahs, et ma possession serait doublement flatteuse pour le tyran !

Elle n'avait point tenté de cacher sa nudité

et son dédaigneux regard suivait, sur le visage du prince, le tressaillement du désir.

— Tu es belle, dit-il, sois à moi.

— Tu ne m'auras que par la force !

Furtivement elle avançait la main vers l'arme qui brillait à la ceinture d'Orpha ; mais il comprit sa pensée et, détachant le poignard damasquiné d'or et gemmé de rubis, il le jeta sur le chemin.

— Me tuer serait trop facile, quand tu m'aurais endormi sous tes baisers !...

Un Thug avait ramassé l'arme. Il s'en servit pour tuer un jeune berger qui passait avec ses chèvres, en soufflant dans une flûte de bambou. Les bêtes furent également égorgées et emportées pour le repas du soir.

Assilinia, grisée d'horreur, fermait les yeux ; Orpha, hésitant entre son désir et sa haine, regardait au loin le dernier rayonnement de l'incendie.

Des fumées bleuâtres sillonnaient le ciel comme la crinière fantastique du dragon Aracas chevauchant les nues. Le monstre de feu pâlissait, rentrait sa langue et ses griffes. Arrêté par le Gange, dans l'œuvre meurtrière, il semblait prendre son vol vers les nuages.

Orpha, avec les souars de Shah-Djahân, n'eût peut-être pas été assez fort pour pénétrer dans le temple des prêtresses de Siva, malgré la résistance des pénitents et des Brahmes, mais il s'était adjoint la secte terrible des Thugs, cette mystérieuse association de fanatiques qui avait fait de l'homicide sa doctrine fondamentale.

Le crime en tout lieu était le seul dogme des Thugs. Voués au culte de la déesse Kali, ils égorgeaient nuit et jour, pour lui plaire, les Omraos et les Bigaris qu'ils rencontraient sur leur route.

Les chaudes effluences du sang humain réjouissaient l'idole sinistre, et nul encens ne lui semblait plus doux.

Toutes les récompenses esthétiques et sensuelles devaient être dévolues dans l'autre vie à ceux qui auraient accompli consciencieusement l'œuvre rouge ; aussi les Thugs mouraient-ils avec autant de joie qu'ils donnaient la mort !...

Orpha, sur son passage, laissait le flot sanglant couler dans les champs et les villes ; son âme sournoise, à ce jeu, se faisait plus cruelle ; d'anciens instincts de férocité se réveillaient en

lui, tandis que son visage apprenait à se couvrir du masque des hypocrisies.

Les Thugs, venus du royaume d'Oude et du Dekkan, étaient divisés en égorgeurs et en fossoyeurs; mais, lorsque les exécutions étaient trop nombreuses, ils abandonnaient les morts, laissant aux vautours le soin d'achever la lugubre besogne.

Shah-Djahân, dans la suite, ne reconnut pas les services rendus par la secte redoutable, et, bien qu'on eût, quelques mois plus tard, exhumé, sous le tapis même de sa tente, cent cadavres ennemis, il fit périr les meurtriers.

Livrés à la justice et une fois en prison, les Thugs étaient d'un calme et d'une obéissance qui contrastaient singulièrement avec leurs instincts de bourreaux. Ils attendaient, dans une quiétude profonde, la mort qu'ils avaient si souvent donnée. Elle était pour eux sans terreur et sans honte. Avec douceur ils racontaient leurs crimes, leurs raffinements de cruautés, leurs imaginations perverses. Kali n'aime-t-elle pas le viol et l'assassinat?... Ses pieds ne trempent-ils point dans la boue des entrailles et ses mains ne caressent-elles point des têtes exsangues de suppliciés?...

Les Thugs demandaient, pour toute grâce, qu'on les pendît en souvenir de la corde dont ils se servaient de préférence dans leur œuvre morbide. Etre pendu, c'est être étranglé entre ciel et terre !

V

LE CAMP

Le soir emplissait le creux des vallons, la nuit approchante brouillait les silhouettes bleuâtres des bambous et des palétuviers ; mais le fleuve gardait des reflets glauques où la lune dansait comme une méduse de flamme.

Sur la rive s'agitaient les grands corps sombres des éléphants. C'était une mer houleuse de croupes et de têtes balancées sous les lourds ornements de cuivre. Les heures coulaient, lentes, dans ce camp qui avait pris un bain de sang !...

Les Thugs se plaisaient aux orgies mâles, à l'abri des tentes, alors que s'éteignaient les

cris des mourants, au dehors, que le fleuve charriait les derniers cadavres vers l'éternel oubli.

Assilinia, brisée de fatigue, gisait sous la tente d'Orpha, et, dans un rêve horrible, se dressait devant elle l'image de Shah-Djahân. Les joyaux de sa poitrine et sa robe pourpre très longue, constellée de sardoines et de béryls, hypnotisaient sa pensée. Elle ne voyait que ce déploiement de splendeurs, cet éclat de pierreries que surmontait un visage raviné de luxure et d'ennui.

L'Empereur la renversait sur les coussins, mettait à ses lèvres ses lèvres spoliatrices, la brisait dans une étreinte furieuse. Puis, la vision disparaissait... Orpha, à son tour, la possédait insatiablement, et elle éloignait les spectres terribles de ses mains fébriles, suppliait et demandait grâce.

Puis, le décor changeait de nouveau.

Elle se trouvait dans un palais au style confus et grandiose, des femmes la vêtaient de somptueuses et chimériques étoffes couleur de lune et de soleil, la mitraient d'une tour de diamants et lui versaient le vin des rajahs semé de pierres précieuses.

Elle avait, dans sa main gauche, le linga maître du monde. Elle tenait le symbole hindou de la vie et de la force entre ses doigts de femme, et les paroles de la Natis lui revenaient à la mémoire :

« Votre sexe est tout puissant, par lui seulement vous triompherez de l'homme. Ne cherchez pas à régner autrement. »

La Rana savait ce qui l'attendait : Orpha allait l'amener au Maître, la livrer dans le secret du gynécée, et elle se disait qu'elle pourrait profiter de la folie impériale pour régner à son tour, rendre aux rajahs leurs biens confisqués, dicter ses lois de justice et de paix. Certes, ce serait un beau rôle, mais Shah-Djahân se lasserait vite de ses baisers ; il était trop blasé de corps et d'âme pour s'attacher longtemps à une amante, quelle qu'elle fût. Et puis, elle aimait Mimiose...

Avec un soupir, elle se renversa sur les coussins, et de nouveaux fantômes hantèrent sa pensée souffrante. Ses yeux, ouverts dans les ténèbres, virent des palais sortir du sol, portés par de légères colonnes irisées, avec des voûtes en mosaïques cimentées d'or. Des arabesques en lazuli, en émail cloisonné filaient

tout le long des coupoles avec des lueurs d'arc-en-ciel.

Shah-Djahân s'était agenouillé sur elle, riant d'un horrible rire qui découvrait ses dents jaunes, déchaussées. Avec des aiguilles courbes, il lui tirait la cervelle par les fosses du nez, et elle s'expliquait l'affreuse douleur qui lui vrillait le crâne. Le cauchemar s'accentuant, elle faisait de vains efforts pour échapper à son bourreau ; toute sa volonté tendue ne parvenant pas à lui faire remuer le petit doigt !

Des parfums brûlaient autour d'eux, dégorgeant des nuées de vapeurs que trouaient, de même que des yeux phosphorés de félins, les cabochons de la robe impériale. Elle aurait pu crier que ses cris n'eussent point été entendus hors de la salle close où l'emprisonnait maintenant la monstrueuse fantaisie du Mogol. Il s'était relevé, avec un nouveau rire, et pratiquait dans son flanc gauche une incision profonde par laquelle il la possédait dans des flots rouges... Et les yeux agrandis de la Rana voyaient la face sombre, verdâtre de son bourreau. Ses bras de squelette se liaient à ses épaules comme des tentacules, un frisson de

fièvre l'agitait de l'échine aux talons et ses dents s'entrechoquaient.

L'affreux regard de l'homme la pénétrait jusqu'aux moelles. Puis, tout d'un coup, il la repoussa, et, se renversant, se mit à hurler à la mort.

Assilinia, réveillée, enfin, respira plus librement. Tout était calme sous la tente. Une torche, piquée au bout d'une lance, éclairait la silhouette d'Orpha qui lui tournait le dos.

Péniblement elle se leva, vint s'agenouiller devant le prince.

—Je t'en supplie, dit-elle, laisse-moi partir!... Tantôt, je t'ai parlé durement, mais, à présent, j'implore !... d'autres femmes sont aussi belles, et même, plus belles que moi. Choisis une épouse parmi elles et retourne auprès du Maître.

— C'est toi que je veux ! fit Orpha violemment. Tu m'as offensé ! je saurai te réduire !

— A quoi bon ?... Si je t'ai repoussé, c'est que je ne t'aimais pas. Rien n'a changé dans mon cœur et rien n'y changera jamais. Dans ces conditions nous ne saurions être heureux !...

Orpha eut un rire silencieux :

— Quand tu seras à moi je te plierai à mes fantaisies.

— Mieux vaut me tuer tout de suite, puisque je suis en ton pouvoir. Tu es le plus fort.

— Sans doute, mais ta vie m'est précieuse en ce moment, car je veux d'abord t'offrir au Mogol qui convoite ta beauté.

Un frisson de dégoût passa sur le visage de la Rana.

— Ah ! c'est juste, fit-elle, tu es aussi ambitieux que cruel !

Elle fit quelques pas, et s'aperçut qu'une chaîne d'or entourait ses chevilles, et qu'il lui serait impossible de fuir. Alors elle se laissa tomber de nouveau aux pieds de son ennemi, et, se cachant le visage au creux d'un coussin, pleura abondamment.

Au dehors, les éléphants piétinaient le sol, faisaient tinter leurs ornements de cuivre.

Les Thugs, accroupis autour d'un réchaud fatidique, récitaient de mystérieux mentrams.

Un peu plus loin, les souars de Shah-Djahân s'endormaient dans les hautes herbes. Ils formaient des masses confuses, coupées d'éclairs de haches et de glaives d'or. Quelques-uns, en buvant de l'eau-de-vie d'arack et en fumant le gandjah, causaient bruyamment. Ils avaient dépecé les chèvres, s'étaient gorgés de viandes

et de vins. Beaucoup regrettaient de n'avoir pas emmené les Natis qui eussent occupé leurs heures de halte. Le meurtre de ces femmes était inutile, mieux eût valu les garder pour de durables plaisirs. Où trouver maintenant d'autres esclaves de volupté?... Les temples, essaimés sur leur route, n'étaient desservis que par des brahmes, et les *Bhoumidj* (fils du sol gardaient leurs filles.

Mais un soldat se mit à ricaner en montrant un jeune homme, accroupi près de la tente d'Orpha, qui cherchait à voir ce qui se passait à l'intérieur.

— Celui-ci n'est point un *nagbhansi* (né du serpent) comme nous!... Regardez donc ses hanches et sa poitrine?...

— C'est vrai! dirent les autres. Sa taille est frêle, ses seins pointent, malgré les bandelettes qui les compriment.

— Il faut l'appeler.

— Le forcer à se dévêtir.

— Nous verrons bien si c'est une femme!

Un des souars alla chercher le garçonnet au doux visage, aux mains fines, et lui ordonna de se déshabiller. Mais il s'y refusa avec épouvante.

— Me déshabiller, et pourquoi ?... Je n'obéis qu'à mes chefs, et vous êtes des soldats comme moi.

— Nous sommes tes chefs, puisque nous sommes des hommes. Prouve-nous donc que tu es notre égal !

Ils eurent un gros rire, et, comme l'enfant se taisait, les yeux humides, un des souars lui arracha ses vêtements de cuir, et découvrit sa fière poitrine de vierge, ses flancs harmonieusement arrondis.

Elle poussa un cri, tomba à genoux.

Mais l'homme qui l'avait dévêtue se jeta sur elle ; les autres protestèrent, prétendant avoir leur part du butin. Et elle fut prise par le col, par le buste, par les jambes, enlevée en des mains griffantes dans une épaisseur d'épaules et de poitrine dont les ornements de cuivre la blessaient. Les poignards entraient dans les chairs ; les plus acharnés, affolés par le gandjah et l'opium qu'ils avaient mâchés, s'étaient emparés de piques et de massues avec lesquelles ils enfonçaient les crânes d'où giclaient les cervelles molles dans des flots de sang.

Orpha, inquiété par le tumulte, souleva l'étoffe qui voilait l'entrée de sa tente.

Ses regards plongèrent dans l'obscurité vers la masse confuse des combattants qui, à sa vue, s'étaient soudainement calmés.

— Qu'y a-t-il ? Et pourquoi ce tumulte ? demanda-t-il.

Un soldat jeta à ses pieds la jeune fille qui avait perdu connaissance.

— C'est une femme qui a pénétré dans le camp.

VI

L'AMOUR D'HALLABAB

Orpha attira sous la tente le corps inerte de l'imprudente, et Assilinia, qui avait péniblement soulevé son front brûlant, jeta un cri.

— Hallabab !

— Tu connais cette femme ?

— C'est mon amie, répondit la Rana avec émotion. Comment a-t-elle pu pénétrer jusqu'ici ?...

Mais elle eut un vague sourire. Elle se dit que seul l'amour secret d'Hallabab l'avait poussée à cette folie. La jeune fille aimait Orpha et, sans doute, n'avait-elle pu se résoudre à le quitter. Puis, elle repoussa cette pensée, et

préféra croire que son amie n'avait écouté que son dévouement pour elle.

En réalité, Hallabab avait obéi à ses deux affections qui, dans le cas présent, s'étaient combinées pour lui dicter sa conduite. La tendresse qu'elle portait au prince et les craintes que lui inspirait cette expédition organisée contre la Rana, l'avaient décidée à se mêler aux souars de Shah-Djahân. Sous son travestissement guerrier, elle était partie, sans se douter des rudes assauts qu'auraient à subir son âme compatissante et son corps virginal.

Assilinia, avec un pan d'étoffe, essuyait le visage de son amie, et relevait ses cheveux englués de poussière et de sang.

— Regarde, dit-elle à Orpha.

Il examina la jeune fille avec dédain.

— Eh bien?... Je vois une femme que mes soldats ont eu tort de malmener, puisqu'elle est ton amie.

— Cette jeune fille est d'une naissance presque égale à la mienne.

— Que m'importe?...

— Elle est pauvre, mais je puis la doter de la meilleure partie de mes biens.

Orpha fronça les sourcils.

— Tu es libre de faire cette sottise !

— Hallabab est belle, poursuivit la Rana, aussi belle que moi !

— Cela dépend des appréciations.

— Et, appuya Assilinia, elle t'aime.

— Elle m'aime ?...

— A en perdre l'esprit !

Le prince eut un geste d'insouciance.

— Je n'y puis rien.

— Épouse-la, rentre à la cour de Shah-Djahân, et fais ton devoir de soldat dévoué à la cause impériale. Moi, je suivrai ma route qui n'est pas la tienne, car je ne saurais servir le même maître que toi !

Orpha réfléchit un moment.

— Non, dit-il, je ne puis accepter ce que tu me proposes. La volonté de l'Empereur est formelle.

— Ah ! soupira la Rana avec découragement, tout est inutile !... Qu'ai-je donc fait aux dieux pour qu'ils m'accablent ainsi !

Hallabab revenait à elle. Son premier regard fut pour l'aimé, puis elle sourit à son amie et se jeta dans ses bras.

— J'ai bien cru que je ne te reverrais jamais !... Assilinia ! garde-moi ! protège-moi !...

— Tu ne cours plus aucun danger, Orpha veillera sur toi !

Hallabab eut un regard d'infinie reconnaissance à l'adresse du prince qui s'était détourné avec ennui.

Coquette, malgré tout, elle ramenait sur elle les plis d'un voile d'argent qui traînait entre les peaux de léopards et de tigres. Elle se pressait contre la Rana, oublieuse déjà des outrages subis, curieuse, seulement, dans son âme enfantine, de connaître la vie d'amour de son amie et les merveilles du temple de Siva.

Au récit de l'égorgement des Natis, près de l'idole au double sexe, elle frissonna.

— C'est un présage de malheur pour nous, soupira-t-elle. Le dieu inflexible se vengera de la profanation de son autel. Pourquoi ce sacrifice inutile ?...

— Les Thugs sont avec nous, dit Assilinia, et partout où ils passent s'épanche le fleuve rouge. Nous n'avons laissé que des cadavres sur notre passage, et, si nous creusions le sol de cette tente, des morts se montreraient. La terre est gonflée de victimes ; sous la fermentation de tous ces corps, encore pleins de jeu-

nesse et de sève, elle semble parfois respirer et son sein se soulève. Tout à l'heure j'ai eu d'horribles visions, et il me semble que ma raison m'abandonne!

— Ah! pleura Hallabab, pourquoi es-tu partie?... C'est ta fuite qui a causé tous nos malheurs!

— Et Hadj-Hidi?... interrogea la Rana, a-t-elle piqué avec ses longues aiguilles les flancs vierges de Samjab et de Pékéo?...

— Samjab et Pékéo sont les plus jolies Hedjeras du temple de Kutbu'l, et les brahmes le savent bien. Depuis leur entrée au sanctuaire, les cérémonies du Linga se succèdent; mais les profanes n'y sont point admis.

— Et la begôm Saëb?...

— La begôm a cassé sa dernière poupée blanche, qui était faite d'une seule opale, et en a lancé les débris à la tête de son père dont les caresses l'importunaient. Shah-Djahân a bien songé à ses deux autres filles, les begôms Roxanara et Meridza, mais elles sont encore trop jeunes... Les joies permises du gynécée n'ont plus de charmes pour l'Empereur.

— Et il m'attend pour satisfaire ses fantaisies perverses?...

Les noirs sourcils de la Rana se rapprochèrent comme des serpenteaux en courroux.

— Je le tuerai ! dit-elle, et le pays sera libre.

Hallabab et Assilinia, aux bras l'une de l'autre, finirent par s'endormir sous l'œil soupçonneux d'Orpha qui avait posté trente souars autour de la tente, afin de prévenir toute tentative d'évasion.

Bientôt, l'on n'entendit plus dans le camp que le vol sinistre des vautours et la lente psalmodie des mentrams que les Thugs égorgeurs continuaient près des brasiers fatidiques.

VII

LES PERVERSITÉS DE SHAH-DJAHAN

Shah-Djahân attendait avec impatience le retour de la jolie Rana qu'il désirait éperdument.

Ce monarque habile et rusé s'était mis sur le trône par un artifice étrange. A l'avènement de son prédécesseur, alors que l'envoyé spécial lui demandait le tribut ordinaire, en l'engageant à reconnaître la souveraineté de son neveu Bolaqui, Shah-Djahân s'était affaissé en vomissant le sang à gros bouillons. On l'avait relevé, étendu sur un lit de repos, où il avait craché ses dernières gorgées rouges. Or, ce sang n'était que du sang de brebis, dont il s'était empli la bouche, afin de simuler une attaque foudroyante.

Bolaqui le jugea perdu, et ne s'étonna nullement à l'annonce de sa mort proclamée à grands sons de trompe. On prépara les funérailles avec toute la magnificence due au premier prince de sang mogol. Le cercueil vide, traîné par quarante chevaux harnachés d'or et de pierreries, était suivi par une garde imposante, choisie parmi les officiers de la milice impériale. Shah-Djahân, en deuil, suivait gravement ses propres funérailles, recrutant, de distance en distance des escadrons de Radgeputtes qui semblaient ajouter simplement à la magnificence des pompes funèbres.

Bolaqui, ne supposant pas avoir la moindre révolte à redouter d'un mort, avait tenu à se montrer sans escorte aux funérailles de son oncle. Mais, à quelque distance de Delhi, les Radgeputtes s'emparèrent de sa personne, et Shah-Djahân, séance tenante, fut proclamé empereur. Des Bhaï-Tchokri, ou courtisanes sacrées, surgirent de dessous les étoffes funèbres et se mirent à danser, au son des tchiloumtchi, des flûtes et des tambourins. Le char de deuil fut changé en char triomphal, et le nouveau monarque ramené sur son cercueil adorné de fleurs !...

Tels avaient été les débuts de ce règne, dont les premières années s'écoulèrent dans un calme relatif. Une fois maître de l'Hindoustan, le Mogol eut la force et l'habileté de se maintenir dans sa conquête. Une confédération de rajahs, qui s'était formée pour l'en chasser, fut bientôt anéantie par lui ; toutes les insurrections partielles furent réprimées, et il resta, du moins pendant quelques années, malgré ses fautes, le souverain incontesté d'un immense empire.

Les habitants de l'Hindoustan appartenaient à des races diverses. Mais le fond de la population, les indigènes, les plus anciens maîtres du pays, étaient les Hindous. Les religions étaient plus nombreuses encore que les races. Ceux-ci lisaient le Koran, ceux-là restaient fidèles aux vieilles doctrines de Zoroastre : ils adoraient le feu et cherchaient la parole de vie dans le *Zend-Vesta*. Mais les Hindous de sang pur suivaient le brahmanisme et continuaient à adorer leurs dieux cruels et voluptueux.

Les Hindous étaient le fond même de la nation ; le flot des invasions passait sur eux et les courbait comme des roseaux, mais ils

se redressaient plus vivants et plus forts. Les vainqueurs s'élèvent et se détruisent par l'excès de leur ambition. Ils ne brillent un moment que pour mieux s'anéantir dans le sein même de leurs vaincus. Les triomphateurs passent comme des fléaux nécessaires pour renouveler l'humanité. La nature ne leur a point assigné d'autre rôle.

. . . .

Shah-Djahân attendait Assilinia.

Il avait fait préparer, pour la recevoir, une chambre d'une grande magnificence. Eclairée par les vitraux mauves et jaunes d'une coupole qui en coiffait la hauteur, cette salle resplendissait, sur ses murs et ses colonnes, d'une magie de mosaïques où des chantournements compliqués encadraient des sujets lascifs d'hommes et de femmes unis. Sur une estrade, un lit bas, aux coussins de plumes de paons et de perroquets, était soutenu par des tigres de jade accroupis. Des tentures tombantes violettes, épinglées d'ornements d'or et d'argent, ornaient le fond de la couche que des miroirs juxtaposés reproduisaient à l'infini sur les côtés. Des escabeaux d'ivoire, à couvertures de soie jaune et mauve finement brodées, achevaient

de meubler cette pièce parmi les peaux de fauves et les lourds tapis jetés partout.

Un *harkarat* avait annoncé l'arrivée de la Rana avec le prince, et l'Empereur, le cœur frémissant sous ses pectoraux de pierreries, se préparait à recevoir celle qu'il nommait déjà des noms les plus tendres.

Shah-Djahân n'avait eu que sept enfants de toutes ses femmes, — car les Mogols ne se faisaient pas scrupule d'arrêter, par de coupables artifices, la fécondité de leurs épouses, — et il comptait bien faire profiter Assilinia des privilèges dont il honorait les bégôms Saëb, Roxanara et Meridza.

Le prince, pour prix de ses complaisances, une fois son mariage célébré, serait élevé au grade de général en chef des troupes impériales. Orpha, reconnaissant, avait accepté toutes les conditions de cette précieuse faveur.

— La Rana !

Des Omraos, debout près de la porte d'entrée, ont poussé Assilinia qui est venue tomber aux pieds du Maître.

La jeune fille n'est plus l'humble compagne de Mimiose. Des Bhaï-Tchokri l'ont vêtue d'un khélat de drap d'or, gemmé comme un firma-

ment d'une profusion d'étoiles, et une ceinture diamantine fait un cercle de flammes à sa taille frêle. Ses cheveux, piqués de fleurs de tchampaca, ont été trempés dans les essences les plus rares, et ses petits pieds sont si couverts de bagues qu'ils semblent des lucioles égarées sur la pourpre des tapis.

— Assilinia, je te salue, car tu es belle entre les plus belles !

La Rana enveloppe le monarque de son regard sombre et garde le silence. Qu'aurait-elle à dire?... Shah-Djahân a tué le rajah Amarin, son père, et elle le hait de toute la force de son âme!... Elle n'a qu'un désir, c'est de s'échapper du palais, aussitôt qu'elle en aura le pouvoir.

— Assilinia, reprend l'Empereur, je t'ai fait venir pour te fiancer à Orpha qui est digne de ton rang, et qui t'aime ! J'entends que vos noces soient célébrées en grande pompe, et que les Omraos assistent à cette solennité.

La jeune fille demeure immobile, le visage farouche. Ses yeux grands ouverts ont une expression de fierté dédaigneuse. Mais Shah-Djahân préfère cet air de révolte à l'habituelle soumission de ses esclaves de volupté. Ses désirs ardent plus violemment; la résistance

qu'il prévoit double pour lui le prix de la conquête.

— Assilinia, dit-il encore, cette chambre est la tienne. Tu auras pour te servir autant de servantes qu'il te plaira, et aucune parure ne te sera refusée. Les Bhaï-Tchokri occuperont tes loisirs par leurs chants et leurs danses, et tu apprendras, par elles, les règles de l'amour de *Vatsyayana*. Vos *Acharyas*, ou auteurs anciens, qualifient de « chers aux femmes » les talents voluptueux. Je souhaite donc que tu trouves quelque charme à ces enseignements qui te serviront.

La Rana n'avoue pas que les Natis ont déjà complété son éducation, et qu'elle en sait autant que les plus célèbres courtisanes. Elle s'incline sur le passage de Shah-Djahân, qui se retire en lui donnant à baiser le bout de son sceptre d'émeraude, et elle reste les bras croisés sur sa poitrine, tandis que les pas des courtisans s'éloignent sur les dalles sonores.

VIII

PROJETS DE VENGEANCE

— Hallabab ! Hallabab ! je me meurs de tristesse !

La Rana, auprès de sa petite amie, qu'on a bien voulu lui rendre, soupire et se lamente.

— Où est l'aimé, l'époux que j'ai choisi, l'élu de ma pensée et de mon cœur ?... Sans doute ne le reverrai-je jamais ! S'il était vivant il m'aurait déjà fait connaître sa présence !... Vois-tu, ils me l'ont tué !

Hallabab pressait doucement, contre son sein, le front brûlant d'Assilinia, tâchait de la distraire par mille caresses.

— Mimiose reviendra, soyez-en sûre. S'il

était mort vous en auriez été informée par un avis occulte des pitris. Son corps astral vous eût rejointe en rêve. Est-ce que ceux qui s'aiment ne communiquent pas au delà du tombeau, et d'invincibles liens ne les attachent-ils pas l'un à l'autre ?... Si Mimiose avait succombé sous les coups de ses ennemis, vous le verriez chaque nuit et vous sentiriez ses baisers glacés se poser sur vos lèvres !

— Puisses-tu dire vrai ! car je n'ai point vu l'aimé dans mes rêves, et je n'ai tressailli que du désir de la vengeance !

— Princesse, vous vous vengerez, mais promettez-moi de pardonner à Orpha qui ne fait qu'obéir à l'ordre du Mogol ?

— Je pardonnerai à une condition...

— Laquelle ?...

— Tu iras chez Hadj-Hidi lui demander l'herbe de mort.

— Pour qui ?...

— Pour l'Empereur ! chuchota la jeune fille, si bas qu'Hallabab devina plutôt qu'elle n'entendit.

— Quoi ! tu veux ?...

— Je veux me faire justice moi-même.

— Mais l'Hedjeras ne consentira jamais !

— Si, parce que l'on a confisqué ses biens et que les Mogols veulent la chasser du temple de Kutbu'l.

— Comment sais-tu cela?...

— Par les Baï-Tchokri, qui sont bien aises de la défaveur des prêtresses stériles. Shah-Djahân a promis de leur donner Kutbu'l pour l'enseignement de leur voluptueuse science.

Hallabab réfléchit un moment.

— Soit, dit-elle, j'irai trouver la vieille Hedjeras, et je lui demanderai pour toi l'herbe de mort.

La Rana eut un sourire cruel.

— Les Empereurs mogols ne périssent-ils point presque tous par le poison?... Dans leurs familles on connaît les plantes mystérieuses qui donnent le trépas sans laisser de traces. On pensera que Shah-Djahân a été supprimé par son fils Aureng-Zeb qui, depuis un an, cherche à s'emparer du pouvoir.

— Aureng-Zeb est à Golconde.

— Ne peut-il faire agir ses amis?...

Hallabab secoua la tête.

— C'est un jeu dangereux, petite Rana! Je veux bien faire ce que tu souhaites, mais je tremble pour toi. Songe que tu n'auras per-

sonne pour te secourir si tu échoues, songe que l'Empereur, qui est sur ses gardes, s'apercevra facilement de tes desseins!...

— Non, dit Assilinia, il me désire trop follement pour être perspicace. Je sais qu'après notre union, Orpha m'amènera dans ce palais, et qu'il m'abandonnera aux fantaisies du Maître. L'Empereur ne peut rien sur une fille de ma caste, il peut tout sur une femme mariée, du moment que le mari consent... Je resterai donc seule avec ce vieillard qui mendiera mes caresses, car il n'est plus assez fort pour les exiger, et je n'aurai l'air de céder un moment que pour mieux atteindre mon but !

Hallabab mit ses lèvres sur les paupières d'Assilinia, fit descendre sa caresse le long des joues de son amie jusqu'au coin de sa bouche, et murmura dans un baiser plus long :

— Je demanderai l'herbe de mort, mais je demanderai aussi l'herbe d'amour, afin qu'Orpha daigne enfin s'apercevoir de ma tendresse.

La Rana rendit à la petite baiser pour baiser.

— Ah! dit-elle, je désire que tu te fasses aimer, mais je crains bien qu'Orpha n'ait dans le cœur que la pierre d'ambition!... S'il affec-

tionne quelqu'un au monde, c'est lui-même.

— Cela peut changer avec l'aide des pitris, et la vieille Hedjeras connaît tous les envoûtements... A ton tour, jure-moi quelque chose?...

— Quoi donc? demanda la Rana, surprise.

— Jure-moi de repousser les caresses d'Orpha quand il sera ton époux.

— Oh ! avec joie.

— Toutes les caresses... même les plus minimes...

— Je ne lui laisserai pas embrasser le bout de mon petit doigt !

— Que tu es bonne, Assilinia !

Et l'amoureuse se pelotonnait, comme une chatte câline, dans les bras de son amie, lui demandait de la serrer bien fort et de lui montrer comment s'embrassent les amants qui s'adorent... Et les baisers qui pleuvaient sur elle ne la rassasiaient pas ; elle en voulait d'autres, d'autres encore pour ne rien ignorer de l'abandon délicieux des nuitées heureuses... Mais Assilinia, à bout d'arguments, s'endormit sur son cœur, et toutes deux rêvèrent de l'homme aimé, sans cesser de s'étreindre...

IX

LE MOYEN DE L'HEDJERAS

— Hadj-Hidi, j'ai quelque chose à te demander.

La vieille, qui s'était assoupie au milieu de ses mentrams, contre un linga de bronze, releva le front et regarda Hallabah avec effarement.

— Je rêvais que les souars de Shah-Djahân me chassaient du temple... Ce n'est que toi!... Que me veux-tu, petite?

— Ce que j'ai à te dire est grave. Allons, si tu le veux bien, dans la salle de la « Consécration » ou dans celle de « l'Ablation », afin que personne ne vienne nous déranger.

Les yeux de la vieille Hedjeras brillèrent.

— Est-ce une fleur virginale que tu viens m'offrir?... Précisément, Samjab est morte hier!...

— Samjab est morte! soupira Hallabab. Quelle triste nouvelle!...

— L'opération a été pratiquée trop tard. La fillette connaissait l'amour.

— Et Pékéo ?

— Pékéo est de complexion plus robuste et de sensibilité moins vive ; elle survivra, je pense.

— Samjab et Pékéo! Mes meilleures et mes plus chères compagnes!... sanglota Hallabab... Qu'avais-tu besoin de les offrir aux dieux?

— C'était pour leur gagner l'indulgence de Dourga que ces sacrifices réjouissent. Ne les plains pas, leur rôle est plus enviable que le tien... Mais ce n'est point, je suppose, pour me faire des reproches que tu es venue?

Hadj-Hidi, par les longues galeries aux érotiques sculptures, conduisit la petite dans une des salles du sacrifice que les Hedjeras avaient parée pour une cérémonie prochaine.

— Parle, maintenant, personne ne nous écoute.

Les cassolettes répandaient d'âcres fumées autour de l'autel aux striures brunes, dont la

pierre était comme rongée par le sang, et d'épaisses guirlandes de saligram et de tubéreuses achevaient d'empoisonner l'air.

Hallabab comprenait les frénésies mystiques des prêtresses mutilées dans cette atsmosphère morbide, et des battants de cloches déjà lui martelaient les tempes. Elle dit rapidement ce qui l'amenait.

— Je désire de l'herbe qui donne la mort.

Hadj-Hidi sursauta.

— Je ne sais ce que tu veux dire ?... Nous sommes des servantes de Dourga, et non des empoisonneuses ! Ce n'est pas au moment où l'on veut nous chasser du temple que je m'exposerai à la colère publique. On prétend déjà que ce sont les Fakirs et les Brahmes qui ont jeté un sort sur les moissons et amené la famine !...

— On ne le dira plus, si tu m'écoutes.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux te proposer de reconquérir ta puissance en délivrant le pays.

— Je ne comprends pas.

— Il faut tuer les Mogols qui désolent l'Inde.

Hadj-Hidi se mit à rire.

— Mais ils sont plus nombreux que les cailloux des grèves ! Après Shah-Djahân nous au-

rions les sultans Dara, Cha-Chuia ou Aureng-Zeb, peut-être même Moradbax ! Les Mogols sont invincibles, ils renaissent de leurs cendres !...

— Tu n'as qu'un ennemi, reprit Hallabab, c'est Shah-Djahân, qui te garde rancune d'avoir protégé la Rana.

— Et c'est Shah-Djahân que tu veux supprimer ?...

— Oui.

— Je comprends. Il a retrouvé Assilinia ?...

— Précisément. Il la destine à ses plaisirs et n'attend que le consentement d'Orpha pour en faire la favorite du gynécée. Des noces splendides se préparent, et, aussitôt la cérémonie terminée, la Rana appartiendra au Maître.

Hadj-Hidi réfléchit un moment.

— Le moyen que tu as imaginé avec Assilinia est dangereux, j'en connais un meilleur.

— Lequel ?

— L'excès des caresses !...

— Tu dis ?...

— Je dis que la Rana pourra, si elle le désire, tuer sûrement et sans danger son vieil amant.

— Elle ne consentira jamais à jouer ce rôle odieux !

— Tu crois ?...

— J'en suis certaine. Elle se prêtera au crime, mais non à l'abomination dont tu me parles.

— Ah ! c'est fâcheux.

La vieille Hedjeras demeura songeuse ; puis son regard aigu se posa sur la jeune fille avec une expression indéfinissable d'ironie et de ruse.

— Une autre peut la remplacer.

— Une autre ?

— Oui ; toi, par exemple !

— Moi ?...

Hallabab s'était dressée, toute tremblante.

— Moi ? répéta-t-elle, mais je suis vierge, et je n'ai jamais lu le *Dharma*, l'*Artha* ni le *Kama-Shastra*.

— Je te renseignerai.

Et Hadj-Hidi parla longtemps à la jeune fille qui, confuse et troublée, n'osait la regarder en face.

— Tu as bien compris, Hallabab ?...

— Certes, dit la petite en pleurant, mais ce que tu me demandes est affreux !... J'aimais Orpha, et je pensais lui appartenir un jour.

— Orpha te dédaigne.

— Mon amour fidèle, sans doute, l'aurait touché. Où trouverait-il plus de tendresse et de dévouement?...

— Ce sont vertus dont les hommes se soucient peu. Ils ne cèdent guère qu'à l'affolement des sens... Si tu m'obéis, je te dirai ce qu'il faut tenter pour le vaincre à son tour!

— Oh! tu ferais cela pour moi?...

— Oui, petite, je te donnerai d'un certain collyre qui te rendra aux yeux d'Orpha plus belle que *Ma*, la lune, et que *Rathi*, la volupté!

— Et le prince m'aimera?

— Autant qu'il peut aimer.

Hallabab se leva, joyeuse.

— Je ferai ce que tu me conseilles, Hadj-Hidi. Je serai aussi rouée et lascive que la plus fameuse Ganika!...

— Tu as bien compris?... Assilinia, d'abord, jusqu'à ce que le charme opère, et toi ensuite pour la caresse invincible et mortelle. Voici le talisman qui brouillera la raison du Maître et te donnera, dans sa vision érotique, les apparences de la Rana.

Hadj-Hidi embrassa la jeune fille, et lui remit un parfum mystérieux contenu dans un flacon d'opale.

X

LA DANSE DU DÉSIR

Hallabab, de retour au palais, trouva son amie en larmes.

— Ils ont repris et emprisonné Mimiose ! dit-elle.

— Qu'en sais-tu ?...

— S'il était libre il m'aurait déjà rassurée et fait parvenir quelque message !...

— Ce n'est point certain. Il doit être sur ses gardes, et ne risquera pas de compromettre, par ses imprudences, une évasion possible... Sois sans crainte, Assilinia, ton amant veille et saura te reprendre ;... seulement, le moment n'est pas encore venu.

— As-tu le poison ?...

Hallabab s'agenouilla près de son amie, et, tout bas, lui répéta les instructions de la vieille Hedjeras.

— Les caresses ? fit la Rana, surprise. Oui, peut-être... Et tu consens, petite ?...

— Il le faut bien, puisque c'est pour nous sauver tous ! Quand je serai près du Maître, tu t'envelopperas dans des voiles sombres et tu sortiras du palais.

Assilinia frissonna.

— Que deviendrai-je, seule dans la ville ?... Ah ! si seulement Mimiose était avec moi !...

— Aie confiance ! Ton amant ne saurait être loin.

Les deux amies furent interrompues par les Bhaï-Tchokri qui venaient chercher la Rana afin de l'instruire dans les danses lascives, et la parer au goût du Mogol qui n'aimait que certaines couleurs et certains joyaux.

Elles traversèrent, avec des bourdonnements d'abeilles fureteuses, le Divan, un tribunal de justice du Sultan, un vaste portique en grès rouge ouvert sur trois côtés et composé d'une triple enfilade de colonnes et d'arceaux de style arabe. Les colonnettes jumellées étaient

d'onyx de différentes teintes. Le trône, incrusté de gemmes rares, s'élevait dans le fond, dominant de plusieurs pieds le sol du portique.

Une des Bhaï-Tchokri, par plaisanterie, y fit monter Assilinia, et lui mit entre les mains une tige de lotus en guise de sceptre.

— *Ganika* sacrée des plaisirs du Maître, nous te saluons !

— Dispensatrice de l'*Artha* et du *Kama*, nous te vénérons !

— Prêtresse des joies infinies et des songes radieux, nous nous anéantissons devant toi !

Puis, toujours en riant, elles l'entraînèrent sous d'autres portiques, semés d'arabesques découpées dans l'or et l'argent, la firent monter sur l'estrade des danses, abritée par deux paons immenses dont les queues en éventail scintillaient de fulgurantes clartés. Sur les marches, en or massif, pavées de joaillerie, étaient jetées des étoffes de lune et de soleil, des coussins indurés de pierreries et de monstrueuses peaux de tigre. Un dais de pourpre, soutenu par des colonnes carrées plaquées d'émaux, s'étalait sur toute la largeur de l'estrade qui pouvait supporter deux cents personnes.

— Petite Rana, dit une des Bhaï-Tchokri, nous allons t'enseigner le pas de la *Rathi* (volupté) que tu danseras le soir de tes noces pour aviver les désirs du Maître. Regarde bien.

Elle rejeta ses voiles, fit sauter sur ses seins les colliers et les plaques en de prestigieux remous ; des serpents semblaient courir sur sa peau aux tons de citron mûr. Puis, les secousses descendirent des flancs arrondis aux cuisses agiles et savantes. Tout le corps frissonnait d'attente et de convoitise. Elle s'offrait par une torsion corrompue de ses reins souples, lançait le cri de désir et de rut qui rompt l'énergie de l'homme, fond la volonté des plus forts. Elle devenait la déité symbolique de l'invincible Luxure, le Succube immortel de la toute-puissante Hystérie qui raidit les chairs et durcit les muscles. Elle resta immobile un moment, les bras ouverts, les flancs tendus, puis elle bondit avec un éclat de rire.

— A toi, Assilinia !

Elles lui essayèrent des dou-pattah de gaze jaune brochées d'amaldines et d'ouwarovites, lui mirent du sourma aux paupières, lui parfu-

mèrent les oreilles, les narines et les lèvres, jetèrent sur ses seins, ses bras et ses chevilles une profusion de gemmes fulgurantes où triomphaient les rubis de l'Oxus, les diamants de Sambalpour et les perles de Ceylan.

— A toi, petite Rana !... Montre au Maître que tu connais tous les secrets d'amour, et que tu es digne de partager sa couche !... Te voici vêtue de chimériques et somptueuses étoffes, avec, dans la main, le Linga, maître du monde, le symbole de toute puissance et de toute bonté !... Voyons, danse à ton tour... Pourquoi ne veux-tu pas?...

Assilinia, muette, semblait ne rien voir et ne rien entendre. Elle avait pris machinalement le jouet phallique, que la courtisane lui avait donné, et le roulait entre ses doigts fiévreux. Concentrée, les yeux fixes, elle assistait comme une somanmbule aux amusements des filles de joie aux charmes délirants, aux actives et folles dépravations.

Alors, elles la firent descendre de l'estrade, et, la mettant entre elles, la forcèrent à suivre les phases de la mimique, insensible et visionnaire.

Les Bhaï-Tchokri, ivres de cris et de mou-

vement, activaient leur danse lubrique. Leurs seins ondulaient et se dressaient au frottement des plaques et des camées, une fine sueur brillait sur leur peau parmi les diamants ; les bagues, les colliers, les fibules crachaient des étincelles, et la Rana, au milieu d'elles, avec sa dou-pattah ramagée de pierres rouges et sa cuirasse d'orfévrerie, se laissait aller au rythme enragé de la ronde lascive.

Mais, tout à coup, elle jeta un cri.

Il lui avait semblé voir sur l'estrade, présidant les jeux, Shah-Djahân, impassible, les jambes rapprochées, les mains sur les genoux. Elle regardait, terrifiée, son visage brun, décimé par l'âge et les passions, ses joues flasques, annelées de rides, ses petits yeux clignotants de luxure mauvaise, ses lèvres tombantes, écartées par un rire cruel.

— Laissez-moi, dit-elle, je ne veux pas apprendre la danse de la Rathi !...

— Pourquoi refuses-tu de connaître l'amoureuse science ?...

— Je suis souffrante, ne sentez-vous pas que mes mains sont brûlantes ?... Ne voyez-vous pas que je me soutiens à peine et qu'un souffle me renverserait ?...

— En effet, dit une des danseuses, elle est toute tremblante.

Assilinia se sentait en une détresse profonde. Ses lèvres énervées remuaient sans articuler aucun son, des larmes lui montaient aux yeux, elle se laissa choir, pâmée, aux bras des courtisanes.

XI

L'AMANT EST RETROUVÉ

Tandis qu'on emportait la Rana, inerte, pour lui donner les soins qu'exigeait son état, Hallabab sortait furtivement du palais, passait devant la mosquée des Perles, et s'aventurait dans les ruelles de Chajahanabad, la Delhi d'alors. Elle se rendait à la mosquée de Jumma-Musjed, qui est une des plus considérables des Indes, et possède, avec les reliques de Mahomet, un exemplaire du Coran, écrit en caractères coufiques du temps d'Ali. Le monument est élevé sur une éminence qui permet d'embrasser d'un coup d'œil tous les quartiers de la ville.

Hallabab, avec l'aide du Muezzin qu'elle gagna par quelques offrandes, fit l'ascension de l'un des deux minarets, et regarda autour d'elle. Ses prévisions ne l'avaient pas trompée. Sur les ghats qui plongeaient dans la Jumna, un homme était assis, les yeux levés vers le palais.

Il paraissait exténué et de profonds soupirs soulevaient sa poitrine. Couchée près de lui une panthère noire appuyait la tête à son genou, semblant mendier une caresse.

— Mimiose et Ramô ! dit la jeune fille avec joie ; je savais bien que l'amant retrouverait le logis de sa belle !

Elle descendit en hâte et courut retrouver le jeune homme, sans s'inquiéter des grondements de la bête qui se dressa, farouche.

— Paix ! Ramô, fit le Gourkas.

— Ne me reconnais-tu pas ? demanda la petite.

Il l'enveloppa de son regard sombre, parut hésiter un moment.

— Tu es l'amie de la Rana ?...

— Je suis Hallabab, et j'ai de bonnes nouvelles à te donner.

— Dis vite, alors ?... Je me meurs d'inquiétude !...

— Assilinia est près d'ici. Elle ne t'a pas oublié et t'aime toujours.

— Ne court-elle aucun danger ?...

— Aucun pour le moment.

— Pourrai-je la revoir ?... Je t'en supplie, conduis-moi auprès d'elle !...

Mais Hallabab hocha la tête.

— Impossible. La Rana est prisonnière, et il ne faut pas qu'on soupçonne ta présence ici, car tu serais perdu !

— Que faire ?...

— Attendre avec patience. Assilinia te sera rendue.

Mimiose soupira.

— Dis-tu vrai ?... Ceux qui la gardent sont tout-puissants. Je sais qu'elle est partie avec Orpha, après l'incendie du temple de Siva, et Orpha en veut faire sa femme.

— Il l'épouse, mais il la destine à un autre.

— A l'Empereur !

Le Gourkas eut un rugissement de rage et s'enfonça les ongles dans la poitrine.

— Le prince fait un métier infâme ! dit-il avec mépris.

— Certes, mais sa complaisance lui sera payée cher, et tant d'autres à la cour lui ont

donné l'exemple de la soumission aux fantaisies du Maître ! L'Empereur a toujours eu toutes les femmes qu'il a convoitées.

Le jeune homme se révolta de nouveau :

— Je ne veux pas que ce crime s'accomplisse !

— Il ne s'accomplira pas, je te le jure.

— Quelle influence occulte comptes-tu donc invoquer contre la toute-puissance impériale?...

Hallabab scruta l'ombre des ghâts de son regard perçant.

A part quelques *danghi* et quelques *badjera* qui glissaient mollement sur le fleuve, tout était silencieux et désert autour d'eux. Alors la jeune fille se pencha à l'oreille du Gourkas et lui parla longtemps à voix basse.

Elle lui dit les conseils de Hadj-Hidi, et comment elle comptait se dévouer à la cause de la Rana.

— Je resterai auprès de Shah-Djahân, afin de l'engourdir dans de mortelles caresses, et Assilinia, sous un déguisement, traversera le palais pour venir te rejoindre. Attends-la avec Ramô à l'endroit où nous nous trouvons, et prie les dieux de nous assister !

— Je t'obéirai, dit Mimiose, et je ferai des sacrifices à Siva pour qu'il nous vienne en aide !

— Moi, de mon côté, j'offrirai à Dourga un nazir de vingt cires d'or gravées de mentrams et des tchapatti au miel.

Hallabab et le Gourkas se prosternèrent et adressèrent aux divinités de l'air, des eaux, du vent et du feu leur supplique passionnée :

« Indra, dieu des espaces éthérés, ne nous cache jamais les astres de la nuit !

Eclaire-nous !

» Varouna, dieu des ondes tranquilles, que le fleuve pour nous ait la douceur de l'huile !

Dirige-nous !

» Pavana, dieu du vent, conduis vers le port notre badjera fragile !

Protège-nous.

» Agni, dieu du feu, entretiens dans nos âmes le foyer d'éternel amour !

Embrase-nous ! »

Et Ramô termina la prière par un rauquement profond qui dut faire tressaillir Yama, le dieu des régions infernales !

TROISIEME PARTIE

I

L'UNION FORCÉE

Un grand bruit de foule hurlante, un galop d'hommes et de femmes, courant vers le temple de Kutbu'l, pour voir défiler le cortège d'Assilinia et d'Orpha qui ondule lentement sur la place grouillante de peuple, et se dirige vers le palais du Mogol. Aux terrasses, des têtes se poussent, curieuses, et des jeunes filles jettent des fleurs en criant le nom des heureux époux. Les enfants, muets d'admiration, tendent leurs petites mains pour recevoir les piécettes de monnaie et les sucreries que leur distribuent les invités.

Dans le bramement des trompettes, le son rauque des doles et des tambourahs, percent des cris de bêtes : des rugissements de lions, de tigres et de léopards que des jeunes garçons tiennent en laisse, deux par deux. Des attelages passent dans un éblouissement de chair et d'or, escortés de chameaux *saermi* à pompons rouges, de *héras* porteurs de palanquins, de *harkarat* clamant la nouvelle de joie et d'amour.

Voici les déesses de la Fécondité et de la Volupté, juchées sur des épaules de femmes superbement épanouies, les flancs larges et harmonieux, les seins dressés dans l'orgueil du désir; voici des idoles terribles, à tête de bouc, de chien et de taureau, des Linga-yoni entourés de roses, précédant le dieu Lingam, statue colossale avec un phallus de trois pieds de long, porté sur un char triomphal que traînent quarante jeunes filles du temple de Siva. Les bas-reliefs du char déroulent une variété inouïe de créations hors nature qu'encensent des cassolettes toujours agitées, et que viennent baiser les spectateurs adorateurs du principe sacré.

Dans des vases très hauts fument des vins

rares; sur des plateaux de jade s'étalent des tchapatti au miel et des pyramides de fruits pour les dieux toujours affamés.

Des centaines de fakirs, presque nus, les cheveux flottants et les yeux égarés, chantaient des hymnes au Principe de Vie, le Linga, ce symbole des anciennes croyances qui triomphait encore des religions nouvelles et qui triompherait toujours, puisque la nature n'a qu'une volonté : l'amour, et qu'un but : la mort !

Des soldats à langouti écarlate, lamellé de fer et de bronze, entouraient, en croisant leurs lances, des prêtres de Brahma et de Dourga dont les longues robes jaunes traînaient dans la poussière. Ils chantaient plus fort que les fakirs, et quelques-uns, élevant leurs bras nus et montrant leurs aisselles épilées, jouaient de la vina ou secouaient des tambourahs recouverts de peau de serpents. D'autres tourbillonnaient, faisant bouffer leur robe comme des derviches tourneurs ; et c'étaient des Yoghis, encore, traînant des vaches sacrées aux cornes courbes couvertes de lamelles d'or et enroulées de fleurs.

Des beuglements et des barrissements se

mêlaient aux rauquements des fauves, aux accords précipités de la musique barbare.

Derrière les vaches grasses, parées de colliers et de roses, comme des idoles, remuaient les trompes grises des éléphants aux chabraques et aux haoudars indurés de rosaces taillées à mille facettes, de cabochons éclatants qui semblaient des morceaux de soleil.

Et les énormes bêtes étaient si nombreuses que le reste du cortège disparaissait derrière les tours peintes, dorées et drapées de soies chatoyantes, qu'ils portaient sur le dos. Quelques-uns de ces kiosques brillants, précieusement découpés, dépassaient le faîte des constructions environnantes, lançaient très haut dans l'azur leurs flèches ornées d'oriflammes.

La déesse Parvati venait ensuite, traînée par douze jeunes filles nues, enchaînées les unes aux autres par des liens de roses. Sur le char brûlaient des cires parfumées, et des colombes, attachées par un fil invisible, voletaient sans cesse, formant sur l'idole un dôme d'ailes frémissantes.

Voici les eunuques, le sabre au poing, des Hermaphrodites sacrés, montrant des mamelles desséchées sur un langoutis de soie verte lamée

d'argent ; voici les Hedjeras qui glissent mollement, à tout petits pas, un bras étendu, l'autre replié à la hauteur du visage, tenant un lotus blanc. Elles portent, de l'épaule droite au flanc gauche, une écharpe rattachée par des rangs de perles, et une sorte de tiare couvre leur front sur les cheveux coupés courts. Elles ont un visage calme et triste, leur chant s'élève, rauque et puissant.

Les Bhaï-Tchokri, éducatrices d'amour, dansent à reculons, en lançant des tubéreuses effeuillées sur le char où se tient Assilinia, immobile, et plus parée que la statue toute-puissante de l'éternelle Fécondité.

La face recueillie de la Rana s'adorne d'un cercle de diamants, posé sur ses cheveux partagés à la mode des vierges de Bénarès, et, sur sa dou-pattah couturée de perles, brodée et rebrodée de saphirs et d'opales, une sorte de cuirasse orfévrée lui étreint la taille, croisant ses mailles enflammées, crachant des étincelles à chacun de ses mouvements. Sur ses bras, ses épaules, ses chevilles courent les gemmes comme des scarabées fulgurants ; elle attire et retient les regards, car nulle autre n'est aussi belle !

Les Bhaï-Tchokri, souriantes, s'activent autour du char de l'épousée; elles ne sont guère vêtues que de minéraux lucides, avec une fibule d'émail entre les seins et une ceinture serrant le haut des cuisses, s'agrafant dans le milieu sous des battants de péridots et de chrysobérils qui ondulent et s'entrechoquent avec un bruit cristallin. Leur ventre s'arrondit, gironné d'or, estompé de mauve vers les aines, et elles se trémoussent dans leurs danses les plus lascives. Quelques-unes ont des vinâs, des tals et des flûtes de macabou qui accompagnent leurs voix aiguës, contrastant avec les chants profonds et comme déchirés des Hedjeras au sexe mutilé.

Mais Assilinia a tressailli. Au premier rang des spectateurs, la contemplant d'un regard ardent, Mimiose est debout. Il porte ses deux doigts écartés à la hauteur de son front, et elle incline faiblement la tête. Elle a compris que l'aimé se trouvera sur les ghâts vers la deuxième heure de la nuit, et elle répond au signal convenu avec un grand frisson qui la secoue de la nuque aux talons.

Orpha, qui suit sur un éléphant, chamarré d'une telle profusion de gemmes qu'il semble

un soleil en marche, n'a rien vu, ou, du moins, ses traits sont restés impassibles, ses yeux n'ont pas cessé de contempler une Bhaï-Tchokri qui danse à reculons devant son éléphant. C'est Yaminah, la favorite du prince, une Natis onduleuse dont les prunelles de feu brûlent plus que le fruit de l'astera cantha, et qui sait tous les jeux d'amour.

Yaminah, par d'érudites hystéries, a su réveiller les désirs somnolents du prince, et il l'aime autant qu'il peut aimer. Elle connaît les aphrodisiaques qui stimulent les convoitises endormies, elle use de tous les *apadravyas* qu'enseigne le *Kama-Shastra* et nul encore ne lui a résisté.

Les Bhaï-Tchokri entourent la favorite, l'encouragent dans ses torsions de hanches et de croupe. Ne remplacera-t-elle point, durant cette nuit de noces, Assilinia enfermée avec l'Empereur? Ne faut-il pas qu'elle soit à la hauteur de sa mission?...

Et Yaminah continue la danse lubrique qu'applaudissent les spectateurs du haut des terrasses. Les seins ondulent et relèvent leur pistil rose comme des plantes altérées de soleil. Ses bracelets, ses ceintures, ses plaques lancent des lueurs plus vives sous les secousses du

ventre et les frissons des cuisses. Une longue pendeloque, d'où ruisselle une cascade de perles, bat entre ses genoux. Elle est bien la grande corolle vénérienne qui réveille les sens en léthargie de l'homme, la fleur vivante roulée dans les baumes, fumée dans les encens et dans les myrrhes!...

Tandis que la Rana, ivre de son amour retrouvé, souriait à Mimiose, Orpha, les paupières mi-closes, regardait Yaminah qui lui promettait une nuitée heureuse loin de la couche nuptiale.

Il se disait qu'une femme en vaut une autre, mais que la plus instruite est encore la meilleure. Pourtant, son regard, sous la grille des cils, coulait parfois vers l'épouse légitime, et un ironique sourire retroussait ses lèvres.

II

LA TOILETTE DE L'ÉPOUSÉE

De retour au palais, après le repas des rajahs, arrosé du vin de lotus tiqueté d'or et de pierreries, Assilinia, sur un signe de l'époux, a quitté furtivement la salle du festin. Eloignant ses femmes, surprises, elle n'a accepté que les soins d'Hallabab pour la préparer au voluptueux sacrifice. Accompagnée de son amie, elle s'est rendue dans la retraite somptueuse qui fait suite à sa chambre, et où un bassin d'argent, muni de jets d'eau ascendants et horizontaux, s'étale pour les soins de sa beauté. Sur les côtés de la vasque douze têtes de dragons et de chimères, languées de rubis avec des yeux d'aigues-

marines, délivrent des eaux de miel, de lait d'amande et de roses, des essences de takéoka, de jasmin et de tubéreuse.

Assilinia, nue, devant une immense glace qui tient tout le fond de la salle, examine son corps charmant, épanoui comme une rose-thé sous les premiers rayons du jour. La face recueillie, solennelle, presque auguste, elle ne songe pas aux charmes délirants que lui révèle cette lente inspection, ni aux actives dépravations que l'on semble exiger d'elle. Elle se dit qu'il faut être belle pour vaincre, semblable à la déité symbolique de l'indestructible Luxure, à la Bête monstrueuse, indifférente, qui tue pour tuer, parce que telle est sa mission, et qu'elle n'en connaît point d'autre. Elle est la puissance fatidique, la force suprême qui triomphe inconsciemment par le bien comme par le mal, par la splendeur de l'amour divin ou les attirantes abjections de la débauche.

Ses paupières devinrent lourdes de larmes, et Hallabab, à genoux devant elle, procéda aux soins intimes de sa beauté. Puis, elle lui mit un baiser sur les seins, et chercha, parmi les pots et les flacons, ceux des onguents, des pâtes, des collyres qui pouvaient lui être utiles. Elle

comptait faire de son amie une Rana chimérique, et se farder à son image, afin que la ressemblance fût parfaite et que l'Empereur ne pût les distinguer l'une de l'autre.

Elle étendit du schnouda sur ses joues, fit usage des pâtes de serkis, des émulsines au lys de Kachemyr et au musc, des encres de Chine, de l'or japonais, et, au moyen de petits instruments en ivoire, nacre et argent, de strigiles, d'estompes et de crêpons, métamorphosa Assilinia en princesse de volupté.

— A mon tour, dit-elle, il faut que je sois pareille à toi.

La Rana, consultant la haute glace qui lui renvoyait son image, rendit alors à Hallabab les soins qu'elle en avait reçus, rosissant le coin des yeux, les narines, les oreilles, les lèvres et les seins, estompant les paupières, dessinant la bouche en cœur de pourpre, arrangeant les cheveux en bouclettes légères sur les tempes.

Deux écharpes semblables, somptueuses et diaphanes, voilèrent leurs flancs arrondis, un diadème en forme de tour, ruisselant de perles sur les tempes, orna leur front, et des fleurs pareilles tombèrent de leurs épaules en grappes parfumées jusqu'aux genoux.

Ainsi parées, elles se ressemblaient comme deux sœurs, et, se prenant par la main, elles se regardèrent en souriant dans la glace.

— Tu es belle, Assilinia !

— Tu es belle, Hallabab !

Et, comme une coquette embrassant son reflet, la Rana mit ses lèvres aux lèvres de la petite amie, lui insufflant son désir de vengeance.

— Alors, tu l'as vu pendant le défilé?

— Oui, il m'attendra ce soir à l'endroit convenu.

— Du courage, Assilinia ! Tout réussira au gré de nos désirs.

Mais la jeune femme soupirait.

— Orpha m'a quittée avec un mauvais regard. Penses-tu qu'il ne se doute de rien?...

— De quoi pourrait-il se douter?... Nous n'avons confié notre secret à personne.

— Oui, ce cher époux me croit en ce moment dans les bras du Maître. Il fait des vœux pour que je grise le monarque pervers de mes plus savantes caresses, et il n'a pas d'autre ambition que celle de me voir partager le plus longtemps possible la couche impériale! Est-ce que son avenir ne dépend pas de mes complaisances?...

— Tu le calomnies, peut-être. Il obéit à un ordre, et rien de plus.

— Quoi qu'il en soit, je ne suis pas sans crainte ; s'il avait vu Mimiose!

— Il le connaît à peine, et les danses de Yaminah absorbaient son attention, m'as-tu dit?... Ah! que cette pensée me chagrine!... Mais l'Hedjeras m'a affirmé qu'il m'aimerait un jour... Penses-tu qu'il m'aimera?...

Assilinia hocha la tête.

— Je le souhaite, puisque cet amour te tient tant au cœur...

Mais un coup discret, frappé à la cloison, avertit les amies qu'on les attendait, et deux eunuques soulevèrent la draperie qui voilait l'entrée de la salle.

— N'oublies-tu rien?... chuchota Assilinia à l'oreille d'Hallabab.

— Non, rien ; j'ai la poudre mystérieuse que m'a donnée l'Hedjeras... Du courage!

III

LES BAISERS DE L'EMPEREUR

Dans la chambre d'Assilinia tout était prêt pour recevoir l'auguste visiteur. La jeune femme se jeta sur la couche jonchée de jasmins et de roses, tandis qu'Hallabab se glissait derrière un rideau.

Autour du lit, sur des trépieds d'or, des parfums brûlaient, dégorgeant des nuées de vapeurs; partout des fleurs aux corolles jaunes et blanches sortaient des vases précieux, couraient en guirlandes le long des colonnes et de la voûte, recouvraient le sol, s'écroulaient des panneaux aux fines mosaïques et des corniches découpées, filigranées d'or. La lune, par l'ouverture ovale

du plafond, dansait, folâtre et bleuâtre, sur toutes ces fleurs qui semblaient parer une couche funéraire.

Assilinia contemplait en elle le calice rouge de sa passion, qui, malgré tout, s'ouvrait victorieusement, et elle puisait dans cet amour la force de la lutte et la volonté du triomphe.

Les eunuques, tout de suite, s'étaient éclipsés, et le pas inégal du Mogol résonnait au loin sur les dalles.

— Le voici ! souffla Hallabab ; quand tu jugeras le moment venu, tu soulèveras le rideau, et je prendrai ta place. As-tu le vin d'oubli ?...

— Il est sur l'escabeau d'ivoire. Songe aux caresses qui endorment pour toujours !

— J'y songe, et mon cœur bat comme s'il voulait jaillir de ma poitrine. Ne l'entends-tu pas ?...

— Non, je n'entends que Shah-Djahân qui marche vers la mort.

Un écartement violent de draperies, et l'Empereur parut dans son khélat d'or ruisselant de gemmes.

Sa figure glacée n'avait de vivant que les yeux, qui phosphoraient comme ceux des félins, et couvaient passionnément le corps allongé de la Rana.

Il s'avança vers la couche, en présentant le bout de son sceptre d'émeraude aux lèvres de la jeune femme pour le baiser de soumission. Elle se leva, porta les mains à son front et se prosterna devant le Maître.

Dans l'odeur perverse des parfums, dans l'atmosphère surchauffée de cette salle, les sens stimulés du monarque ardaient de nouveau. Il prit le poignet d'Assilinia et l'attira à lui. Complaisante, elle se laissa faire, docile aux leçons des Natis et des Bhaï-Tchokri, qui conseillent d'abord la plus entière obéissance aux caprices de l'homme que l'on veut vaincre.

Elle rejeta donc l'écharpe qui couvrait ses seins, et éloigna un peu les cires roses qui brûlaient près du lit, comme dans un mouvement de pudeur.

Lui, d'une main crochue d'avare, palpait ce trésor de jeunesse et d'amour, en détaillait avec délire toutes les perfections.

Il reconnaissait les bras plus doux que les tiges du manguier en fleurs, les seins délicats et fermes comme les fruits du vilva dont les boutons lui chatouillaient les paumes. Il se plut à les voir se dresser en émoi, durs comme les coupes d'or renversées du temple de Kutbu'l.

Il compara ses reins bien cambrés à la courbe agile du daboia, qui se dresse contre la poitrine des charmeurs. Il essaima des roses sur son jadgana, aussi pur et merveilleusement arrondi que le lotus sortant du Gange, à l'ombre des herbes sacrées, et sur ses cuisses plus douces et harmonieuses que les branches polies des jeunes bananiers.

Assilinia se prêtait à ces jeux, les paupières closes, la pensée lointaine, se remémorant d'autres caresses, et tâchant de s'illusionner sur l'amant présent.

Ses lèvres s'entr'ouvraient dans l'attente d'amour comme les baies du bimba, et ses dents, plus blanches que le jasmin d'Arabie, luisaient dans la demi-clarté des cires.

L'Empereur s'attardait à la préface savoureuse du poème érotique, sachant qu'il ne relirait pas deux fois les mêmes chapitres, et qu'il ne fallait pas gaspiller les heures de joie que Mohammed nous donne !

Lorsque ses lèvres fiévreuses s'égaraient trop, la Rana le repoussait doucement, mais il revenait obstinément, acharné dans sa volonté de la connaître toute.

Enfin, se sentant trop énervée, elle se leva,

déclarant qu'elle connaissait bien les trente-deux modes musicaux de *Radha*, et qu'elle allait chanter en s'accompagnant sur la vina.

Mais l'Empereur la reprit contre lui :

— Tu chanteras plus tard, quand nous serons las tous les deux, et je m'endormirai sous les accents profonds de l'amante de Krishna. Fais-moi connaître ta science amoureuse. Vous autres, les petites servantes de Brahma, devez savoir tous les secrets d'amour ignorés de nos femmes ?... Vous êtes plus compliquées et plus perverses, n'étant élevées que pour le plaisir des dieux et des hommes !

— Oui, dit Assilinia, notre religion est une religion de volupté, et les Ganika sont vénérées de tous. Nous allons, le visage découvert, pour que rien ne se perde de notre beauté, et notre corps sert d'autel à Kama.

— Parées et parfumées vous attendez, souriantes, et toujours prêtes à célébrer le doux sacrifice en l'honneur de Smara avec tous ceux qui vous en prient ?...

— Jadis, cela était ainsi. Dans les provinces de Bombay et du Bengale les dévotes de Krishna, en imitation des jeux du dieu avec les gopies, s'exaltaient en commun jusqu'au

paroxysme frénétique, et s'enlaçaient pendant des nuits, mais, à présent, les Natis seules servent au plaisir de tous.

— Sois pour moi une Natis ardente jusqu'à la démence !... Connais-tu tous les baisers ?...

— Certes, dit la Rana, les courtisanes m'ont instruite dans l'art de charmer les hommes. Je sais les baisers qui bercent, ceux qui enflamment, ceux qui affolent et ceux qui tuent !

— Je ne veux connaître que les deux premiers. Fais-moi, petite Rana, les baisers qui consolent et qui grisent. Il faut observer les règles de la Shastra tant que la passion est modérée ; mais la roue de Kama a tourné pour nous, et tu t'inspireras de tes propres désirs.

Assilinia feignit un grand trouble.

— Je n'ose me dévoiler ainsi devant le Maître, et je frissonne de pudeur alarmée.

— Quoi, pour quelques baisers ?...

— Ta majesté m'impressionne. Tu es si puissant et je suis si obscure auprès de toi !

— Tu es la fille du Rajah...

Au souvenir de son père, tué par Shah-Djahân, une bouffée de colère monta à la face de la jeune femme. L'espèce d'alanguissement

que les caresses de l'Empereur avaient amené en elle, se dissipa rapidement.

Elle tourna ses regards vers la coupe d'or qui contenait le vin d'oubli, et la montra au Maître.

— Bois, dit-elle, et je boirai après toi pour bien me pénétrer de ton amour.

— Soit, buvons pour que nos étreintes soient durables et profondes.

Il vida à demi la coupe, et la présenta à la Rana qui fit semblant d'y tremper ses lèvres.

— Bois encore, dit-elle; après toi, le vin est meilleur. Vois, j'ai déjà effacé la trace de ta bouche.

L'Empereur vida une seconde fois la coupe, et ses yeux troubles se fermèrent.

— Viens, murmura-t-il, viens tout près de moi !

Assilinia souleva le rideau, et Hallabab, frémissante, se glissa dans les bras du Mogol.

Tandis que la jeune fille, par les terribles caresses que lui avait enseignées Hadj-Hidi, commençait l'œuvre mortelle, en recommandant son âme à Dourga et à Siva, son amie, enveloppée dans des voiles sombres, se glissait furtivement hors de la chambre.

Les eunuques dormaient devant la porte, et les femmes, étendues sur les divans bas, ne firent pas attention à la Rana qu'elles prirent pour une des leurs en tourment d'amour. Ne savaient-elles pas que la nouvelle favorite était auprès de Shah-Djahân ? La pensée d'une fuite leur eût paru insensée, alors que tant d'autres eussent été fières de la conquête impériale.

Orpha, seul, qui n'avait point voulu des habituelles caresses de Yaminah, veillait près de la chambre voluptueuse, où Hallabab, parmi les lotus et les roses, accomplissait l'œuvre sinistre...

IV

LES BORDS DE LA JUMNA

Au frôlement léger des pieds de la Rana le prince sortit de sa cachette, appela les souars, et suivit, de loin, la fugitive, sachant qu'il la rejoindrait quand il voudrait, car elle n'était pas habituée à la marche, et les longs voiles qui l'enveloppaient, s'enroulant à ses jambes, l'empêchaient d'avancer aussi vite qu'elle l'eût souhaité.

La jeune femme entendait les bruits imperceptibles de l'ombre grossir jusqu'à devenir une clameur formidable. Elle pensait qu'elle risquait sa vie en fuyant de nouveau, et, malgré l'assurance d'Hallabab, confiante dans

les conseils de l'Hedjeras, elle doutait de l'efficacité des subtiles caresses. L'Empereur pouvait se réveiller, lancer sur ses traces les redoutables Thugs qui, cette fois, l'étrangleraient avec son amant ! Elle sortit du palais, chaude encore de baisers, troublée, fiévreuse, sentant le mouvement persistant, intolérable des artères qui lui battaient les tempes à coups redoublés. Elle allait dans la nuit, d'un pas saccadé, tournant parfois la tête pour s'assurer qu'on ne la suivait pas... Est-ce que Shah-Djahân n'avait pas gémi ? Est-ce qu'elle n'avait pas perçu un cri de douleur aiguë, comme une corde de scitos qui se brise ?... Malgré elle, elle s'arrêtait un moment, prêtait l'oreille, dardait des regards angoissés dans les recoins où il lui semblait entendre des soupirs, voir s'agiter des formes menaçantes. Le cri d'un vautour qui agitait ses lourdes ailes résonnait à son tympan tendu et desséché comme le roulement du tonnerre, ébranlait encore son cerveau affaibli. Elle avait traversé la salle d'audience, la salle des ministres, la salle des paons, où les Bhaï-Tchokri lui avaient enseigné la danse voluptueuse qui devait réveiller les sens du monarque pour une nuitée d'amour. Elle tra-

versait maintenant la cour intérieure, et les émanations de la Jumna, qui coulait aux pieds des ghâts, frappaient son odorat, et l'enivraient comme les parfums morbides qui donnent la malaria. Elle chancelait, s'appuyait parfois au socle d'une idole, prise aux anciens temples, et mise là par ironie pour servir de perchoir aux perroquets merveilleux dont le plumage brillait autant que les fleurs des bagitcha.

Jamais la Rana n'avait éprouvé un trouble pareil, et jamais, pourtant, elle n'avait désiré aussi ardemment se venger et reconquérir sa liberté. Un frôlement, derrière elle, la fit se retourner avec un battement de cœur si violent qu'elle faillit crier, et elle vit les buissons se mouvoir et grandir. Elle commençait à éprouver des hallucinations étranges : des enlacements de femmes et d'hommes s'affirmaient tout autour d'elle, le jardin entrait en rut, et les corps frémissants étaient si nombreux qu'elle ne savait où poser le pied pour ne pas déranger une extase lascive.

Elle releva la tête : les étoiles se cherchaient en une course vertigineuse, se fondaient l'une dans l'autre, et la lune, pâmée, était chevauchée par un astre inconnu qui avait la forme de Ha-

noumam, dieu des singes, couronné des sept têtes de la naga !...

Elle avait tellement froid que ses dents s'entrechoquaient, et qu'elle s'imaginait être plongée dans un océan de glace. Pourtant, elle fit un effort, sortit du jardin en se laissant glisser le long des terrasses, comme le lui avait recommandé Hallabab. Les dholes se mirent à aboyer sur les bords du fleuve, et elle prit leurs hurlements pour le mugissement des vagues et les bruits de la tempête. Son sang bouillonnait dans ses veines, et, pourtant, ses entrailles étaient glacées comme si la mort les eût déjà paralysées.

Un miaulement très doux l'avertit que Ramô était proche ; inconsciemment elle se dirigea vers les ghâts où Mimiose attendait depuis plus de deux heures, couché sur une marche. Elle se hâtait sans avancer ; il lui semblait que son corps était séparé en deux, et que ses pieds ne tenaient plus à ses jambes. Elle descendit cependant les degrés humides qui menaient à la Jumna, et deux bras soudain se nouèrent à ses épaules.

— Assilinia !

— Mimiose !

— Je croyais que je ne te reverrais jamais! Ah ! que j'ai souffert !

— Mon aimé! Mon amant! Si tu savais ce que j'ai fait ?...

— Qu'as-tu fait, mon amour ?...

— L'Empereur...

Mais elle s'arrêta. Une ombre grandissait dans le haut des ghâts, paraissait atteindre le ciel. Elle leva un bras.

— Ne vois-tu rien ?...

Il sonda les ténèbres de son regard perçant.

— Non, rien.

Ramô ronronnait tendrement, comme une chatte cajoleuse, appuyait sa tête ardente contre le flanc de la jeune femme, mendiait une caresse.

— Ah! je vois des ennemis partout! Tous ces événements m'ont affolée !

— Repose-toi un moment sur mon cœur, puis nous fuirons par les quartiers bas de la ville, car le fleuve n'est pas sûr. C'est là qu'on nous cherchera d'abord !

Mais Assilinia voulut partir, tout de suite, et Mimiose, passant un bras autour de sa taille, l'entraîna vers les ruelles fumeuses où les

prostituées, assises derrière une lampe d'argile, appelaient les passants d'une voix nostalgique.

La Rana marchait avec peine. Les lourds colliers qu'elle avait mis l'écrasaient ; elle se figurait que les cabochons de pierreries entraient dans sa chair, et que ses épaules se dénudaient jusqu'à l'os.

— Quel est ton dessein ? demanda-t-elle. As-tu des chevaux pour gagner la campagne ?

— Non, ce moyen est dangereux. J'ai réfléchi longuement ; le mieux, je pense, est de nous cacher ici jusqu'à demain ; ensuite, nous aviserons. En agissant autrement, nous attirerions l'attention, et c'est encore dans les villes qu'on se dissimule le mieux. D'ailleurs, tu es trop faible pour supporter les fatigues d'un long voyage.

— Je ferai ce que tu voudras.

— J'ai bien des projets, mon amour. Tu les sauras plus tard.

Des femmes nues, debout entre des écriteaux, offraient leur lit et leurs baisers pour un salaire minime, tandis que, derrière les portières demicloses, l'on entrevoyait les ébats des couples. Des fillettes aux lèvres rouges, aux paupières

teintes de sourma, paraissaient aux bras d'un *mahadjins* ou d'un *sahokar* qu'une fantaisie perverse avait mené là. Mais beaucoup préféraient les gitons dodus et frisés qui tenaient commerce dans un autre quartier. Des gens couraient dans les rues, s'attouchaient dans les bains en plein air, le long du fleuve ; cependant ce spectacle ne révoltait pas Assilinia habituée aux libres amours des religions de volupté.

Mimiose cherchait une maison qu'il savait hospitalière, et qu'on devait lui céder pour un prix fait d'avance. Il s'avançait avec précaution, soutenant toujours Assilinia dont les voiles sombres n'éveillaient pas l'attention.

Les cascatelles des scithos et des flûtes de macabou s'évadaient des constructions légères, souvent parées de fleurs et de festons de papier doré. Des rires de femmes crépitaient plus haut que les soupirs des instruments, et, dans la baie lumineuse des portes, s'agitaient des croupes et des seins qui luisaient comme sous un frottis d'or. Des jeunes filles aux membres fins, chargés de plaques et de colliers, se couchaient sur les lits bas, et un emmêlement se faisait aussitôt : corps de fem-

mes s'étreignant dans les fleurs et les parfums pour la plus grande joie des assistants que ces jeux incitaient à de nouveaux plaisirs. Les hommes embrassaient les chairs polies des servantes de Smara, qui émergeaient de tous les angles, se remplaçant sur les divans bas, aux sons des tchiloumtchi et des doles secoués frénétiquement.

Dans les rues, habitées par les musulmans, les maisons restaient closes. Sur le pas des portes, parfois, se montraient des eunuques coiffés de mitres jaunes qui s'interrogeaient d'une voix enfantine, échangeaient des provisions de bétel et de noix d'arec.

V

MAISON EN FLEURS

Assilinia et Mimiose marchaient toujours, se dissimulant le long des murailles.

— Ne sommes-nous point encore arrivés? interrogeait la jeune femme qui se sentait défaillir de plus en plus sur l'épaule de l'aimé.

— Bientôt, mon amour, nous trouverons un refuge. Je l'ai choisi le plus loin possible du palais, et nul ne nous découvrira dans ce quartier perdu.

Pour l'encourager, il la pressait contre lui, la baisait aux lèvres longuement, passionnément. Alors, malgré sa lassitude, un sang plus vif bouillonnait dans ses veines, une impression

divine d'espoirs, de reconnaissance, d'ignorées poésies chassait les regrets et les craintes. Une âme nouvelle se dégageait d'elle-même et spiritualisait ses sensations, comme si une autre humanité eût pris possession de sa personne.

Une hésitation la prenait à tout dire à Mimiose. Elle remettait à plus tard sa confession pénible.

Un vent plus âpre se levait, balayant la lune qui rougeoyait sous le scintillement des étoiles. Des bandes de promeneurs les bousculaient, des rapprochements de sexes s'accomplissaient toujours dans les pièces hautes, ouvertes aux chercheurs d'oubli. Au fond des trous de lumière brutale se mouvaient des danseuses et des danseurs nus ; des impudicités éclosaient à chaque pas devant les idoles chargées de roses et de toulsi, les linga de bois dressés dans les angles. Et, c'étaient, encore, des corps embrassés, mêlés comme au hasard, parmi les parfums chauds et les coupes vides.

La Rana n'écoutait rien, à demi-pâmée dans cette orgie de chair, étalée partout, qui secouait son organisme, la faisait se serrer plus étroitement contre la poitrine de son amant.

Ils étaient arrivés devant une construction

basse, peinte en rose, et si chargée de plantes grimpantes qu'elle semblait un bagitcha embaumé faisant suite à quelque demeure plus fastueuse.

— C'est ici, dit Mimiose. Comment trouves-tu le nid?...

Elle lui tendit ses lèvres, silencieusement, et ils entrèrent dans une chambre, ornée de quelques peintures lascives, où tout avait été préparé pour les recevoir. Un lit bas s'étalait dans un angle, des nattes recouvertes de sable d'or ouataient le sol, et des lampes de corne jetaient de mystérieuses lueurs sur toutes choses.

— O cher délice! soupira-t-elle, en se jetant dans les bras de Mimiose.

Il riait et pleurait, ne trouvant pas assez de baisers pour lui prouver son bonheur de l'avoir à lui, après tant de tristesses et de misères. Quand ils furent las de caresses, données et reçues, qu'ils eurent assouvi leur fringale d'amour, il voulut savoir comment elle avait quitté le palais et endormi la surveillance jalouse du Mogol? Elle raconta la ruse employée par Hallabab, et parla en frémissant de l'acte criminel qu'avait conseillé l'Hedjeras.

— Demain, sans doute, nous apprendrons la mort de Shah-Djahân, tué par l'excès même de ses passions perverses.

— Demain...

Les sourcils de Mimiose s'étaient contractés.

— N'es-tu point satisfait? demanda-t-elle, anxieuse.

Après un silence il exposa ses projets.

— J'aurais préféré vaincre le tyran par d'autres armes. Moradbax, le fils de Shah-Djahân, s'avance vers Delhi avec Aureng-Zeb, son frère, pour s'emparer du pouvoir. En m'engageant dans l'armée ennemie je combattais loyalement et sûrement, car les deux frères disposent de forces considérables et l'Empereur était sans méfiance, ne pouvant croire à la trahison de ses fils. Le défilé de Manddo, environné de forêts et de montagnes, s'est déjà accompli sans difficultés, grâce à mes conseils, et, ici, on ne songe qu'à fortifier la capitale tout en laissant libres les postes qui pourraient empêcher l'armée d'approcher.

— Comment Moradbax, qui a le cœur droit, a-t-il pu approuver les desseins d'Aureng-Zeb?...

— On lui avait annoncé la mort de son père, et son ambition étouffait ses remords. Un ha-

sard fait que cette mort est véritable. L'ennemi triomphera sans combattre.

— Il ne faut pas le regretter, mon aimé, ainsi nous ne nous quitterons plus, et nous goûterons en paix le bonheur qui nous est dû !...

. . . .

Cependant, Orpha avait suivi le couple fugitif et découvert le nid d'amour caché sous les fleurs. Les minces cloisons du logis laissaient passer les paroles des amants, et le prince, après avoir écouté le dangereux entretien qui l'initiait au crime d'Hallabab et aux projets d'Aureng-Zeb, s'éloigna vivement dans la direction du palais en recommandant aux souars de faire bonne garde.

Le jour paraissait, et les marchands, profitant de la fraîcheur, dressaient leur étalage le long des rues étroites où s'ouvraient tout à l'heure les maisons de volupté. Les uns suspendaient aux clous de l'intérieur des *khélat* encore frais, des dou-pattah tissés d'or, couleur de banane, de safran, de toulsi ou de maïda ; des langouti, frangés de perles, agrémentés de grelots de cristal ou de broderies légères en fils de soie. Des boutiques offraient des bijoux barbares de cuivre et d'argent, cabochés de corail et de tur-

quoise, des amulettes d'ivoire, des yoni-linga, des armes précieuses. D'autres se présentaient, embuées de relents bizarres, avec des sachets contenant de la salamandre séchée, de l'aconit, des scarabées confits au vinaigre pour les douleurs de tête, des serpents cobra, engourdis dans des filets, de la mandragore et des cantharides, qu'emportaient des femmes aux paupières fumeuses, aux désirs toujours tendus vers l'amour ou le meurtre.

Mais il quitta ce quartier de prostitution pour la somptuosité des places, montrant les temples rouges et les érections de palais de marbre et d'or.

Il courait, sans rien voir autour de lui, uniquement possédé par cette pensée qu'il allait peut-être sauver l'Empereur, et que ce service lui assurerait les destinées les plus hautes.

Bousculant sur son passage les gardes, les eunuques et les femmes, il se dirigea vers la chambre d'Assilinia, écarta les draperies de pourpre qui en voilaient l'entrée, et demeura immobile, les regards dirigés vers la couche où gisait Shah-Djahân...

VI

LE MEURTRE D'HALLABAB

L'Empereur était étendu sur le lit jonché de fleurs, dans l'attitude d'un homme qui dort, et l'on aurait pu s'y tromper, s'il n'avait été baigné dans le sang. Il avait le sein percé d'un coup de poignard et l'arme meurtrière était encore dans la plaie. A l'autre bout de la pièce, agenouillée dans l'ombre, Hallabab pleurait éperdument.

Orpha avait déjà ordonné aux eunuques de ramener les médecins du palais. A moitié endormis, ils arrivaient, se hâtaient auprès de Shah-Djahân, le palpaient, le retournaient,

constataient qu'il sortait d'une syncope profonde, mais qu'il respirait encore.

Des soins déjà tardifs, mais empressés, lui furent rendus avec tant de succès qu'on parvint à réveiller en lui le sentiment de la vie.

Le prince, rassuré, au moins présentement, sur le sort de l'Empereur, s'était emparé d'Hallabab qui continuait à sangloter tout bas, sans chercher à fuir.

— Pourquoi as-tu voulu tuer le Maître ? demanda-t-il, lorsque la jeune fille put parler.

Elle avait reconnu celui qu'elle aimait de toutes ses forces et qui, sans le savoir, avait armé son bras ; car, peut-être, n'eût-elle point accepté le rôle odieux dont on l'avait chargée, si l'espoir de rompre le mariage d'Assilinia et du prince ne l'eût soutenue.

Elle tomba sur ses genoux, leva les mains avec angoisse, cherchant à saisir le langoutis du prince. Mais il la repoussa.

— Pardonne-moi, soupira-t-elle, je t'aime !

Il eut un ricanement de dédain.

— Tu m'aimes ? et tu as cru me prouver ce bel amour en accomplissant le plus grand de tous les crimes !...

— J'étais jalouse de la Rana que tu venais

d'épouser ! J'ai favorisé sa fuite pour me rapprocher de toi.

— Et tu as poignardé l'Empereur ?...

Elle frémit de la tête aux pieds, pleura plus fort. Ce n'est point ainsi qu'elle avait promis de faire périr Shah-Djahân. La vieille Hedjeras lui avait enseigné un moyen meilleur, mais toutes ses pudeurs de vierge s'étaient éveillées à la fois, et, dans le dégoût de l'acte qu'elle allait accomplir, elle avait tiré l'arme que le Mogol portait à sa ceinture, et elle avait frappé, dans un paroxysme de révolte et de haine.

— Pardonne-moi, répéta-t-elle, si tu savais quelle tendresse j'ai pour toi !

Elle se cramponnait à ses genoux, portait passionnément à ses lèvres le bout de ses vêtements.

Avec rage il s'éloigna de quelques pas. Et, comme elle se traînait près de lui, il la repoussa du pied, appela deux eunuques, et leur ordonna de l'enfermer dans un des cachots du palais, en attendant que l'Empereur eût décidé de son sort.

. . . .

Quelques jours se passèrent dans des alternatives de crainte et d'espérance qui réveillè-

rent la sympathie publique pour le vieux monarque que tant d'excès avaient affaibli.

Orpha, dès qu'il jugea le Maître en état de l'écouter et de le comprendre, lui fit part du secret qu'il avait surpris dans la petite maison du quartier bas, où s'étaient réfugiés Assilinia et Mimiose.

— Vos deux fils, Moradbax et Aureng-Zeb, se préparent à vous attaquer dans votre propre empire pour vous arracher le pouvoir; il est temps de prendre les mesures nécessaires à la résistance, conclut-il, après le récit détaillé de ce qui s'était passé.

Ainsi que l'ambitieux l'avait espéré, l'Empereur fut reconnaissant du service rendu.

— Je n'ai plus désormais qu'un fils, et ce fils c'est vous, lui dit-il, lorsque les médecins l'eurent assuré d'un prompt rétablissement. Mes enfants veulent me chasser de mon propre domaine. Je leur retire mon affection et mon estime pour vous en gratifier. Allez, Orpha, allez combattre pour la bonne cause. Je vous donne le commandement de mon armée, et j'ai confiance en votre valeur. Si Mohammed est sensible à mes prières, il fera retomber sur les rebelles les malédictions de leur père!

Le prince, portant ses mains à son front, puis à sa poitrine, en signe de soumission et de reconnaissance, assura Shah-Djahân de son profond dévouement, et déclara qu'il saurait se rendre digne de la haute mission qui lui était confiée.

VII

NUITÉE D'AMOUR

Cependant, Assilinia et Mimiose, pressés l'un contre l'autre dans la petite maison des quartiers bas, se faisaient, après la fatigue des premières ivresses, le récit de leurs luttes et de leur misère. Mais cet entretien était fréquemment interrompu par des baisers nouveaux plus tendres et plus profonds.

— Ah! qu'il est doux, mon Mimiose, murmurait l'amante, quand le son des cloches expire dans les tours de Kutbu'l de partager avec toi la couche longtemps solitaire où je t'appelais si ardemment!

— Tu es à moi, mon adorée, et les génies

maléfiques de l'onde et du feu qui séparaient de ton voluptueux sommeil le sommeil de ton amant, ne se dresseront plus entre nous. Mais tu dors, Lotus de flamme, et te voilà sans force contre mon cœur comme la fleur que la tempête a battue sur le bord du fleuve. Repose donc sur mon sein, et que je sente la tiédeur de ta chair me pénétrer ineffablement pour affoler mes sens!... Les phalènes du rêve, tandis que je regarderai tes beaux yeux se fermer, descendront en bourdonnant. Elles frapperont de leurs ailes pelucheuses ton front plus poli que le bouclier de Smara, et la poussière translucide de leur vol se mêlera à la vapeur bleue des parfums.

Les déesses de la nuit baisent leur scithos d'ivoire, interrogent les cordes sonores qui répondent aux battements de leur cœur toujours embrasé, puis s'arrêtent sur un accord d'éperdue tendresse qui prolonge leur spasme divin.

Après l'anéantissement du plaisir, elles se regardent, se penchent, se consultent, s'étreignent encore, confondant leurs cheveux de lumière, et leurs lèvres rouges se joignent dans l'extase d'une fantaisie nouvelle, car le

désir naît du désir et les génies de l'air s'aiment comme les abeilles butinent !... Laisse-moi, car je t'ai pleurée longtemps, laisse-moi oublier les larmes qui brûlent encore mes paupières dans la fantasmagorie de ces songes charmants!... Tu vois bien que les fantômes d'amour nous effleurent de leur vol pressé, mobile, inconstant qui monte comme la vague apportée par le flux, et descend comme elle, en roulant sur son onde fugitive toutes les couleurs de l'écharpe de Dourga, alors que la mer, à la fin des tempêtes, vient briser en expirant le dernier point de son cercle immense contre la proue du vaisseau !...

Ainsi parlait Mimiose, en berçant son amante, et c'était comme une sereine mélodie qu'accompagnait le ronronnement de Ramô, blottie contre la couche, ainsi qu'une chatte frileuse. La panthère fermait ses yeux d'émeraude, allongeait ses pattes puissantes, dont le velours amoureux cachait les griffes, et elle semblait aussi une bête de rêve et de volupté.

— As-tu vu, reprenait le Gourkas, le long des murs de Chahdjahanabad, lorsqu'ils sont frappés par l'aurore vermeille qui régénère le

monde, une longue suite d'hommes sombres, décharnés, aux paupières meurtries, aux dents grinçantes de rage et de faim, aux regards rouges et stupides?... Les uns sont accroupis comme des brutes, les autres restent debout, appuyés contre les piliers, et fléchissent à demi sous le poids de leur corps exténué?... Les as-tu vus, la bouche entr'ouverte pour aspirer encore une fois l'air des bagitcha embaumés?... Ainsi j'étais devant le palais où je te savais captive, et, pour un de tes sourires, j'aurais donné mon sang!

Assilinia ne répondait que par des baisers aux paroles ardentes de son amant. Pourtant, à un moment, elle se dressa frémissante.

— N'entends-tu pas?...

Ramô, tout le poil hérissé, avait rugi sourdement.

— Je n'entends rien, déclara Mimiose, après quelques minutes de silence.

— Il m'avait semblé que des hommes chuchotaient autour de la maison. N'aurions-nous point été suivis?...

— Suivis? Et par qui?... Tout dormait au palais, lorsque tu as quitté le Mogol?...

— Du moins, je ne pense pas avoir éveillé l'attention des gardes et des eunuques, mais nous avons un ennemi plus redoutable.

— Orpha?...

— Orpha, mon époux, aujourd'hui, qui peut m'avoir guettée dans l'ombre.

Tous deux restèrent silencieux pendant quelques moments, cherchant à saisir les bruits du dehors. Mais Assilinia se mit à rire elle-même de ses craintes.

— Je suis folle de m'épouvanter ainsi! Reprends-moi sur ton cœur, cher amant, et mets entre tes lèvres la noix de bétel pour que je la prenne ainsi, bouche contre bouche. Puisque nous ne pouvons nous marier selon les lois sacrées, le *Pourohita* (brahmane) me dégagera de mes vœux criminels et fera, pour que notre union soit éternelle, le Homan ou sacrifice au feu. Ensuite, nous serons l'un à l'autre pour la vie, et nous ne craindrons plus rien des pitris maléfiques!

Mimiose serra plus fort contre sa poitrine le corps charmant de sa maîtresse.

— Oh! dit-il, je suis auprès de toi et je te défendrai jusqu'à la mort! Nul n'oserait t'arracher de mes bras!

— J'ai peur des ténèbres ! N'est-ce pas pour moi que Shah-Djahân est mort ?

— Tu t'es vengée et tu as accompli la mission divine. Que tes lèvres pressent mes lèvres, ma bien-aimée, et que le nectar de ta bouche descende en moi comme un flot de miel !

— Ranime, dit-elle, ces flambeaux qui pâlissent. Les démons, tu le sais, craignent les vapeurs odorantes de la cire et de l'huile.

Il se leva pour obéir, mais Ramô lui barra le passage. Les yeux verts de la panthère avaient des lueurs brèves, ses babines se retroussaient sur ses crocs aigus.

— Paix ! fit-il, en passant sa main caresseuse sur la tête de la bête.

Elle ne se calma pas, gronda plus fort, tandis que des ondes rapides plissaient sa fourrure sombre.

Mimiose, malgré les pleurs d'Assilinia, alla regarder au dehors ; tout semblait calme. Des bruits de chansons et de baisers troublaient seuls le silence de la nuit.

Le jeune homme sema quelques fleurs dans une coupe de lait parfumé de saligram, et attisa le feu des brûle-parfums. Les flammes se courbaient autour du rebord circulaire du

réchaud, se penchaient, se rapprochaient, l'effleuraient de leurs lèvres d'or. Bientôt le lait fut chaud, et l'amant l'offrit à sa maîtresse, buvant ensuite où elle avait bu pour connaître ses pensées d'amour.

Les ivresses de la nuit avaient étourdi les sens de la Rana ; elle voyait, malgré elle, les fantômes de son imagination se poursuivre dans les recoins obscurs et danser dans la fumée des cires odorantes. Elle entendait d'étranges rumeurs, elle distinguait des voix, tour à tour graves et menaçantes, injurieuses ou ironiques. Et, comme en un suprême refuge, elle se blottissait contre la poitrine tumultueuse de son ami, voulait de nouvelles caresses pour oublier jusqu'au souvenir de ses épouvantes.

VIII

LA MURAILLE VIVANTE

— Nous sommes trahis !

— Que dis-tu ?...

— La demeure est cernée !

Mimiose, aux premières lueurs du jour, avait vu briller les lances des soldats autour de la maison d'amour, et des hommes, couchés devant le seuil, en défendaient l'entrée.

Assilinia se leva, frémissante, rejeta sur ses épaules les boucles emmêlées qui lui couvraient le visage.

— Il faut fuir !

— Fuir?... Mais, par où ?

— La maison n'a-t-elle pas d'autre issue ?...

— Non, nous occupons l'unique pièce du logis... Si j'étais seul, je ne craindrais rien, mais, pour toi, chère Volupté, le moindre danger me semble redoutable !

— Je serai brave, mon aimé, aussi brave que toi !

— Alors, viens...

Il glissa un bras autour de sa taille et s'arma de son poignard pour écarter l'ennemi. Au premier pas qu'il tenta hors de la maison un souar se précipita devant lui.

— Vous ne passerez pas, dit-il, par ordre de l'Empereur !...

Mimiose se mit à rire.

— Ton Empereur doit être mort, à présent.

— Mort ?...

Tous les soldats s'étaient dressés, le visage consterné. Cependant, ils croisèrent leurs lances devant les amants, et celui qui avait déjà parlé et qui semblait le chef, leur ordonna de rentrer.

— Non, dit Mimiose, nous partirons, malgré vous !

— Malgré nous ?... Tu es seul avec cette femme qui ne saurait se défendre !... Ne tente

donc pas l'impossible et attends avec résignation les ordres du Maître.

— Je veux passer! cria le jeune homme qui leva son poignard sur le soldat. Vingt bras, aussitôt, s'abattirent sur lui; mais la panthère, prompte comme la foudre, bondit dans le groupe avec un rauquement formidable, et ses crocs puissants entrèrent dans la gorge du chef. Abandonnant le corps palpitant qui se convulsait dans les derniers efforts de l'agonie, Ramô, l'échine pliée, prit son élan pour abattre une proie nouvelle. Et, à tout moment, son long corps souple se rassemblait pour une attaque plus furieuse. Tout homme atteint était un homme mort.

Avec une adresse infinie elle sautait de gauche et de droite, se dérobant aux coups les plus imprévus. On ne voyait que l'arc de son dos se tendant et se relâchant avec une ardeur infatigable. Des lambeaux de chair pendaient à ses griffes, son mufle était rouge; rouge aussi son pelage royal, rouge la terre, rouges les murs, rouges les amants enlacés qui, peu à peu, dans cette pluie de sang, avançaient vers la délivrance.

Enfin, la route fut libre; avec un grand cri

de joie Mimiose et la Rana, pressés l'un contre l'autre, franchirent les corps convulsés des derniers combattants, et disparurent dans les lueurs indécises de l'aurore.

IX

EN AVANT !

Orpha, investi du commandement en chef de l'armée impériale, marchait à la rencontre des fils rebelles, et les joignait sur les bords de la rivière d'Ugen. Comme on était au temps de la *Grichma*, les eaux se trouvaient basses et faciles à traverser. Aureng-Zeb, qui conduisait l'avant-garde des troupes ennemies, se présenta le premier, et, le reste de son armée se faisant attendre, il se borna d'abord à empêcher les troupes d'Orpha de gagner l'autre rive. Les régiments des deux frères se rangèrent hors de leurs retranchements, mais ils ne se précipitèrent point à l'attaque, craignant de s'em-

bourber. La lourde cavalerie et la réserve formidable des éléphants ne purent s'y déployer, ce qui donna l'avantage aux légères bannières impériales.

Ce n'était plus dans le camp des deux frères la belle ardeur de la veille, cette force irrésistible qui poussait les rebelles, alors qu'ils s'imaginaient trouver le champ libre et fondre sur une proie sans défense. L'armée de Shah-Djahân combattait avec acharnement mais, selon la recommandation de l'Empereur, elle ne frappait pas les premiers coups, attendant que l'ennemi se fût livré lui-même.

Le soir, cependant, tout changea ; Orpha, à bout de patience, conduisit de nouveaux régiments au combat. Il se multipliait, se ruait à l'attaque en tête de ses escadrons, et ne reculait qu'à portée des sabres ennemis.

L'armée d'Aureng-Zeb était surtout composée de cavalerie, car les Mogols sont encore meilleurs cavaliers que les Persans. Couverts d'armures compliquées, ils montaient des chevaux gigantesques et lourds. Les princes et les chefs étaient fortifiés dans des tours posées à dos d'éléphants. Une fois lancés dans les plaines de l'Hindoustan, rien ne résistait à leur

choc formidable. L'armée d'Orpha, au contraire, formée d'escadrons de cavalerie, aux chevaux allégés des anciennes armures, et de fantassins qui maniaient également bien le mousquet, l'arc et la lance, était prête à l'attaque comme à la retraite, déjouant les calculs d'Aureng-Zeb et de Moradbax. Quoique la rivière fût déjà chargée de cadavres, les soldats se précipitaient à l'assaut avec des hurlements. Ils se heurtaient aux poitrails cuirassés des chevaux, tombaient, décimés par les traits, sous le fer des lances, mais revenaient quand même à la charge. Dans la marée montante de ce flot humain, les étendards de pourpre et d'or des frères rebelles commencèrent à ployer. A travers les jungles, les plaines, les rivières, s'écoulaient des ondes humaines sans cesse accrues de djaths mécontents et de bigaris. Ils annonçaient que Shah-Djahân, à la tête d'une nouvelle armée, venait réduire ses fils. Le combat fut interrompu et Aureng-Zeb demanda à parlementer; mais Orpha, refusa de l'entendre, et lança ses troupes à l'assaut des retranchements.

Le prince, à la tête de dix mille hommes, se réservait de les soutenir au moment décisif.

Tous les instruments barbares éclatèrent à la fois, se fondirent en une sonorité immense où s'annulèrent les hurlements des vaincus, les cris d'angoisse des blessés et des mourants.

Orpha, maintenant, rentrait triomphant. Il marchait cependant au milieu de la révolte, du carnage et du feu. Cadavres et bûchers marquaient sa route ; les Thugs avaient passé par là et le sang giclait sous le sabot des chevaux. Dans les faubourgs de Delhi, des bandes ivres d'arack allaient de maison en maison, traînant les Hindous par les cheveux, les violant, les égorgeant et se partageant leurs bijoux. Au bout des piques des têtes se balançaient ainsi que des corps d'enfants, transpercés, encore palpitants, les yeux agrandis d'épouvante. Les idoles dorées et les linga, dressés à chaque angle de rue, disparaissaient sous la boue et les immondices. L'air était fumeux de choses brûlées, dans le vertige des bêtes de somme chassées de leur gîte, et qui galopaient frénétiquement, à l'aventure. La cohue se couronnait, à tout moment, d'un étendard, d'une hampe, surmontée d'une main coupée, d'un cœur barbouillé de sang noir, de choses rouges informes, qui flottaient, laissant couler des

gouttes tièdes sur les visages contractés de fureur.

Le même cri toujours retentissait :

— Mort aux idolâtres ! Mort aux Sivaïstes !

Une poussée se faisait, un glaive étincelait, et une tête sanguinolente, les yeux crevés, était hissée sur une pique, secouée comme une épave glorieuse. Des soldats, en riant, parfois, enfonçaient une torche flambante dans la bouche du supplicié, criant qu'il allait savourer sa dernière pipe d'opium et que la fumée en serait agréable à Brahma !

Des hommes enchaînés, le nez, les mains et les oreilles coupés, erraient lamentablement, pleurant et demandant grâce ; des femmes montraient leurs mamelles mutilées, des jeunes filles éventrées étaient piétinées par la foule.

Au loin c'étaient des hérissements d'armes barbares, des trouées de glaives, dans l'étincellement des plaques, des cuirasses et le retentissant écoulement de la cavalerie rentrant au palais.

Sur les places les Bhaï-Tchokri dansaient pour le plaisir des vainqueurs, montrant leur nudité dorée sous les gemmes luisantes. Par-

fois, elles poussaient un cri et glissaient dans le sang, mais les soldats les relevaient, les excitaient de la voix et du geste, se mêlant à leur danse, les entraînant dans une course folle à travers les rues luxueuses où le pillage était moins actif.

Avec eux gambadaient les singes sacrés de la mosquée de Koortub-Minar que le meurtre réjouissait. Ils couraient après les têtes mutilées, noires de fange, que les soldats s'amusaient à faire rouler du pied. Et toujours lá foule grossissait, se ruant au massacre.

Les plus paisibles s'arrêtaient devant les boutiques qui trouaient les quartiers comme les alvéoles d'une ruche. On avait forcé les marchands à rester derrière leurs éventaires, à distribuer leurs étoffes et leurs joyaux dont se paraient les soldats ivres. Sur les marches des temples hindous, les brahmes se montraient dans leur robe blanche, croisant les bras sur la poitrine, défiant les égorgeurs de femmes et d'enfants. Les Musulmans les accusaient de s'égayer la nuit à l'ombre des idoles, après avoir fait le vide autour de leurs vices prodigieux. Beaucoup furent tués sur les marches déjà rouges de meurtre, accrochés par le milieu

du corps sous les voûtes, où ils se balancèrent comme de grands oiseaux blancs.

Des formes humaines se poussaient sur les ghâts, et un bruit d'eau jaillissante annonçait à tout moment la chute d'un corps. Morts et agonisants étaient jetés pêle-mêle dans la Jumna, qui s'élargissait sous la poussée des cadavres. Des masses molles, flottantes, coulaient sous la lune, qui éclairait d'une lueur sinistre les faîtes des temples, les pointes des colonnes et des obélisques, les arcs, les coupoles, les minarets grêles dont les ors flambaient, trouant le ciel. Des canaux dégorgeaient une eau noire avec des hoquets d'ivrognes.

Et toujours des groupes passaient, portant des corps qui plongeaient dans le fleuve, sous les rejaillissements de l'eau, puis reparaissaient plus loin, la bouche ouverte, ricanant aux étoiles !

Cependant, Aureng-Zeb et Moradbax s'étaient retirés, laissant avec les prisonniers cinq cents chevaux et deux cents éléphants. Shah-Djahân refusa de les poursuivre, malgré les conseils des ministres, qui prévoyaient que le monarque succomberait bientôt, vaincu par l'ambition de ses fils également avides de régner.

Après trois jours de pillage et de meurtre, la ville reprit à peu près ses occupations accoutumées, malgré les deuils et les ruines.

Les captifs, jetés dans d'affreuses prisons, attendaient la mort. Et, parmi eux, Hallabab, résignée, se préparait au supplice, sachant que son crime était de ceux qui s'expient cruellement ! Derrière la grille de son cachot elle voyait les eunuques, mitrés de jaune, chasser les esclaves à grands coups de lanière, les souars aligner les armures, éclaboussées de sang et, parfois, du bout de leur lance, piquer les vaincus, tapis comme des bêtes au fond de leur cage. Des déchirements de trompettes passaient au loin, annonçant des parades, des sorties de cortèges protégeant Shah-Djahân qui se montrait à son peuple.

X

ÉTREINTES POUR ÉTREINTES

— Maître, il convient d'infliger à cette femme un châtiment égal à la faute.

Shah-Djahân, une lueur dans ses yeux jaunes, interrogeait Orpha.

— Tu dis qu'elle a voulu me tuer par l'excès des caresses ?...

— Oui, c'est l'Hedjeras qui lui a conseillé ce meurtre effroyable !...

— Mais quel intérêt avait-elle à ma mort ?...

— Elle m'aimait et elle était jalouse de la Rana.

— Alors, elle a pris sa place auprès de moi ?...

— Oui, pour permettre à Assilinia de fuir avec son amant.

— Sais-tu ce qu'ils sont devenus?...

— Non, Maître, mais nous les retrouverons. Aucune torture ne sera assez cruelle pour eux.

L'Empereur réfléchit un moment.

— Je sais quel est le supplice qu'il convient d'infliger à ta femme. Nous commencerons par Hallabab, sa complice, afin d'expérimenter l'idée que je viens d'avoir, et nous saurons ce qu'une créature humaine peut supporter d'étreintes en un jour.

— Quoi, vous voulez?...

— Je veux que tous les soldats de la Garde impériale profitent de son corps virginal que tu feras attacher entre les sept lingam du temple de Kutbu'l. Et, si elle résiste à ces farouches attaques, nous ferons venir les troupes de la ville, jusqu'à ce que la mort mette un terme à cette monstrueuse débauche.

Orpha approuva en riant le projet du Mogol.

— Ah! ses seins menus aux bouts rigides, son torse lisse, fin et pur comme un lotus d'or, sa face altière aux grands yeux moirés d'ombres et de clartés, sa bouche plus menue qu'un pi-

ment musqué!... Penses-tu que nos hommes refuseront un tel régal?...

— Non, dit le prince, et, même morte, avec son sourire d'atroce volupté, elle ne manquera pas d'amants!

Devant le palais défilaient les régiments vainqueurs, portant des étendards verts, avec des stries d'or, ou pourpres en flottement de sang.

Shah-Djahân se montrait sur la terrasse au-dessous de la devise fameuse de la capitale des Mogols: « S'il est un ciel sur la terre: Le voici! Le voici!... »

Au loin se dressaient, sous les rayons rouges du soleil, les mosquées, les temples, les tombeaux, les fortifications de toutes les époques de l'art hindou des anciennes Delhi, renversées par les Mogols. Puis, c'était le palais de Ferozabad renfermant le pilier d'Asoka, les ruines d'Indourpont, le tombeau d'Houmayoum, les mosquées et les colonnades de Koutab. Sur une sorte d'éminence, la tour de la Victoire, élevée au treizième siècle, dominait ces constructions. Un faisceau de colonnes, divisées en cinq étages par des galeries circulaires, semblait plus particulièrement absorber la lumière,

et de grandes verrières de pourpre et d'argent étincelaient comme des phares.

Mais Shah-Djahân portait ses regards sur la mosquée de Djoumnah, la plus vaste de l'Inde, qu'il avait fait construire pour son culte personnel et qui couronnait un rocher recouvert de jade et d'ivoire, curieusement travaillé, ainsi que d'un surplis de rigide dentelle.

Une porte de marbre rose, à ornements de cuivre, se voyait de la terrasse, entre des colonnades polychromes de porphyre. Trois arches gothiques, surmontées d'un dôme de métal et de quatre minarets, donnaient accès dans la pagode impériale.

— Il eût été dommage, dit le Mogol, en étendant la main vers les somptuosités de sa ville, de perdre tout cela! J'ai relevé Chahdjahanabad de ses ruines, j'en ai fait la perle de l'Inde et la capitale admirable de mon empire! Nul ne saurait contester de tels bienfaits... Et, certes, je n'ai pas versé le sang autant que mes devanciers. Indra Prastha, la Delhi des Arya, a connu, il y a bien des siècles, tous les maux de la guerre. Elle a payé son titre de métropole de l'Hindoustan d'une façon particulièrement horrible! Moi, je n'ai combattu que pour me dé-

fendre et, cette fois-ci encore, je n'ai tiré les armes que contre mes fils ingrats. Ai-je donc mérité tant de haine?

Orpha porta la main à son cœur, trop troublé par les paroles du Maître pour essayer d'y répondre. Il est des silences plus éloquents que les plus grands éloges.

Le soleil flamboyait toujours sur la cité des antiques rajahs. Au loin, des stries jaunes et roses marquaient la limite extrême où le ciel et la terre semblaient s'unir derrière les débris de tombeaux et de forteresses démantelées.

Mais, Shah-Djahân, avec un soupir, reporta ses regards, soudainement attristés, vers les délicates mosquées aux dômes rutilants qui, plus près de lui, se montraient entre les tamarins et les lilas de l'Inde aux grappes fragiles. Là, le marbre blanc et les incrustations de gemmes précieuses égayaient le ciel; les obélisques de grès rose, les colonnes semées d'agates, de cornalines de lapis-lazuli et de conglomérats de Jessalmir éclataient comme un immense feu d'artifice dans la mélancolie du décor lointain.

— Vois-tu, reprit l'Empereur, après les longues et terribles batailles, après les luttes fratricides qui déshonorent l'humanité, on éprouve

le besoin de faire une halte dans les jardins d'amour, et de respirer des parfums plus doux que ceux des champs de bataille ! Si j'ai aimé beaucoup la femme, je n'ai guère fait de mal à mes sujets, et, sans l'ingratitude de mes fils, mon règne eût été un règne pacifique.

Le vieil Empereur soupira, de nouveau, comme s'il eût deviné que la défaite était proche et qu'il jouissait pour la dernière fois de sa ville merveilleuse, parée, ainsi que la femme de Mohammed, de tous les joyaux de la terre !

XI

DANS LE SANG ET LES ROSES

Le temple de Kutbu'l présentait un merveilleux intérieur d'encens, de lumières et de fleurs. Le reflet des lampes s'évadait par les vitraux en jets multicolores, et les trompettes de métal sonnaient éperdument, appelant les soldats de Delhi au meurtre d'amour.

Le peuple hindou écoutait avec inquiétude les sons balancés par le vent en ondes, tantôt graves et lentes, tantôt légères et brèves. Les jeunes filles portaient à leurs lèvres les fétiches et les amulettes de la déesse, car, depuis la victoire d'Orpha, les supplices se succédaient

aux abords du palais que les vautours hantaient de leur vol sombre.

On ignorait le criminel attentat d'Hallabab sur la personne de l'Empereur, mais on savait, cependant, qu'une jeune femme, en expiation de ses fautes, était condamnée à périr dans de mystérieuses tortures entre les sept lingam du temple des Hedjeras.

Les prêtresses mutilées se rendaient dans la salle de l'Immolation, un lotus d'argent brodé sur l'épaule, la tête mitrée de gemmes glauques avec de longs voiles tombant tout droit sur leur poitrine frêle.

Les bramements des tchiloumtchi, frappés par des doigts nerveux, se mêlaient à leurs chants sacrés. Leur voix rauque avait des déchirements profonds, semblables à la plainte des flots qui se brisent sur les rochers ; elle décelait les tempêtes de l'âme et des sens, le désespoir des éternelles impuissances.

Devant le temple se pressaient les gardes de Shah-Djahân, les régiments de la Lune et du Soleil, déjà ivres d'arack.

Les eunuques leur distribuaient le gandjah et l'opium, qu'ils mâchaient lentement, le cerveau envahi par d'étranges désirs.

A leur droite rayonnait la Jumna avec ses katarra aplatis, ses badjera, ses houlak, ses danghi, sur lesquels pesaient des ombres rousses, des ombres roses et grises de voiles langoureusement tombantes. De l'autre côté les ruines des anciennes cités profilaient dans l'azur leurs silhouettes mornes.

Et, par le grouillement des rues, arrivaient d'autres troupes, dont les armes et les étendards passaient au-dessus des têtes comme des oiseaux migrateurs en route vers la lumière.

Hallabab, au milieu des Hedjeras, dans la salle fleurie du temple, serrait nerveusement la main de Pèkéo, son ancienne compagne, devenue la servante mutilée de Dourga.

Hadj-Hidi, la vieille et sinistre prêtresse, dont le souffle courait sur ses cheveux trempés de sueur, posait le lingam, maître du monde, entre ses seins, et lui ordonnait de se soumettre à la volonté du Maître, puisque les dieux n'étaient point intervenus pour la sauver du supplice.

— Ah! dit la jeune fille, tu sais bien, pourtant, que j'ai tâché de suivre ton conseil, mais, seule avec Shah Djahân j'ai senti en moi de furieuses révoltes à la pensée de l'acte que j'al-

lais commettre, et j'ai frappé au hasard, dans une sorte de délire, ne sachant plus ce que je faisais!...

— Tu as eu tort, murmura la vieille, ma vengeance était sûre et sans danger pour toi.

— Peut-être... Mais je n'aurais pu cependant me faire aimer d'Orpha! A quoi bon vivre sans amour?...

— Oh! l'amour vient quand on le veut... Pour cela aussi il fallait t'en remettre à mon expérience.

La petite soupira, un pâle sourire entr'ouvrit ses lèvres.

— Au moins, les autres, ceux que j'ai sauvés, seront-ils heureux?...

— Il ne faut pas chercher à connaître le secret des dieux!

— Je mourrai plus tranquille avec l'assurance de ce bonheur que j'aurai créé...

— Hadj-Hidi allait répondre, mais la porte du temple s'ouvrit, livrant passage au premier soldat que des eunuques en robe pourpre entouraient.

Hallabab avec un cri terrible se voila les yeux...

XII

LE CALVAIRE

Cependant, la fuite d'Aureng-Zeb n'avait été qu'une feinte. Avec de nouvelles forces il revenait sur Delhi. Shah-Djahân, indigné contre la fourberie de ses fils, avait proposé, dans son conseil des ministres, de diriger lui-même la campagne décisive, supposant que Moradbax et Aureng-Zeb n'oseraient point combattre contre lui.

Sans doute, l'Empereur eût-il fait preuve de sagesse en employant cet expédient, car Moradbax, dont le cœur était bon, ne se fût point obstiné à la révolte. Les amis qu'Aureng-Zeb avait dans le conseil détournèrent Shah-Djahân

de cette résolution, en lui représentant que la dignité et l'autorité du souverain en seraient compromises, et, que, d'ailleurs, sa santé ne lui permettait pas de s'exposer aux hasards d'une campagne aussi périlleuse.

Un ministre influent, dévoué au fils rebelle, lui parla dans ce sens fort éloquemment; on prétend même que les grands yeux de sa femme et les larmes de la begôm Saëb, un peu négligée depuis quelque temps, entrèrent pour beaucoup dans la décision du Mogol.

Orpha fut donc, comme il l'avait été déjà une fois, investi du commandement en chef de l'armée. Très glorieux de sa première victoire, il espérait, après avoir vaincu les rebelles, conquérir la Perse et entrer en Turquie. Par des bruits adroits, répandus parmi ses troupes, il animait le courage de tous. Deux mille éléphants, chargés de leur tour, et quinze cents chameaux, équipés pour la lutte, suivirent le convoi. A voir ces ondes guerrières se répandre dans la campagne aux environs d'Agra, on eût supposé que le prince n'avait qu'à se montrer pour vaincre; mais certain levain de haine fermentait contre ce chef improvisé qu'une si soudaine faveur rendait suspect.

Les grands de l'Empire songeaient à se venger du déshonneur que Shah-Djahân avait jeté sur eux en séduisant leurs femmes, dont plusieurs n'avaient point quitté le harem.

Orpha, plein de confiance en lui-même, sortit de la forteresse d'Agra dans un somptueux appareil. Le camp, dessiné sur le plan d'une cité, avait ses rues, ses bazars et ses courtisanes. Des cohortes se poussaient dans le soleil luisant, avec leurs musiciens dont les longues trompettes recourbées lançaient d'éclatantes fanfares que ponctuaient les rauquements sourds des doles en peau de serpent. C'était, de loin, un décalque violent de chevaux harnachés de pierreries, d'éléphants aux longues défenses ciselées d'or, avec des haoudars en peaux de tigres et de crocodiles, de soldats aiguisant leurs armes ou essayant une cotte de mailles à imbrications de fer. Des chefs portaient de collantes armures d'écailles, de bronze ou d'argent et passaient sur leurs chevaux nerveux dont les naseaux fumaient. Des chameaux se dressaient, balançant leur tête osseuse, obéissant à un ordre des conducteurs. C'étaient, au loin, des rugissements de lions enchaînés, des miaulements de léopards, des

glapissements de singes. Près de la tente d'Orpha, le camp était d'une richesse incomparable. De jeunes garçons nus, ou vêtus de robes entr'ouvertes, pinçaient des scithos et des vina en chantant d'une voix grêle. Quelques-uns tourbillonnaient, les bras étendus, dans des envolements d'étoffes claires, de bijoux tintinnabulants.

Auprès des gitons frisés, au corps délicat, il y avait les fanatiques de Mohammed, les adeptes mystiques qui se convulsaient jusqu'à la frénésie, au son des instruments barbares. Le rythme allant toujours en s'accélérant, l'excitation et l'étourdissement des danseurs amenaient un commencement d'insensibilité physique. Ils faisaient, se tenant par le bras, des rejets de tête en avant et en arrière, comme s'ils la voulaient lancer ainsi qu'une boule au milieu des assistants. Petit à petit leurs prunelles chaviraient, une écume leur sortait des lèvres. Après le tonnerre des instruments déchaînés à l'unisson, la musique cessait dans un arrêt brusque qui produisait l'effet d'un déchirement. Les yeux fous, les ongles entrant dans leur poitrine, les fanatiques semblaient des fauves en courroux. Ils mordaient

et avalaient des cailloux, des serpents, des scorpions qu'ils s'introduisaient dans la gorge, se roulaient en poussant des clameurs frénétiques.

Partout résonnaient les accords brefs des tambourahs à tympans raidis, les trilles légers des flûtes de bambou, tirés par des lèvres fiévreuses. A l'ombre bleutée des ruelles les Bhaï-Tchokri peignaient leurs cheveux trempés de baumes, s'épilaient, ou passaient sur leurs paupières meurtries des poudres mauves et brunes.

La tente d'Orpha était de pourpre brochée d'or, avec des étoilements de topazes et d'opales. Des tapisseries la fermaient, couvertes de dessins chimériquement précieux. Dans le demi-jour de l'intérieur, où des lampes de corne brûlaient lentement parmi les cassolettes et les fleurs, le prince était couché, tenant contre lui le corps brun et svelte de Yaminah toute fière de cette gloire amoureuse. Derrière le couple enlacé, grisé de parfums, de baisers et de caresses, deux eunuques agitaient des flabelles, faites de grandes feuilles de lotus recourbées.

— Alors, demandait la petite, après avoir

entouré le cou de son amant de sa soyeuse chevelure, — comme pour bien se prouver qu'elle le tenait enchaîné par le lien des caresses, — alors, tu n'as jamais été le mari d'Assilinia ?...

— Tu le sais bien.

— Elle a fui, le soir de votre union, avec ce Mimiose qui a passé à l'ennemi ?...

— Il paraît...

— On dit que ce Gourkas est maintenant le conseil d'Aureng-Zeb qui lui a confié le commandement d'une partie de son armée ?...

Orpha ne répondit pas, mais un frisson parcourut ses membres.

— On dit encore, poursuivit la Bhaï-Tchokri, que Mimiose a juré ta mort, et qu'il est brave comme un lion... Au moins es-tu sûr de tes hommes ?... Il y a beaucoup de mécontents dans le camp impérial. A ta place, je veillerais...

Le prince fronça les sourcils.

— Je ne crains personne, et cet aventurier moins que tout autre... Il n'oserait se mesurer avec moi !

— Ne t'a-t-il point déjà vaincu le jour du Tamascha, lorsque tu combattais des tigres pour les beaux yeux de la Rana ?...

Orpha repoussa sa maîtresse.

— Songe à tes paroles, dit-il, nul ne saurait me vaincre! Je me suis retiré de l'arène, dédaignant de me mesurer avec un Gourkas, un bigaris que je veux ignorer, et qui n'est pas digne de porter mon palanquin!

Yamina, câline, se pressa contre son amant, souhaitant de lui faire oublier l'audace de ses discours. Elle lui offrit le miel de ses lèvres, lui prouva qu'elle ardait pour lui des plus brûlants désirs. Et, tandis qu'ils roulaient parmi les coussins, les eunuques impassibles continuaient à faire voltiger, d'un mouvement régulier, au-dessus de leur extase, les grandes flabelles de roseaux...

Mais, il y eut un émoi dans le camp, des officiers vinrent prévenir Orpha que l'ennemi approchait. Déjà une rencontre avait eu lieu la veille. Dans la campagne piétinée gisaient, çà et là, des cadavres d'hommes et de chevaux.

Un chemin de mort tendait son ruban rouge entre les deux armées.

Orpha, s'arrachant des bras de Yamina, rassembla ses régiments, qui se poussèrent en désordre, ayant hâte de vaincre et ne doutant pas de leur triomphe. Le prince ignorait la science militaire, mais il avait confiance

en son étoile, qui, déjà, l'avait protégé.

Un étang bordait la route ; les boulets y glissèrent sans atteindre les troupes d'Aureng-Zeb, disposées en échiquier sur l'autre rive. Les cavaliers, alors, se lancèrent à l'eau en poussant leur cri de guerre, espérant, comme la première fois, mettre l'ennemi en fuite. Mais Aureng-Zeb fit reculer les hommes, ménageant une sorte d'hémicycle où il pensait bien que le prince n'hésiterait pas à s'engager avec ses soldats. Orpha, en effet, se laissa prendre au piège, et, lorsque l'infanterie de l'ennemi s'écarta, comme un rideau, en démasquant les gueules bées des canons et les tirailleurs tapis dans les hautes herbes, il n'était plus temps de reculer.

Le téméraire sentait une sueur froide glisser entre ses épaules, ses regards troubles se portaient au loin, aucune idée ne germait en son cerveau endolori, anesthésié encore par les trop véhémentes étreintes de la courtisane.

Les canons tonnaient, et, dans les spirales de la fumée qui s'épaississait, par moments, on voyait galoper les souars de l'autre côté de l'étang et l'éclair d'or de leur cuirasse trouer les nuées noires.

Les éléphants se ruèrent à l'attaque, mais ils

s'enlizèrent dans les marécages, et leurs masses énormes, immobilisées, semblables aux éboulements de quelque éruption volcanique, coupèrent la retraite aux fuyards. Fusillés à bout portant, frappés à coups de lance et de poignard, écrasés sous les sabots des chevaux, les soldats de l'armée impériale n'avaient le temps ni de se rassembler, ni de se défendre. Quelques-uns, à la faveur de la fumée, essayaient de se glisser entre les cadavres, d'autres, jetant leurs armes, bondissaient au hasard dans une folie d'épouvante.

Du camp ennemi de nouveaux régiments arrivaient sans cesse ; Orpha devait mourir ou vaincre. Ses hommes se pressaient, s'étouffaient, se battaient entre eux, roulaient dans l'étang où les corps étaient si serrés que l'eau débordait.

Le carnage dura des heures, puis la nuit tomba dans le râle des agonisants et les imprécations des vaincus.

Mimiose, cependant, monté sur un cheval noir comme la nuit, avait poussé droit sur Orpha et le sommait de se rendre. Le jeune homme tremblant reconnut qu'il avait affaire à un adversaire d'une robustesse et d'une dextérité peu communes, mais il répondit que pour rien au

monde il n'abandonnerait la cause impériale.

Sous la furieuse attaque de l'ennemi son sabre tressauta dans sa main; il glissa à moitié de sa monture, tenta de se rattraper à la crinière, mais l'animal blessé tomba sur lui, et ce n'est qu'après des minutes d'efforts qu'il parvint à se dégager. Il se tâta, fit quelques pas, constata que ses hommes avaient fui et qu'il était seul avec le Gourkas. Mimiose, qui avait mis pied à terre, attendait, les bras croisés, que le prince fût en état de se défendre. Quand il vit qu'il n'avait aucune blessure, il lui présenta son poignard et l'engagea à poursuivre la lutte.

Orpha, d'un œil trouble, interrogeait l'espace dans l'espoir que quelque secours lui viendrait des siens; une fumée épaisse noyait l'étang où se débattaient toujours les éléphants submergés.

— A moi! cria-t-il, pour le pays et pour l'Empereur! A moi!

Le Gourkas, alors, se précipita sur lui, et ils s'étreignirent follement, roulèrent sur le sol, animés d'une même fureur de meurtre.

Les os d'Orpha craquaient sous la poussée farouche, le sang ruisselait entre les mailles de son khélat brodé de pierreries.

Le visage en sueur, les traits convulsés, Mi-

miose se releva, enfin, retirant son poignard rouge, de la pointe à la garde, de la poitrine d'Orpha.

Des clameurs fusèrent derrière le triomphateur. Des ombres de hauts cavaliers, à l'armure squameuse, se rangèrent près du groupe. Vers l'armée d'Aureng-Zeb, dans l'élargissement argenté d'une lune crevant les nuées, c'était maintenant un éblouissement d'armures rutilantes, de glaives, de lances, de piques dressées vers les étoiles dans un flottement de bannières plaquées d'émaux, de pavois hindous aux brocarts imbriqués de joailleries folles.

— Es-tu blessé ? demanda Aureng-Zeb dont le cheval caracolait dans le sang.

— Non, mais j'ai tué Orpha ! Voyez...

Et il lui désignait le cadavre dont le khélat rutilait sous les feux lunaires.

— Qu'on lui coupe la tête ! ordonna le prince, et qu'on la fixe à la plus haute de vos piques !... Elle guidera notre marche vers la victoire... Mais, ne sommes-nous pas triomphants déjà ?...

En effet, l'armée impériale était en pleine déroute. Les soldats, minés et alanguis par les douceurs d'une paix trop longue, avaient ployé au premier choc de l'ennemi. Couverts d'ar-

mures puissantes, les cavaliers d'Aureng-Zeb, avec leurs lourds chevaux, avançaient comme des flots en courroux, brisant tous les obstacles. Derrière eux venaient les éléphants dont les tours barraient le ciel, semblant vouloir escalader les étoiles !

La tête d'Orpha, balancée devant les troupes, les guidait vers Delhi. Les bourgades, sur leur passage, étaient mises à feu et à sang ; l'incendie, le pillage et une extermination sans merci de tous ceux qui ne voulaient pas se soumettre signalaient le passage de l'armée rebelle.

Pendant que Moradbax et Aureng-Zeb accomplissaient ces exploits, des lieutenants dignes d'eux ravageaient le royaume de Lahore. Partout où ils avaient passé c'était le désert. Assendy, Toglukpour, Panissat, Louni, cités florissantes, furent changées en monceaux de ruines. Toutes ces hordes, chargées de butin, et traînant à leur suite de longues files de prisonniers réduits en servitude, vinrent mettre le siège devant Delhi ; mais, avant de donner l'assaut, le fils révolté fit égorger plus de cent mille captifs.

C'est ainsi qu'il se préparait à conquérir la ville de toutes les voluptés et de toutes les magnificences...

XIII

DERNIER BAISER

Shah-Djahân, atterré, s'était réfugié dans le palais des femmes. Le soir enlinceulait les jardins de vapeurs violettes, et des lumières brillaient aux fenêtres des maisons closes où l'on s'entretenait des massacres de la journée et de la veille. De toutes parts s'élevaient des ondes lugubres de voix pleurant des morts, car aux ordres cruels du vieil Empereur avaient succédé les vengeances du fils, et, de nouveau, le sang ruisselait dans les quartiers pauvres, tandis que la Jumna charriait des cadavres en décomposition empoisonnant ses rives.

Les gargouillements du fleuve ressem-

blaient à des hoquets d'ivrognes et toutes les faces verdies, tournées vers les étoiles, lançaient aux dieux de muettes imprécations.

Mimiose avait rejoint son aimée, confiée à Ramô, la panthère veillant sur la femme. Après les confidences du retour, les paroles de tendresse, les étreintes, ils se dirigèrent vers Kutbu'l où ils pensaient retrouver Hallabab. Des Natis, sur le seuil de leur maison en fleurs, leur avaient appris qu'en expiation d'un crime inconnu, la jeune fille avait subi le viol des soldats ivres dans la grande salle des immolations, entre les sept lingam du temple.

— Elle s'est sacrifiée pour moi ! pleurait Assilinia ; mais, peut-être, n'est-elle point perdue et pourrons-nous la sauver !

Hadj-Hidi, la vieille prêtresse, eut un lugubre hochement de tête en les voyant.

— Venez, dit-elle, Hallabab est au milieu des Hedjeras en prières, et vous pourrez l'embrasser une dernière fois.

Ils suivirent la vieille dans les longues galeries aux monstrueux bas-reliefs.

La suppliciée était étendue sous les roses, à l'endroit même où elle avait subi jusqu'à la mort les criminelles caresses.

Son corps, purifié et trempé de baumes, s'étalait dans sa svelte harmonie, et elle semblait dormir, tant son visage était doux et calme.

La Rana essaima sur elle quelques tubéreuses, mit sur sa poitrine une branchette du basilic sacré qu'on nomme toulsi.

— Brahma ! Brahma ! Reçois-la dans ton sein ! gémissait-elle, en la baisant éperdument sur ses lèvres froides qui jadis lui avaient prodigué de si tendres ivresses.

— Au palais !... dit Mimiose, l'heure du châtiment a sonné ! Aureng-Zeb déjà doit être auprès de son père.

. . . .

Devant les amants s'ouvraient des rues que des plaques de sang rendaient glissantes. De longs rubans pourpres indiquaient la fuite des blessés, au hasard, tout droit devant eux. Les eaux des fontaines publiques étaient rouges, rouges les portiques des temples sous lesquels les brahmes exhortaient la foule avec des cris de colère et des supplications. Des maisons montraient des trouées mystérieuses, au fond desquelles les soldats vainqueurs culbutaient les courtisanes, qui se laissaient faire en riant,

sachant bien que les filles d'amour n'avaient rien à craindre.

Une vie fourmillante éclosait en une journée très dense de parfums équivoques, de relents de meurtre ou de fête. Le soleil indifférent éclairait, en même temps, les scènes de carnage et les scènes de joie.

Dans leur demeure luxueuse les Bhaï-Tchokri entr'ouvraient leur lit aux colonnes d'or et de jade, se dressaient, demi-nues, au passage des guerriers, les seins meurtris, les lèvres sèches, lasses de leur nuitée fiévreuse. Elles s'étiraient en baîllant, clignaient leurs paupières sombres encore teintes de sourma !

Assilinia et Mimiose arrivèrent devant le palais où des soldats attendaient, entourant les souars qui portaient, au bout d'une pique, la tête échevelée d'Orpha.

Des Rajahs, montés sur des éléphants aux haoudards plaqués d'émaux, suivaient des brahmes dont la robe blanche, serrée à la taille par des cordelettes, traînait dans la poussière. Ils venaient imposer leurs conditions à Shah-Djahân, ne sachant encore de quel côté ils tourneraient leurs préférences.

Aureng-Zeb était entré depuis longtemps

pour parler à son père, le sommer de se désister en sa faveur et d'accepter l'exil. On attendait anxieusement la réponse du vieil Empereur que l'on savait réfugié auprès de ses femmes.

Un grand bruit montait vers les terrasses où les eunuques avaient été égorgés. Leur sang coulait le long des murs, et les soldats, avec mille quolibets, s'amusaient à les piquer de leur lance, à les tirer hors des balustrades de marbre. Parfois un *mouçabhat*, vêtu et mitré de jaune, venait s'écraser sur le sol aux pieds des chevaux.

XIV

LA FIN D'UN RÈGNE

Une porte de bronze s'ouvrit, tout à coup, découvrant un long couloir où Mimiose entraîna Assilinia. Devant eux bondissait la panthère tenant les gardes en respect.

Ils traversèrent les immenses salles, semblables à l'intérieur des mosquées, avec des colonnes entourées de pavois d'or et d'argent aux irradiations somptueuses. Les plafonds, partagés de poutrelles curieusement orfévrées, avaient des galeries en bordure, et les pièces étaient séparées les unes des autres par des portiques aux incrustations de jade et d'ivoire.

Voici la salle des ministres, la salle du trône

avec son estrade d'or massif protégée par des paons de pierreries à la queue déployée, la salle du tamascha, avec ses bassins d'onyx et ses jets d'eau parfumés. Partout des lits de damas, des draperies étincelantes d'hyacinthes et de sardoines, des vases sur des piédouches de minéraux translucides, incrustés d'yeux de chat de Ceylan, de cymophanes et de saphyrines aux scintillements compliqués. Au parquet des mosaïques, exaltant des triomphes barbares d'empereurs mogols, au milieu de monstrueuses plantes de féeries brillent follement.

Au plafond, en des peintures chimériques, des ciels imbriqués de gemmes fulgurantes laissent pendre, dans un azur flamboyant, des pampres de péridots, d'olivines, d'amaldines et d'ouwarovites.

Mais une surprise attendait les amants dans le gynécée. Shah-Djahân, tenant contre son cœur la bégôm Saëb, s'entretenait avec Aureng-Zeb, debout devant lui, tandis que les Bhaï-Tchokri, au son des doles, des vina et des tambourahs, glissaient mollement en souriant au jeune prince.

— Seigneur, disait Aureng-Zeb, ta récente

maladie et ta faiblesse te rendent incapable de régner. Achève tes jours dans la retraite, renferme-toi avec tes femmes bien-aimées dans ces jardins délicieux d'Agra où voudraient vivre les mortels les plus orgueilleux. Nous ne t'envions point la lumière du jour qui brille pour les monarques comme pour les bigaris; mais cède à tes enfants une place que tu déshonores par ta faiblesse et tes folies séniles...

Les derniers mots étaient de trop. Un grand cri s'éleva dans le harem, et les femmes, détachant le poignard qui brillait à leur ceinture, se précipitèrent sur l'imprudent.

Mais Shah-Djahân étendit la main pour protéger son fils.

— Écoute, dit-il, si je suis assez malheureux pour être détrôné par des enfants rebelles, sois assez courageux, mon fils, pour défendre Delhi contre toutes les attaques de mes ennemis. Je te cède le pouvoir, et j'espère que tu te rendras digne de ma confiance. Je ne suis plus bon, en effet, que pour les câlineries et les douceurs du gynécée, les caresses fidèles que je goûterai dans ma citadelle d'Agra.

Cependant, les soldats avaient mis à mort, dans les jardins, les gardes, les esclaves et les derniers eunuques. Ils entraient dans l'appartement des femmes qu'ils saisissaient à pleins bras et renversaient sur les coussins. Quelques-unes, usant de leurs armes, se défendaient en criant. Il y eut encore du sang et des baisers, des râles d'amour et de mort, tandis qu'Aureng-Zeb, entouré de ses officiers, emmenait le vieil Empereur.

Devant eux les rangs s'ouvraient. Ils gagnèrent ainsi la grande terrasse du palais où le prince, chargé des insignes impériaux, se montra au peuple, salué par d'unanimes clameurs. Tous les bras se levèrent, des milliers de bouches poussèrent les mêmes cris :

— Voici Aureng-Zeb, Maître du monde ! Aureng-Zeb, le Roi des Rois !...

. . . .

Aureng-Zeb fut le meilleur et le plus humain des despotes depuis Prayadési... Il mourut en roi guerrier dans son camp, après avoir remporté de brillantes victoires. Son favori et son conseil fut toujours Mimiose, que les baisers d'Assilinia soutinrent dans la vie au milieu des attaques et des conspirations des envieux.

Un fils, beau comme la couronne dorée des Himalayas au lever du soleil, naquit de la tendresse du Gourkas et de la Rana. Durant quelques années il joua entre les pattes caresseuses de la panthère, dont les yeux d'émeraude avaient pour lui d'infinies lueurs d'amour. La bête veilla sur les jeux de l'enfantelet tout fragile et menu qu'on aimait à lui confier. Puis elle rendit au ciel de Brahma son âme de fauve que bien des humains eussent pu lui envier.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

EMILE COLIN, IMPRIMERIE DE LAGNY (S.-ET-M.)

